LANGELOT
ET LES ESPIONS

PAR

LIEUTENANT X

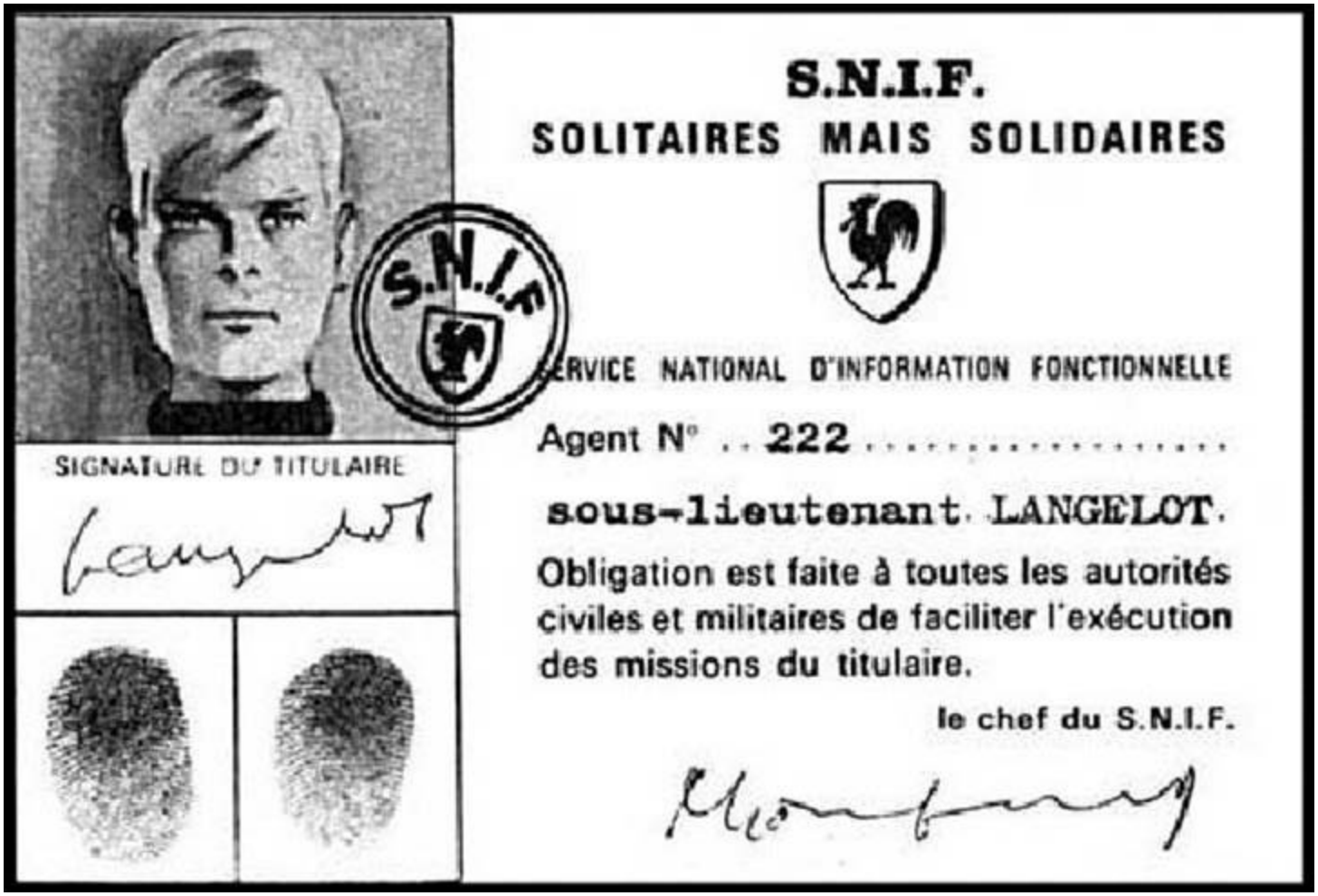
LIEUTENANT X

LANGELOT
ET LES ESPIONS

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MORE
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

HACHETTE


S.N.I.F.
SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES
S.N.I.F
ERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE
Agent N° .. 222 .....
sous-lieutenant LANGELOT.
Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.
le chef du S.N.I.F.
SIGNATURE DU TITULAIRE

PREMIÈRE PARTIE

1

« Si seulement il m'arrivait quelque chose d'imprévu ! soupira Choupette. Là, tout de suite… »

Elle ouvrit la bouche pour bâiller et oublia de la refermer. Ses yeux, rivés à la fenêtre, s'écarquillaient de surprise…

Elle voulait de l'imprévu ? Elle était servie.

Cinq minutes plus tôt, elle avait détaillé sa chambre d'un regard excédé. Ce lit, ce bureau de merisier, cette guitare, cette bibliothèque, ce tourne-disques… Ah ! elle en avait assez, de ces objets trop familiers !

Elle était allée faire le tour des autres pièces de l'appartement désert, comme si, dans l'une d'entre elles, elle avait pu trouver quelque chose d'inattendu.

L'un après l'autre, elle avait tourné tous les commutateurs. L'une après l'autre, les pièces lui avaient montré leur visage impassible de tous les jours : les meubles à leur place, les chaises de la salle à manger rigoureusement alignées, les tapis soigneusement étendus.

« Asuncion est une perle, je sais bien… » Mais Asuncion, la bonne espagnole, s'en allait dès quatre heures. M. Roche-Verger, le père de Choupette, rentrait à neuf. Ce n'est pas drôle de rester seule tous les soirs, quand on a seize ans.

« Si maman avait vécu… » Choupette entra dans la chambre de son père. Le désordre qui régnait là l'agaça autant que l'ordre qui régnait ailleurs. Les dictionnaires, les cravates, les éprouvettes, les serviettes-éponges, les règles à calcul, les faux nez, les maquettes de fusées, la collection de rasoirs du modèle dit coupe-choux, tout cela s'entassait pêle-mêle, sur les chaises, sur le lit défait, à même le parquet : malheur à qui aurait osé y toucher !

Choupette fit la grimace. Elle connaissait ce désordre depuis qu'elle était née ; il faisait partie de cette vie si régulière qui était la sienne. D'autres se seraient peut-être amusés de trouver un sachet de poudre à éternuer dans une chaussure que son propriétaire omettait, depuis trois ans, de faire cirer, – ou une boite de poil à gratter au fond d'un vase chinois de la période Ming offert au professeur Roche-Verger par l'illustre docteur Li Fu. Pour Choupette, c'était la routine : le jour où papa voudrait faire une farce à un collègue, il saurait où trouver la boîte et le sachet.

Elle pivota sur les talons et regagna sa chambre. Elle avait fini tous ses devoirs. Elle avait essayé d'écouter la radio, de mettre un disque, de lire un roman. Rien, décidément, ne la distrairait.

On était vendredi 9 novembre. Le week-end ne serait pas drôle. Papa irait au bureau comme d'habitude, il y passerait même plus de temps.

« Les samedis et les dimanches, disait-il, je peux travailler tranquille : il n'y a personne pour me déranger ! »

Peut-être des amies de classe viendraient-elles rendre visite à Choupette ; mais il n'y fallait pas trop compter : ces Parisiennes n'aimaient guère à se déranger.

« Châtillon-sous-Bagneux ! Ça t'amuse vraiment d'habiter la province ? » demandaient-elles d'un ton dédaigneux.

Donc, selon toute probabilité, deux jours de solitude en perspective.

« Ah ! si quelque chose d'imprévu… », pensa Choupette.

À ce moment, comme son regard était tombé par hasard sur la fenêtre par où se glissait le sournois crépuscule d'automne, elle aperçut deux pieds qui se

balançaient en l’air.

2

Les deux pieds furent suivis par les deux jambes correspondantes.

Une seconde plus tard, un homme tout entier apparaissait, suspendu par les mains à la gouttière qui courait au-dessus de la fenêtre.

Une seconde encore, et il avait atterri sur le balcon, avec la souplesse d'un chat.

Sans se gêner le moins du monde, il regarda à l'intérieur de la chambre, vit qu'il y avait quelqu'un, tambourina au carreau, fit signe qu'il voulait entrer. Tout cela avec tant de naturel, qu'il aurait semblé ridicule à Choupette de s'effrayer ou même de se montrer prudente. Et puis ne venait-elle pas de réclamer de l'imprévu ? Elle courut à la fenêtre, ouvrit. L'inconnu entra, referma lui-même, et, comme s'il était chez lui, tira les doubles rideaux, puis il se tourna vers Choupette, sourit, tendit la main : « Bonjour. Je m'appelle Langelot ! » Il était petit de taille, blond de cheveux ; une mèche claire lui barrait le front. Il avait le sourire franc, communicatif, un peu espiègle. Il ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans.

Machinalement, Choupette lui serra la main, détaillant, non sans quelque surprise, son pull-over noir à col roulé, son pantalon noir, ses chaussures de

basketteur. Drôle de tenue pour se promener en ville, en novembre, à six heures du soir !

« Vous, reprit le visiteur, vous êtes Mlle Hedwige Roche-Verger. C'est bien ça ? Joli nom, Hedwige. »

Mlle Hedwige Roche-Verger ne put retenir un sourire :

« Contente qu'il vous plaise, dit-elle ironiquement. C'est pour m'annoncer que j'ai un joli nom que vous avez risqué de vous rompre le cou ?

— Si je risquais de me rompre le cou chaque fois que je grimpe quatre étages, répliqua fièrement Langelot, je ne serais pas ici.

— Alors, vous entrez toujours par les fenêtres ?

— Souvent.

— Vous êtes un voleur ?

— Non, pas du tout.

— Quel dommage !

— Pourquoi dommage ?

— Ça m'amuserait tellement de rencontrer un voleur !

— Ça ne vous amuserait pas de rencontrer un agent secret ?

— Oh ! si. Seulement je n'ai aucune chance. Les agents secrets, il y en a des masses au cinéma, mais dans la vie… De toute façon, même si j'en rencontrais un, je ne le saurais pas, puisqu'il serait secret. »

Langelot croisa les bras.

« Eh bien, fit-il, c'est ce qui vous trompe. Vous en avez un devant vous. À propos, on peut s'asseoir ? »

Choupette en eut le souffle coupé. Un agent secret, en chair et en os ? Un agent secret, chez elle ? Impossible.

« Asseyez-vous dans le fauteuil, répondit-elle. Mais pour ce qui est de me faire croire que vous êtes un agent secret, vous repasserez !

— Tiens, tiens ! Pourquoi cela ? »

Langelot se laissa tomber avec grâce dans le fauteuil offert, mit les mains derrière la nuque et croisa les jambes.

« Mais parce que… parce que vous n'en avez pas l'air ! dit Mlle Hedwige Roche-Verger. Les agents secrets sont grands, bruns, athlétiques. Du moins les nôtres. Ceux de l'ennemi sont gros, vieux, répugnants. Et ils ont des

pistolets partout ! Alors…

— Alors il ne vous est pas venu à l'idée que si tous les agents secrets étaient si aisément reconnaissables, ils ne le resteraient pas longtemps ?

— Ils ne resteraient pas quoi ?

— Secrets.

— Pffft ! Un petit blondinet comme vous !

— Écoutez, dit Langelot. Comme je suis un peu pressé, il faut que nous réglions cette question-là tout de suite. Si c'est la couleur de mes cheveux qui vous gêne, dites-vous qu'ils pourraient être teints. Ils ne le sont pas, mais ils pourraient l'être. Si c'est le pistolet qui vous manque… »

Il glissa la main dans son chandail et la ramena, armée.

« Calibre 5.5, commenta-t-il. Tire des cartouches vulgairement connues sous le nom de 22 long rifle. L'arme des bons tireurs. » Il fit disparaître le pistolet et poursuivit : « Si vous ne me trouvez pas assez athlétique, tout le monde ne serait pas de votre avis… » Abandonnant son fauteuil, il fit la roue jusqu'à la fenêtre et retour, après quoi il se rassit calmement.

« Enfin, ce que vous ignorez peut-être, c'est que les officiers employés par l'État dans les services secrets possèdent des cartes dont ils évitent de se servir – sauf lorsqu'ils rencontrent des petites filles particulièrement têtues. Veuillez prendre connaissance, mademoiselle. »

Il tendait un carré de carton plastifié sur lequel Choupette se pencha avec une curiosité passionnée. On y voyait la photo de Langelot, son nom, un blason représentant un coq et surmontant la devise « Solitaires mais solidaires », enfin la mention SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE. Plus bas, un texte succinct commandait à toutes les polices et administrations de France de faciliter l'exécution des missions confiées au titulaire.

Choupette n'en croyait pas ses yeux.

« Convaincue ? » demanda Langelot en reprenant sa carte.

Plus encore que convaincue, elle était maintenant intimidée.

« Bien sûr, répondit-elle. Mais vous avez l'air si jeune que je ne pouvais croire…

— Je ne sais pas ce qu'on vous apprend dans votre lycée, dit l'agent secret. De mon temps, on nous faisait étudier une pièce de théâtre où il est dit

que :

aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.

Mais nous n'avons pas le temps de discuter littérature. Je suppose, mademoiselle, que vous devinez pourquoi je suis ici.

— Premièrement, on m'appelle Choupette. Deuxièmement, je ne devine rien du tout. Troisièmement, je voudrais bien savoir pourquoi vous avez tiré les rideaux.

— Premièrement, Choupette est encore plus gentil qu'Hedwige, moins officiel en tout cas. Deuxièmement, vous n'êtes pas bien maligne. Troisièmement, j'ai tiré les rideaux pour que les gens qui sont embusqués en face avec des jumelles ne puissent pas nous voir.

— Il y a des gens en face ?

— Oui, dans l'appartement 18 du bloc C, loué exprès pour cela. Très probablement, ils m'ont vu entrer, mais il fallait bien que je prenne ce risque-là.

— Qui sont-ils, ces gens-là ?

— Direction de la Surveillance du Territoire, D.S.T. pour les intimes.

— C'est une association de gangsters ?

— Exactement le contraire. C'est la police des polices.

— Pourquoi me surveillent-ils comme cela ? Je n'ai rien fait de mal. Vous n'allez pas me dire que c'est parce que j'ai emprunté un cendrier au café Capoulade…

— Certainement pas. La D.S.T. vous surveille pour vous protéger.

— Contre qui ?

— Les Anglais et les Italiens.

— Ils m'en veulent ?

— Pas à vous personnellement.

— Je ne comprends rien du tout à votre histoire. »

Choupette se tenait adossée à la fenêtre. Langelot se pencha vers elle et, changeant de ton :

— « Monsieur Propergol », ça ne vous dit rien ?

— Monsieur Propergol ? C’est quelqu’un dont on parle dans les journaux, non ?

— Un peu ! C’est le plus grand spécialiste français des fusées balistiques.

— Je ne savais pas.

— Vous ne saviez pas non plus qu’il vous touche d’assez près ?… »

Choupette hocha la tête négativement.

La sonnerie de la porte d’entrée se fit entendre, à longs coups, répétés et exigeants.

3

« Qui est-ce ? C’est sûrement ces gens qui me veulent du mal ! s’écria Choupette, terrifiée.

— Plus probablement, c’est la police, dit Langelot. Ouvrez-leur, et ne leur dites pas que je suis là. Si ce n’est pas la police, criez : j’interviendrai. »

Il avait donné ces ordres d’un ton si calme que Choupette ne songea même pas à lui désobéir. Elle courut à la porte et regarda par le judas optique.

Un gros homme en pardessus noir et en chapeau de feutre sonnait avec insistance tout en soufflant comme un phoque. Deux autres hommes, en imperméable, les mains dans les poches, se tenaient derrière lui.

« Qui est là ? » demanda Choupette, mourant de peur.

Le gros homme répondit :

« Le commissaire divisionnaire Didier, de la D.S.T. Dépêchez-vous d’ouvrir, mademoiselle. Il y va peut-être de votre vie. »

Elle ouvrit et recula d’un pas. Les trois hommes entrèrent dans le vestibule.

« Mademoiselle, dit le commissaire en montrant sa carte, je vous demande instamment de faire preuve de calme et de sang-froid. Nous avons tout lieu de croire qu'un individu vient de s'introduire chez vous par la fenêtre. »

Didier se tourna vers l'un de ses gardes du corps.

« Vous êtes bien sûr de ne pas vous être trompé de fenêtre ?

— Sûr et certain.

— En ce cas, mademoiselle, nous allons faire le tour de l'appartement.

— Mais… », balbutia Choupette.

Personne ne l'écoutait. Un des policiers s'était posté à l'entrée du vestibule. L'autre, suivi du commissaire, entrait déjà dans le salon. Choupette se résigna à les accompagner.

« Dommage, tout de même, s'ils attrapent le petit blondinet », pensa-t-elle.

Dans le salon, il n'y avait personne.

Dans la salle à manger, il n'y avait personne.

Dans le bureau du professeur, il n'y avait personne.

« Cette porte-ci, c'est celle de ma chambre, déclara Choupette. Je n'en suis pas sortie depuis une heure…

— Vous en êtes sortie pour nous ouvrir, mademoiselle, répliqua le commissaire Didier. Et l'individu aurait pu, se glissant de pièce en pièce… »

Il avait la main sur la poignée de la porte.

« Il aurait pu aller dans la cuisine ou dans la salle de bain, suggéra Choupette.

— C'est juste. Visitons la cuisine et la salle de bain. »

Ils visitèrent.

Choupette les suivait, formant des vœux pour que Langelot n'eût pas cru opportun de changer de place.

La salle de bain et la cuisine étaient vides.

« Vous vous seriez donc trompé ? dit sévèrement le commissaire à l'inspecteur. Nous aurions dérangé mademoiselle pour rien ?

— Nous n'avons toujours pas inspecté sa chambre », répliqua l'autre, sombrement. Choupette intervint encore une fois : « C'est que… il y a un tel désordre… » Le commissaire sourit, bonhomme : « Mademoiselle, j'ai une

fille aussi. Je sais ce que c’est. »

Mlle Roche-Verger soupira profondément : elle avait fait ce qui dépendait d’elle pour sauver Langelot.

4

Langelot était installé dans le fauteuil de Choupette, les pieds sur le bureau de Choupette. Il avait enlevé son chandail et il lisait *Science et Vie.* À l'entrée des policiers, il ne leva pas le nez et se contenta de demander :

« Dis donc, tu en as encore pour longtemps avec tes visites ?

— Le voilà ! rugit l'inspecteur en s'élançant.

— Du calme ! » fit Didier, le retenant par le bras.

Langelot les regarda d'un air ennuyé, mais leur fit tout de même la politesse d'ôter ses pieds du bureau.

« Jeune homme, pourrait-on savoir ce que vous faites ici ? commença le commissaire avec dignité.

— Bonjour, monsieur, dit Langelot. Comme vous le voyez, je lis *Science et Vie* en attendant que Choupette soit libre pour venir faire avec moi sa dissertation de français. C'est un sujet très intéressant : « Pensez-vous que Lamartine, au moment où il composait les *Méditations,* avait déjà…

— Ah ! ah ! ricana l'inspecteur. Et c'est pour faire une dissertation de

français que vous êtes entré par la fenêtre ? Il n'y a pas à dire, ils sont studieux, les jeunes d'aujourd'hui !

— Du calme, j'ai dit ! intervint Didier. Eh bien, jeune homme, qu'avez-vous à répondre à cela ? »

Langelot se leva, les mains dans les poches.

« D'abord, j'aimerais bien savoir qui vous êtes, puisque vous avez l'air de m'interroger. »

Le commissaire tira sa carte. Langelot prit le temps de la lire.

« Très honoré de faire votre connaissance, monsieur le commissaire. Je peux vous assurer que je suis entré ici par la porte, comme tout le monde, après avoir sonné. Je n'ai pas envie de me tuer.

— S'il était entré par la porte, on l'aurait vu ! répliqua l'inspecteur. Il nous raconte des histoires.

— Jeune homme, reprit le commissaire, vous ignorez sans doute que l'entrée de l'immeuble est étroitement surveillée. Votre déclaration est donc suspecte au plus haut point.

— Mais pourquoi voulez-vous que je passe par l'entrée de l'immeuble puisque j'habite ici ? »

Il y eut un instant de silence. Les policiers échangèrent un coup d'œil.

« Si vous habitez la maison, mon petit ami, dit l'inspecteur d'un ton suave, vous avez sans doute des papiers qui le prouvent…

— Je crois que je dois avoir ma carte scolaire. »

Derrière les policiers, Choupette attendait, angoissée.

Langelot fouilla dans sa poche revolver, en tira une carte scolaire, visiblement usagée, qu'il tendit aux policiers.

« Vous avez votre carte, monsieur le commissaire, et j'ai la mienne, plaisanta-t-il.

— « Jean-Pierre Brisquet, résidence Bellevue à Châtillon, bloc K, appartement 32 », lut le commissaire.

— Une carte truquée, sûrement ! fit l'inspecteur. Ne bougez pas. J'ai ici la liste de tous les locataires de la résidence. On va vérifier. »

Choupette retint à nouveau sa respiration. Les policiers feuilletaient un cahier ronéotypé…

« Voilà, dit enfin le commissaire. Bloc K, appartement 32 : M. et Mme

Brisquet.

— Papa et maman », dit simplement Langelot.

Nouvel échange de coups d'œil entre le commissaire et son compagnon.

« Un dernier point, facile à vérifier, dit l'inspecteur. Si vous n'avez pas quitté l'immeuble, comme vous l'affirmez, vos chaussures doivent être parfaitement nettes…

— Tâtez ! »

En équilibre souple sur le pied gauche, Langelot lui mit le droit sous le nez. L'inspecteur tâta, renifla :

« Sèches ! » reconnut-il à regret.

Langelot sourit :

« Il y avait encore quelque chose de plus simple à faire, remarqua-t-il. Vous auriez pu demander à Choupette si je disais la vérité. »

Les policiers pivotèrent vers Mlle Roche-Verger, et elle, d'un ton innocent :

« Pour une fois, Jean-Pierre n'a pas raconté de craques. Lui qui est si menteur, d'habitude !… »

Le commissaire fit des excuses, donna quelques conseils sur les dissertations en général et Lamartine en particulier, rendit hommage à la jeunesse estudiantine et prit la porte.

L'inspecteur le suivit, l'oreille basse et l'œil furibond.

5

— Alors, vous vous appelez vraiment Brisquet ? demanda Choupette en rentrant dans sa chambre après avoir reconduit les policiers.

— Je m'appelle Langelot.

— Mais comment avez-vous su que, dans notre maison, il y avait des gens qui s'appelaient Brisquet ?

— Le S.N.I.F. est bien renseigné.

— Et si la police était allée vérifier auprès de M et Mme Brisquet… ?

— Impossible. Ils sont en voyage.

— Et votre carte scolaire ?

— C'est le S.N.I.F. qui me l'a faite.

— Alors vous aviez tout prévu ?

— Tout.

— Et vos chaussures sèches, par le temps qu'il fait ? »

Langelot prit l'air gêné :

« Là-dessus, je vous dois des excuses. J'ai emprunté une serviette dans votre armoire. »

Les mots manquaient à Choupette pour exprimer son étonnement devant l'ingéniosité de son visiteur.

« Alors… c'est comme ça, un agent secret ? » balbutia-t-elle.

Langelot remettait son chandail.

« Hé ! oui, fit-il modestement. Maintenant que les rabat-joie sont partis, venons-en au fait. Vous ne saviez pas, me dites-vous, que l'illustre M. Propergol et monsieur votre père ne font qu'une seule et même personne ?

— Papa et M. Propergol… ?

— C'est comme je vous le dis. Vous ne savez pas non plus j'imagine, ce que c'est que le propergol ?

— Je devrais le savoir ?

— Pour une fille qui lit *Science et Vie…*

— Je ne le lis pas. C'est papa qui m'a abonnée, pour me faire une farce. Il sait bien que je suis littéraire.

— Les propergols sont à la fusée ce que l'essence est à la voiture, et M. le professeur Roche-Verger est un as en fait de propergols. Vous me suivez ?

— Jusqu'à présent, oui.

— Dans quelques jours, doit avoir lieu le lancement d'une fusée française, appelée *Rosalie.*

— Juste ! J'ai vu ça dans le journal.

— *Rosalie* carburera avec des propergols d'une formule inconnue jusqu'à présent, et que le professeur Roche-Verger est seul à connaître, puisqu'il l'a inventée. Vu ?

— Vu.

— Certains pays qui ont déjà lancé des fusées ou se préparent à le faire voudraient bien se procurer ladite formule avant le lancement. Après, le gouvernement français la leur communiquera lui-même, mais en échange d'autres renseignements scientifiques qu'ils ont accepté de nous donner. En revanche, s'ils réussissent à nous chiper la formule avant le lancement, ils nous diront : « Votre formule, tout le monde la connaît. Nous n'allons pas vous révéler des informations précieuses en échange d'un secret de Polichinelle. » Vous saisissez ?

— Je saisis.

— Moralité : les pays en question ont résolu de faire enlever le professeur Roche-Verger. Résultat : la police française a pour consigne de le protéger. Obstacle : le professeur ne croit pas qu'on veuille l'enlever, refuse de se laisser protéger et déploie toute son ingéniosité, qui est grande, pour échapper

aux gardes du corps qu'on lui donne. C'est clair ?

— C'est limpide, surtout quand on connaît papa…

— Or donc, le ministre de la Défense, encore plus intéressé aux questions de fusées que l'Intérieur, a recours au service qui résout tous les problèmes désespérés : le S.N.I.F. Le S.N.I.F. enlèvera lui-même le professeur Roche-Verger et le retiendra jusqu'au jour du lancement de *Rosalie.* Bien entendu, le professeur sera traité avec tous les égards qui lui sont dus, il aura des ortolans à tous les repas et sa fille chérie l'accompagnera dans ces vacances forcées.

— Oh ! chouette. Où va-t-on ? s'écria la fille chérie.

— Maintenant, de deux choses l'une, continua Langelot sans répondre directement à cette question. Ou bien Mlle Roche-Verger, soucieuse de la sécurité de son père, facilite le travail du S.N.I.F., ou bien elle s'y refuse. À vous de jouer.

— Qu'entendez-vous par « faciliter le travail du S.N.I.F. » ?

— Eh bien, par exemple, emmener votre père, ce soir même, à tel endroit que nous vous indiquerons et où nous pourrons lui transmettre l'invitation du S.N.I.F. avec un minimum de risques pour tout le monde.

— Et vous croyez que papa m'écouterait… ?

— Oui, si vous disposiez d'un prétexte plausible et que vous y mettiez du vôtre… Les filles savent très bien faire cela. « Mon petit papa, j'ai envie d'aller voir tel film, dans tel ciné-club, à Fouilly-les-Oies… »

Choupette réfléchit un instant :

« Vous me demandez de vous aider à capturer papa ?

— Dans l'intérêt de sa propre sécurité… »

Elle hocha la tête, tristement, négativement.

« Non, monsieur Langelot…

— Laissez tomber le « monsieur ».

— Si vous voulez, mais ce sera non quand même. J'aimerais bien vous accompagner, j'aimerais bien partir à l'aventure, mais… trahir la confiance de papa : je ne peux pas. »

Langelot la regarda gravement. Elle avait parlé la gorge serrée. Elle refusait par loyauté, non par lâcheté. Il dit : « Rien à faire ?

— Rien à faire, mon pauvre Langelot.

— C'est bon. »

Tout à coup, il changea de ton : « Le plan A n'ayant pas réussi, application immédiate du plan B. Considérez-vous comme ma prisonnière.

— Hein ? Votre prisonnière ! Il ne manquerait plus que cela. Mais je vais téléphoner à Police-Secours… »

Elle se demandait encore s'il se moquait ou non et fit mine de courir vers la porte. Il l'arrêta d'un geste :

« Un instant, ma petite fille. En ce moment, je suis en mission. La mission consiste à vous emmener, bon gré, mal gré, à un endroit donné. Ou bien vous me donnez votre parole de me suivre sans discuter, et nous restons bons amis. Ou bien vous jouez au petit soldat et je suis obligé de réagir. »

Elle n'en menait pas large, mais elle affecta un sourire de mépris :

« Et vous réagissez comment ? »

Il tira de sa poche un petit pulvérisateur.

« Aérosol anesthésiant, commenta-t-il. Je vous charge sur mon dos et je vous emporte.

— La police vous arrêtera à la sortie.

— Vous ne vous êtes pas encore aperçue que je savais parler à la police ? »

Elle soupira. Que pouvait-elle contre le S.N.I.F. ? De toute façon, ce qu'elle en ferait, ce serait pour le bien de papa. Et c'était si amusant de participer pour de vrai à un roman d'espionnage…

« Je cède à la force », dit-elle.

6

Quand les jeunes gens sortirent de l'immeuble, la nuit avait fini de tomber. La pluie, non : elle ruisselait avec une obstination systématique. Les grands blocs de la résidence Bellevue se reflétaient dans les flaques d'eau.

« La sortie, c'est par là, fit observer Choupette à son compagnon, qui l'entraînait dans la direction opposée.

— J'ai une sortie personnelle », répondit-il Par un côté, la résidence communiquait avec les quelques champs qui subsistent encore autour de Châtillon. La clôture de fil de fer fut aisément franchie. Les jeunes gens se trouvèrent dans un chemin de terre battue.

« Ma voiture est à cent mètres », dit Langelot.

Ils marchèrent en silence.

« Je vois une grosse auto sous un arbre. C'est la vôtre ? » demanda Choupette.

Il secoua la tête, le sourcil froncé.

« La mienne, c'est une deux-chevaux, et elle est plus loin. »

Ils s'avancèrent jusqu'à la grosse Fiat. Les lumières déjà éloignées de la résidence plaquaient quelques reflets sur la carrosserie grenat. Que faisait là, tous feux éteints, ce véhicule vide, qui ne s'y trouvait pas une heure plus tôt ?

Choupette regarda Langelot. Il fit une grimace comique :

« En route, mauvaise troupe ! »

Ils dépassèrent la Fiat. Le chemin, maintenant, était bordé de buissons sur les deux côtés et devenait de plus en plus sombre. Une gadoue liquide emplissait les ornières.

« Nous y sommes. »

À moitié enfoncée dans la haie, la deux-chevaux.

Langelot eut un petit sourire en coin, s'approcha de la portière arrière, tambourina contre la vitre :

« Allons, *signor,* sortez de là-dedans. Je suis sûr que vous êtes plié en deux sous la banquette et que ce n'est pas très confortable.

— Qui est-ce ? demanda choupette. J'ai peur !…

— C'est un de mes confrères italiens, expliqua Langelot. Eh bien, dépêchez-vous, mon bon monsieur. Je suis un peu pressé. J'emmène mademoiselle au cinéma. »

Une tête brune et ébouriffée apparaissait derrière la vitre. Langelot ouvrit la portière d'une main. Il gardait l'autre dans son chandail, sous l'aisselle gauche.

« J'espère que vous n'avez pas forcé la serrure ?

— Non, dit froidement l'inconnu. Crochetée seulement.

— C'est ce que j'appelle de la délicatesse. »

L'intrus descendit de voiture. Il était de la taille de Langelot, mais nettement plus âgé. Deux petits yeux noirs pétillaient dans son visage mat et mal rasé. Son cou était enveloppé d'une écharpe grenat.

« Écoutez, dit-il, nous allons jouer cartes sur table. Je représente ici la république de mon pays et j'ai deux mots à dire à Mlle Roche-Verger.

— Moi, répondit aimablement Langelot, je représente Jean-Pierre Brisquet qui va au cinéma avec Mlle Roche-Verger. N'est-ce pas, Choupette ?

— Bien sûr, fit Choupette d'un ton convaincu.

— Je n'en crois rien, dit l'inconnu. Vous devez être envoyé par quelqu'un pour enlever la *signorina.* Je la mets solennellement en garde contre vous. Vous êtes un espion.

— Le *signor* me flatte. Très bien, je suis un espion, et j'emmène Mlle

Roche-Verger au cinéma. Bonsoir. »

Langelot ouvrit la portière avant et fit signe à Choupette de s'installer.

Le *signor* mit ses poings sur ses hanches. Il parlait un français expressif et sans le moindre accent :

« Écoutez-moi, mon garçon. Vous commencez à m'échauffer les oreilles. Je ne sais pas qui vous êtes et je m'en moque. Je vous ai suivi ici, je vous ai attendu, vous m'avez coincé, c'est entendu, n'en parlons plus. Mon tort a été de venir seul. Mais n'oubliez pas que vous êtes seul aussi.

— Non ! Je suis avec lui ! » cria bravement Choupette.

L'Italien haussa les épaules, agacé.

« Les femmes ! s'écria-t-il en levant les yeux au ciel. Pas moyen de parler affaires avec elles. Encore une fois, écoutez-moi, mon jeune ami. Je ne demande qu'à croire que vous êtes Jean-Louis Briscard. Mon cher Jean-Louis Briscard, j'ai deux mots à dire à Mlle Roche-Verger et je suis prêt à payer ces deux mots très cher.

— Tiens, tiens ! Vous commencez à m'intéresser. Combien ?

— Mille nouveaux francs.

— Le mot ?

— Oui, le mot.

— Vous voulez rire. »

Langelot faisait le tour de la deux-chevaux et ouvrait l'autre portière, tout en parlant.

« Qu'à cela ne tienne : deux mille francs, proposa l'Italien, en le suivant.

— Un moment : je fais demi-tour. »

Langelot, au volant, mit la voiture en marche et se plaça en position de départ. Le moteur ronflait.

« Je la chauffe, expliqua-t-il. Bon, continuez. Nous en étions à combien ?

— Trois mille nouveaux francs pour vous éloigner discrètement, et je vous donne ma parole de ne pas faire le moindre mal à Mlle Roche-Verger… »

Langelot dit :

« Auriez-vous l'amabilité de vous déplacer un peu vers la droite ? »

Le petit *signor* obéit. Tout à coup, les phares l'aveuglèrent. En même temps, Choupette entendit un déclic. Langelot tenait un minuscule appareil photographique à la main.

Langelot se pencha par la portière :

« Merci pour la photo, *signor.* Je suis sûr qu'elle sera très réussie.

— Allez au diable ! hurla l'Italien. Je vous offre cinq mille nouveaux francs. Un demi-million pour dire deux mots à la *signorina.* Vous m'entendez ? Je vous signe un chèque tout de suite.

— *Signor,* répondit Langelot en embrayant, je trouve que votre proposition n'est pas d'un galant homme. »

Vrombissante et cahotante, la deux-chevaux plongea dans le chemin sombre.

« C'est vrai que deux mots à me dire, ça coûte si cher ? demanda Choupette, toute rêveuse.

— Ne vous faites pas d'illusion : ce n'est pas pour vos beaux yeux. C'est pour ceux de votre père. »

Dans le rétroviseur, on voyait l'Italien gesticuler frénétiquement.

« Il va nous poursuivre avec sa grosse Fiat ! » dit Choupette.

Langelot conduisait à fond de train à travers les ornières. Il eut un sourire espiègle :

« Vous n'avez pas vu ce que je lui ai fait pendant que vous admiriez la carrosserie ?

— Non. Quoi donc ?

— Un coup de canif dans les pneus. C'est très efficace. »

Choupette respira un bon coup. Il lui semblait que la terre s'était mise à tourner dans le sens contraire. Quel était donc ce monde où l'on échangeait amicalement des demi-millions et des coups de canif dans les pneus ?

Ils débouchèrent sur la grand-route. Langelot commanda :

« Ouvrez la boîte à gants renforcée. À côté du mini-photo, vous trouverez un poste radio.

— Je ne vois pas de poste radio. Je ne vois qu'une espèce de coffret en matière plastique.

— C'est précisément ce que je vous demande. Appuyez sur le bouton en bas, à droite. »

Choupette obéit. Une antenne jaillit d'un côté ; un micro se découvrit de l'autre. Langelot prit l'appareil d'une main tout en conduisant.

« Soleil de Mercure, Soleil de Mercure, m'entendez-vous ? Parlez. »

Une voix lointaine, mais parfaitement distincte, grésilla :

« Mercure de Soleil, Mercure de Soleil, je vous entends 5 sur 5. À vous.

— Soleil de Mercure, honneur vous rendre compte : plan A irréalisable. Je demande l'application du plan B. Parlez.

— Positif, Mercure de Soleil. J'entre immédiatement en contact radio avec Jupiter et Mars pour application du plan B. Avez-vous réussi à vous adjoindre le satellite ?

— Positif. Le satellite est à mes côtés.

— C'est moi ? chuchota Choupette.

— Taisez-vous, Choupette. Soleil de Mercure, Soleil de Mercure, ne tenez pas compte des trois derniers mots. Honneur vous rendre compte pris contact avec Marron. Fendu les pneus de Marron avec mon couteau. Aucune perte à signaler de mon côté. Je rapporte une photographie de Marron. Avez-vous des ordres pour moi ? Parlez.

— Négatif. Aucun ordre pour vous. Rejoignez immédiatement point alpha. Terminé. »

Langelot rendit l'émetteur-récepteur à Choupette :

« Rangez ça.

— Avec qui avez-vous parlé, Langelot ?

— Avec le Père Noël.

— Langelot, vous qui êtes un agent secret, comment se fait-il que vous n'ayez qu'une deux-chevaux au lieu d'une Jaguar ?

— *Primo,* je suis un tout petit agent secret. Un nouveau, un bleu, un bizuth. Pour ne rien vous cacher, c'est ma première mission. *Secundo,* regardez mon compteur. Vous avez déjà vu beaucoup de deux-chevaux monter à 110 en côte ?

— Alors elle est trafiquée ?

— Et lestée.

— Langelot, comment saviez-vous que le monsieur de tout à l'heure était Italien ?

— Le monsieur de tout à l'heure s'appelle Marcello Piombini. Il fait partie des Services secrets italiens depuis cinq ans. Il a une femme et trois enfants. Je connais le numéro matricule de sa voiture. Il ne nous manquait que sa photo. Maintenant, nous l'avons.

— Langelot, où allons-nous à présent ?

— Au point alpha, vous m'avez entendu.

— Vous n'êtes pas précisément communicatif.

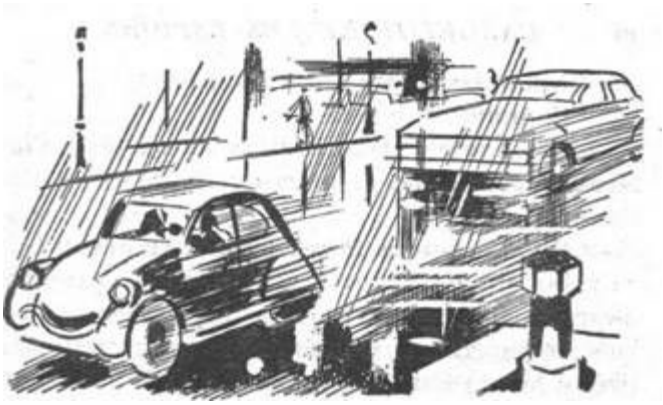
— Je ne suis pas payé pour cela.

— Langelot, j'ai l'impression que nous sommes suivis.

— Ah ! dit-il. C'est bien possible. »

Bien qu'il le prît sur un ton flegmatique, il ralentit aussitôt, et garda l'œil fixé sur le rétroviseur.

7



La deux-chevaux grise filait sur l'une des rocades qui encerclent Paris. La chaussée était mouillée ; phares et réverbères s'y reflétaient à l'envi. Des paquets d'eau s'abattaient sur le toit et les vitres de la voiture. Les essuie-glaces faisaient leur devoir.

Une impressionnante Buick, aux deux phares fascinants, roulait à cinquante mètres derrière la deux-chevaux. Le monstre et le moustique : la lutte serait inégale.

« Ce sont les Anglais, dit Langelot.

— Comment le savez-vous ?

— Les Anglais et les Italiens sont seuls à s'intéresser à *Rosalie,* et nous avons semé les Italiens.

— Qu'allons-nous faire ? Leur tirer dessus ?

— Ma chère Choupette, apprenez que les films d'espionnage et la vie d'un agent secret n'ont strictement aucun rapport. Si je me mettais à tirer à tort et à travers, je ne resterais pas vingt-quatre heures dans mon service.

— Alors il va y avoir une poursuite ? Ce sera passionnant. J'adore les poursuites.

— Vous vous trompez une fois de plus. Une deux-chevaux, même améliorée, ne tiendrait pas trente secondes contre leur monstre. Non, ma chère : nous allons faire ce que les Français font depuis qu'on les a inventés :

nous débrouiller. »

Lancelot accéléra à nouveau. La Buick l'imita.

« Méfiez-vous : ils vont nous faire une queue de poisson, prévint Choupette.

— Sûrement. Mais je sais où. Et je vais même leur faciliter le travail. »

Trois kilomètres plus loin, la rocade contournait un petit village. Sur ce tronçon, la circulation était généralement moins dense, car une partie des voitures traversaient le village en suivant la grand-rue au lieu de le contourner par la route : on pouvait donc supposer que les Anglais choisiraient de faire leur « tête à queue » à cet endroit.

Langelot s'engagea résolument dans le village. Les phares britanniques se rapprochèrent.

« Ils arrivent… Ils sont tout près… ils vont doubler… ils ont le toupet de mettre leur clignotant ! » commentait Choupette.

Au moment où la Buick arrivait à la hauteur de la deux-chevaux, Langelot tourna à droite, dans une rue étroite et mal éclairée. On entendit le coup de frein de la Buick qui, faisant demi-tour, fonça elle aussi dans la petite rue. Choupette vit défiler des petits jardins, la vitrine d'un épicier, un tas de sable… Entre les maisons de plus en plus rapprochées, la deux-chevaux se faufilait comme une anguille.

De nouveau, la Buick gagnait du terrain. Ses phares éblouissants frappèrent le rétroviseur.

« Ils sont à trente mètres, à vingt, à dix… »

La deux-chevaux tourna dans une ruelle tortueuse, mal pavée. À droite, le haut mur d'une chapelle ; à gauche, celui d'une ferme, aveugles tous les deux et penchés l'un vers l'autre, comme s'ils allaient s'effondrer… Sur ces grandes surfaces grises, les pinceaux lumineux des phares prenaient des allures fantastiques.

Choupette entendit un craquement.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Ce n'est rien. J'ai froissé mon aile contre une borne. »

Langelot fit encore vingt mètres, puis, calmement, freina.

Derrière, on entendit un grand bruit de tôles arrachées, puis plus rien. Langelot sauta à terre. L'énorme Buick, coincée entre les deux murs, ne

pouvait plus avancer : la roue avant droite était bloquée par une borne de pierre.

« Bonjour, dit Langelot en s'avançant vers la Buick. Vous avez des ennuis ? Ah ! oui, je vois. La rue est trop étroite. Vous devriez demander au maire de la faire élargir, si vous tenez absolument à circuler en autocar. Mais descendez donc, pour que nous puissions au moins nous serrer la main. »

Derrière le pare-brise, grimaçaient deux figures chevalines. L'une d'elles se pencha vers la droite : comme la vitre était baissée de ce côté, l'Anglais put passer le bout du nez à l'extérieur, mais guère plus : il se le serait râpé contre le mur de la chapelle.

« Bon, bon, inutile de faire de l'esprit. Vous voyez bien que nous ne pouvons pas ouvrir les portières.

— Mais si, mais si, insista Langelot. Il vous suffirait de faire abattre ces deux grands idiots de murs qui se permettent de vous gêner. Moi, je venais jouer ici quand j'étais petit. Mais vous, je comprends fort bien que vous n'ayez aucune attache sentimentale avec le paysage. »

Un autre nez apparut de l'autre côté de la voiture. Celui-là était un nez féminin.

« Prenez garde, petit Français ! tonna le deuxième nez. Vous êtes à découvert. Nous pourrions vous tirer comme un lapin.

— Madame, *primo,* ce ne serait pas sportif. *Secundo,* on ne se tue pas, entre alliés, quand on peut faire autrement. *Tertio,* la demoiselle que j'accompagne à son permis de conduire, et vous, de votre côté, vous ne pouvez pas sortir de votre carrosse : je ne vois donc vraiment pas pourquoi vous vous mettriez un cadavre sur les bras. »

La Buick vrombissait, faisant des efforts désespérés pour s'extraire du piège par une marche arrière.

« Ah ! Miss Eileen, un peu de calme, recommanda Langelot. Vous finirez par rayer votre peinture…

— Vous connaissez mon nom ! s'indigna le nez.

— Parce que vous êtes une ancienne de votre service. Dans quelques années, j'espère, vous connaîtrez le mien. »

Langelot s'inclina respectueusement et reprit sa place au volant.

« Vous croyez qu'ils s'en sortiront ? demanda Choupette.

— Je crains bien que oui. Avec un moteur de cette puissance… »

Il démarra sans se presser.

« J'ai un petit remords, fit Choupette. Si vous croyez que j'ai mon permis de conduire, vous vous trompez. De toute façon, je suis trop jeune pour le passer.

— Bonne petite fille, dit Langelot. Je le savais bien. Figurez-vous que j'ai menti. Il y a un vieux proverbe du S.N.I.F. qui dit : « Ce n'est pas mentir que de mentir à un Anglais. »

8

Cinq minutes plus tard, la deux-chevaux retrouvait la rocade ; une demi-heure après, elle la quittait de nouveau pour prendre une départementale. La pluie avait cessé.

« Il y a des voitures arrêtées devant nous, dit Choupette. Ce n'est pas une embuscade ?

— Non. C'est le point alpha.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous allez voir. »

Un énorme camion de déménagement ; une Mercédès noire. Feux de position allumés et même des triangles de signalisation posés sur la chaussée, pour prévenir les accidents.

La deux-chevaux vint se ranger sagement face à la Mercédès d'où sortirent trois hommes en civil. Langelot et Choupette allèrent à leur rencontre. Langelot s'adressa au plus âgé des trois, qui avait une pipe aux lèvres et boitait légèrement.

« Mes respects, mon capitaine. Mission remplie. Les Italiens et les Anglais à mes trousses, mais provisoirement semés. Et voilà le satellite. Choupette, le capitaine Montferrand. »

Le capitaine Montferrand ôta lentement la pipe de sa bouche et tendit une

main ouverte que Choupette serra timidement. Montferrand lui plaisait : il avait les cheveux gris, le visage large et calme, les yeux attentifs.

« Un satellite qui refuse de collaborer, si j'ai bien compris, remarqua-t-il.

— Je ne peux pas faire ça à papa, dit Choupette simplement.

— Je vous comprends très bien, répondit Montferrand. Estimons-nous heureux que vous soyez venue avec ce lascar sans causer d'esclandre… Merci de nous avoir fait confiance… Tenez, je vais vous présenter vos deux gardes du corps. Voici Charles et voici Alex.

— Content de vous connaître, petite demoiselle, et encore plus content de faire un si long voyage en votre compagnie, dit Charles. S'il fait chaud, nous irons nous baigner. Encore que, en novembre, même sur la Côte…

— Charles, tu parles trop », dit Alex.

Charles était un beau gaillard bronzé et photogénique, du genre tennisman. Alex était grand aussi, mais très maigre, avec des yeux tristes et une pomme d'Adam proéminente. Ils avaient plus de trente ans tous les deux et Choupette sentit que Langelot lui-même, à côté d'eux, ne paraissait plus aussi sûr de lui qu'il l'était tout à l'heure.

« Alors, bleusaille, ça s'est bien passé, la petite balade ? lui demanda gentiment Charles, en lui tapant sur l'épaule.

— Agréablement, mon lieutenant. Qu'est-ce que nous avons, pour le voyage ? Une Mercédès ? Je pourrai la conduire ?

— Ça, mon petit vieux, tu repasseras. Le capitaine commande, Alex agit, moi je pilote, et toi, tu t'instruis. Dites donc, mademoiselle, le jeune camarade ne vous a pas fait trop d'épate pendant le trajet ? Il ne vous a pas raconté qu'il avait volé les secrets atomiques congolais pour les revendre aux Brésiliens ?

— Non, dit Choupette d'un ton décidé. Il ne m'a rien raconté du tout. Mais la façon dont il s'est débarrassé des policiers, des Italiens, et des Anglais… j'en suis encore baba !

— Merci, Choupette », dit Langelot.

Charles se mit à rire :

« J'ai toujours dit qu'on ferait quelque chose de ce petit. Surtout dans les missions de charme… »

Montferrand regardait tour à tour sa montre et le ciel, entièrement

couvert. De grosses gouttes de pluie recommençaient à tomber.

« Embarquez ! commanda-t-il tout à coup. Mademoiselle Roche-Verger, dans la V.L., s'il vous plaît.

— La V.L. ?

— Voiture légère. À cheval. »

Choupette ne comprenait pas très bien comment on pouvait monter à cheval sur une voiture légère, ni par quel miracle une Mercédès grosse comme la Buick des Anglais et la Fiat des Italiens réunies passait pour en être une, mais elle obéit sans discuter. Langelot la suivit. Montferrand grimpa, non sans quelque difficulté, à cause de sa jambe, dans le camion. Un chauffeur supplémentaire descendit de la caisse du camion et vint se mettre au volant de la deux-chevaux. Montferrand cria à Alex, qui s'installait à côté de Charles, dans la Mercédès :

« Q.A.P., bien entendu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? souffla Choupette à Langelot.

— Quand Arthur Piétine, proposa Charles. Ou Quel Albanais Patibulaire. Ou Quand Alex Parlera.

— Cela veut dire : « Nous restons en écoute permanente », expliqua Langelot.

— Ah ! bon », dit Choupette.

Alex avait en main un poste émetteur-récepteur, plus volumineux que celui de Langelot. Il se mit à chuchoter dedans. Le camion s'ébranla. La deux-chevaux l'imita. La Mercédès ronronna. Imperceptiblement, elle s'enleva. Le moteur était si puissant, la suspension si strictement calculée, qu'on n'avait pas l'impression de se déplacer, alors qu'on roulait déjà à plus de soixante kilomètres à l'heure.

« Nous avons perdu les autres, chuchota Choupette à Langelot.

— Nous n'allons pas au même endroit, répondit-il. La deux-chevaux rentre au garage, le camion va en delta, et nous en bêta.

— Ça, en bêta, tu peux le dire, fit Charles.

— Surtout lui, qui parle trop, fit Alex.

— Ne grogne pas. Je vais mettre un peu de musique, pour adoucir les mœurs. »

Charles fit fonctionner le poste radio de la voiture. Un orchestre de jazz

jouait un blues.

« Vous aimez les blues, mademoiselle ? Quand nous serons sur la Côte, je vous emmènerai au casino. Si les autorités nous en laissent le temps…

— Les autorités, et les gars d'en face », ajouta Alex d'un ton sinistre.

La pluie avait repris de plus belle. Il était neuf heures moins le quart. La puissante Mercédès roulait en code dans la nuit.

9

Le centre national d'études sur les fusées balistiques et cosmiques se trouve à une cinquantaine de kilomètres de Paris ; ce n'est pas de là qu'elles sont lancées, bien sûr, mais les bureaux d'études, les laboratoires, les souffleries et le centre de calcul électronique sont ainsi groupés à proximité de la capitale. L'ensemble forme un village tracé au cordeau, entouré d'une double barrière électrifiée, et relié au monde extérieur par une piste hâtivement tracée à travers champs. Seul, le personnel subalterne habite sur place : les savants qui travaillent là, de même que leurs adjoints, viennent tous les jours en voiture ou en empruntant des autocars spéciaux. L'horaire de travail des cadres supérieurs est, bien entendu, irrégulier. Parmi les plus grands spécialistes, certains ne viennent jamais au bureau ; d'autres le quittent à peine.

Le professeur Roche-Verger quittait le sien vers neuf heures moins dix, et était généralement de retour à la maison une demi-heure plus tard. Il aurait bien couché au bureau, mais il voulait voir sa fille.

« Quel dommage, lui disait-il souvent, que tu ne puisses pas habiter au Centre ! Je vous aurais tout le temps avec moi, toi et mon travail. »

À l'entrée du centre se trouve un baraquement réservé à la Sécurité. Ce soir-là, outre le gendarme de service, le commissaire Didier et quatre de ses inspecteurs se tenaient dans ce local. Un des inspecteurs rendait compte :

« Je vous jure, monsieur le commissaire, qu'on n'y est pour rien. Ce n'est pas un homme protégeable. D'abord, dès qu'il nous voit, il nous fait des grimaces, il nous tire la langue, il nous fait des pieds de nez. Mais si ce n'était que ça ! Vous savez ce qu'il a imaginé, hier ? Il a semé des clous sur la route, si bien que nous avons crevé trois fois de suite.

— Avant-hier, ajouta un autre inspecteur, il a pris le chapeau, le pardessus et la voiture du professeur Bloch, et c'est le professeur Bloch qui est parti avec la 403 de Roche-Verger.

— Le jour d'avant, dit un troisième, il s'est laissé suivre sur un kilomètre, puis il a freiné brusquement. Comme il a un crochet de remorque sur son pare-chocs arrière, il nous a défoncé notre radiateur.

— Et dire, fit le quatrième, qu'on n'a même pas le droit de lui flanquer de contredanses !

— Messieurs, répondit le commissaire Didier avec dignité et en soufflant très fort, vous m'étonnez. Le professeur Roche-Verger est une gloire nationale. On ne met pas de contraventions aux gloires nationales. Il a

certaines excentricités, je n'en disconviens pas : quelle gloire nationale n'en a pas ? C'est vous qui ne savez pas vous y prendre. Ce soir, c'est moi, vous m'entendez, moi-même, tout commissaire divisionnaire que je suis, qui vais protéger le professeur. Observez-moi bien. Demain, vous m'imiterez. Messieurs, en route. »

Quelques instants plus tard, la traction-avant des policiers quittait le parc à voitures du Centre, et allait se poster à cinq cent mètres plus loin, sur la piste. Les inspecteurs s'asseyaient sur le plancher, pour ne pas être visibles de l'extérieur. Le commissaire Didier demeurait au volant.

10

Le professeur Roche-Verger sortit de son bureau à neuf heures précises. Comme il s'était mis de l'encre sur les doigts en remplissant son stylo, il passa aux lavabos, oublia ce qu'il était venu y faire, et ressortit.

Il pleuvait à verse. Le professeur leva le nez, reçut un paquet d'eau en pleine figure, ouvrit la bouche et but quelques gouttes de pluie, comme font les petits enfants.

« Mauvais temps pour les fusées », dit-il à haute voix.

Et il se dirigea vers le parc des voitures.

Le professeur Roche-Verger était un homme de haute taille, dégingandé, la poitrine creuse, les membres osseux. Il avait un grand visage blafard, lunaire, et des cheveux fous qu'il se coupait lui-même avec de grands ciseaux de tailleur. Il portait une chemise quadrillée, avec, en guise de cravate, un cordon à pompons, une veste de daim, le dernier pantalon de golf de France, et un long imperméable déboutonné que le vent faisait claquer derrière lui.

L'illustre professeur Bloch le croisa et le salua courtoisement. Roche-Verger ne répondit pas. Il avait bien vu Bloch, mais, comme il était en train de calculer une trajectoire, il poursuivit la sienne sans se donner la peine de

répondre. Bloch sourit : au Centre, tout le monde connaissait les originalités de Roche-Verger et personne ne s'en offusquait.

Au parc à voitures, devant la vieille 403 délabrée du professeur, attendait un petit homme aux cheveux grisonnants, stoïque sous l'averse. C'était un des balayeurs du Centre.

« Monsieur Timothée, je vous salue ! » s'écria Roche-Verger du plus loin qu'il aperçut le petit homme.

Il craignait toujours de blesser plus pauvre, plus humble que lui, et son amour pour les trajectoires cédait régulièrement le pas à sa bonté. De plus, il avait une sympathie particulière pour le vieux Timothée qui avait précisément le même sens de l'humour que lui.

« Bonsoir, monsieur le professeur, dit le vieux. J'en ai une bien bonne à vous raconter.

— Allez-y, dit Roche-Verger en s'arrêtant sous une gouttière qui lui cracha un torrent d'eau dans la nuque.

— Quelle ressemblance y a-t-il entre un canal et un vicaire ?

— Attendez un moment. Un canal et un vicaire ? Je ne vois pas.

— Ils vont être curés tous les deux. Dites donc, monsieur le professeur, est-ce que ça vous ennuierait beaucoup de me conduire jusqu'à la Patte-d'Oie ? De là, je pourrais prendre le bus pour Paris. Et comme je ne travaille pas demain…

— Vous irez faire un petit billard chez Louis, avec les copains. Je vous connais, monsieur Timothée. Montez donc. Un jour, j'irai avec vous. Vous m'apprendrez ce jeu éminemment mathématique. Ha ! ha ! »

Rocher-Verger grimpa dans la voiture d'un côté. Timothée de l'autre. Roche-Verger tira violemment sur le démarreur, sur le starter, appuya sur le bouton du lave-glace. Rien.

« J'en ai une autre à vous raconter, dit Timothée.

— Je vous écoute.

— Quand une vieille voiture refuse-t-elle de démarrer ?

— Si je le savais !…

— Quand le conducteur n'a pas mis le contact.

— Ah ! très bien ! »

Le professeur mit le contact.

« Je suis un peu distrait, ce soir. Je ne sais pas ce que j'ai. »

Décrivant une courbe audacieuse, bondissant sur les cassis, éclaboussant tout sur son passage, la 403 fonça vers la barrière. Le gendarme de permanence appuya paresseusement sur un bouton placé sur un tableau de commande du bureau de sécurité. La barrière s'ouvrit. La voiture quitta le territoire du Centre avec un vrombissement.

« Et celle-ci, monsieur le professeur, vous la connaissez ? demandait Timothée. Quelle différence y a-t-il… »

« J'en ai une bien bonne à vous raconter. »

11

Au même instant, une femme de ménage récemment engagée par le Centre et qui logeait dans les locaux réservés au personnel d'entretien s'éloigna de la fenêtre auprès de laquelle elle s'était tenue.

Elle découvrit son lit qui comportait à la fois un oreiller et un traversin.

Elle déboutonna la taie du traversin et en retira un poste semblable à celui dont Langelot s'était servi une heure plus tôt.

« Soleil de Vénus, Soleil de Vénus, appela-t-elle…

— Vénus de Soleil, je vous reçois quatre sur cinq, répondit la voix lointaine de Montferrand.

— Soleil de Vénus, Galaxie vient de partir. Galaxie vient de partir avec un compagnon de route. C'est sans doute M. Timothée, le balayeur, qu'il va conduire à la Patte-d'Oie. Terminé pour moi.

— Merci, Vénus de Soleil. Terminé pour moi. »

La « femme de ménage » remit le poste dans le traversin. Le lendemain matin, elle déclara au chef du personnel qu'elle avait trouvé une place mieux payée. Le lendemain soir, elle ne travaillait plus au Centre.

Quelques instants plus tard, un homme, étendu sur le sol, au fond d'un

fossé, à trois cents mètres du Centre, d'ailleurs trempé jusqu'à la moelle des os, soufflait dans un microphone :

« Allô ! Marcello ? Tu m'entends ?… La vieille guimbarde vient de passer devant moi. Le vieux bonze était à bord et il avait un autre vieux bonze avec lui… Ils riaient très fort tous les deux… Je peux rentrer, maintenant ? »

Précisément à la même seconde, un grand dadais blond en ciré, à cheval sur une branche d'arbre à dix mètres du sol, dépliait posément une antenne. L'antenne en position, il annonça distinctement : « Eileen ?… C'est O.K. »

Et il se mit en devoir de replier l'antenne.

12

« Regardez donc un peu derrière, monsieur Timothée. Est-ce que nous sommes suivis ? Moi, je ne vois rien. C'est peut-être parce que j'ai perdu mon rétroviseur.

— Et par qui serions-nous suivis, monsieur le professeur ?

— Par qui voulez-vous que ce soit ? Par la police, bien sûr. Ces braves gens ont lu trop de romans d'espionnage et ils s'imaginent que je ne sais qui veut m'enlever. Absurde, bien entendu. Que je sois là ou non, *Rosalie* sera lancée au jour J. Moi, je travaille déjà sur bien autre chose.

— Et c'est quand, le jour J ?

— Ça, fit M. Roche-Verger, c'est une énigme dont je ne vous dirai pas le mot. Mais tranquillisez-vous : vous serez renseigné par les journaux, une fois *Rosalie* en l'air. Vous dites donc que nous ne sommes pas suivis ? C'est curieux. Connaissez-vous l'histoire écossaise la plus courte ?

— Non, dit Timothée en souriant. Je ne suis pas un savant comme vous, moi. Je ne sais pas tout.

— Un taxi tombe dans la rivière. Quinze morts.

— Et après ?

— C'est tout, voyons.

— Très drôle, reconnut Timothée, qui ne semblait pas avoir compris. Et l'histoire…

— Voilà un brave homme qui semble en panne », interrompit le professeur.

Sur le bord de la piste, une traction-avant, vide. Devant elle, un monsieur corpulent, faisant des signes désespérés.

Roche-Verger freina et baissa la vitre.

« On peut vous aider ?

— Ah ! Monsieur, si vous aviez l'obligeance de me conduire au moins jusqu'à un garage. Je viens de tomber en panne et je suis, en mécanique, d'une ignorance !… »

M. Roche-Verger considéra l'inconnu pendant un bon moment, d'un air qui, de la compassion, passa lentement à l'ironie.

« Mais montez donc, mon bon monsieur, dit-il enfin, avec une amabilité excessive. Je me ferai une joie de vous véhiculer jusqu'à un certain endroit… Grimpez, grimpez et posez-vous sur le siège arrière. Pas trop près de la portière droite : elle a tendance à s'ouvrir en marche. Ni de la portière de gauche : nous n'arrivons plus à remonter la vitre. Connaissez-vous des devinettes ? »

Le commissaire Didier, ravi de son stratagème, s'installa commodément. Il s'était un peu fait tremper, sans doute, mais baste ! il en serait quitte pour faire redresser le bord de son chapeau.

« Non, dit-il, je suis désolé, mais je ne connais pas une seule devinette.

— Voyons, voyons ! répliqua Roche-Verger. Vous savez tout de même bien de quelle couleur était le cheval blanc d'Henri IV. Et si un kilo de plume est plus lourd qu'un kilo de plomb. Et ce que fait un âne quand il ne peut pas traverser une rivière… Réfléchissez un peu. Il ne sait pas nager, il n'y a pas de gué, pas de pont, pas de bateau. Que fait l'âne ?

— Je ne sais pas, dit le commissaire.

— Eh bien, l'âne non plus ! » s'écria le professeur, enchanté de sa petite ruse.

Le commissaire fit un effort pour sourire, mais il ne trouvait pas du tout drôle cette plaisanterie à ses dépens.

Timothée se taisait.

Tout à coup, en rase campagne, M. Roche-Verger bloqua la 403 sur place. Didier faillit donner de la poitrine contre le dossier des sièges avant. Le professeur tourna vers le policier son visage lunaire, qu'animait à ce moment une expression de colère contenue :

« Maintenant, vous pouvez descendre, monsieur le commissaire divisionnaire Didier. Et je vous conseille de vous dépêcher.

— Mais pourquoi ici ?

— Parce qu'il n'y a pas un arbre, pas un abri, à deux kilomètres à la ronde et que vous avez besoin d'une bonne douche pour calmer vos esprits. J'ai assez de cette espionnite qui sévit autour de moi. J'ai refusé mille fois qu'on me protège. Vous insistez ? Tant pis pour vous. Vous insisterez tant que vous voudrez, mais à pied.

— Monsieur le professeur…

— Justement. Je suis professeur de balistique. Je ne suis pas un petit garçon, je n'ai pas besoin de bonne. Allez vous promener.

— Mais… mais », le commissaire haletait, « et si je refuse de descendre ?

— Alors, c'est moi qui descendrai ! Et qui rentrerai à pied à Châtillon-sous-Bagneux. »

Le commissaire Didier était un excellent homme, et le professeur Roche-Verger une gloire nationale. Le commissaire Didier descendit sur la chaussée et le professeur passa la tête par la portière pour voir les premiers effets de la pluie sur le feutre et l'humeur de sa victime.

« Sans rancune, commissaire ! »

La 403 se rua en avant. Le commissaire, le col relevé, le chapeau rabattu, le dos bossu, des cataractes ruisselant le long de la colonne vertébrale, partit dans le sens contraire.

« Dans cinq minutes, il aura les chaussures pleines d'eau ! dit le professeur en enfonçant l'accélérateur jusqu'au plancher. C'est très désagréable d'être commissaire divisionnaire et d'avoir les chaussures pleines d'eau.

— Hé ! hé ! ricana Timothée. Dites, monsieur le professeur, vous avez vu cette grosse voiture qui nous suit depuis un moment ?

— Si c'est encore la police… »

Roche-Verger n'acheva pas. À cinquante mètres devant lui, un énorme

camion de déménagement venait de déboucher d'un chemin transversal.

« Grand sot, va ! » cria le professeur, en freinant de toutes ses forces.

Au même moment, la voiture qui le suivait alluma ses phares de route.

La 403 dérapa sur le macadam mouillé, dans un grand bruit de freins.

13

La Mercédès vint s'arrêter à cinquante centimètres de l'arrière de la 403, qui avait elle-même le nez sur le flanc du camion.

Alex sauta à terre. En deux enjambées, il avait atteint la portière droite de la 403. Langelot bondissait de l'autre côté et bloquait la portière gauche. Montferrand descendit plus lentement du camion, et s'approcha de la portière gauche, qu'il ouvrit.

« Monsieur le professeur, je suis le capitaine Montferrand, des Services spéciaux. Je vous demande de bien vouloir nous accompagner immédiatement. Nous avons reçu des ordres précis et je dois vous prévenir que nous les exécuterons ponctuellement, quelle que soit votre attitude… En revanche, je vous donne ma parole d'officier français que vous serez bien traité, que vous ne courrez aucun risque inutile et que votre séjour parmi nous se terminera le jour du lancement de *Rosalie.* Mademoiselle votre fille vous attend dans l'autre véhicule. »

M. Roche-Verger regarda l'officier et lui fit une horrible grimace. Puis il questionna :

« Vous êtes de la police ?

— Absolument pas. Je suis militaire.

— Qu'est-ce qu'elle va dire, la police, quand elle saura ?

— Nous n'avons pas pour mission de nous préoccuper de ce que dit la

police, monsieur le professeur. Nous dépendons du ministère de la Défense et non de l'Intérieur.

— Elle va être furieuse, c'est sûr.

— C'est probable.

— Enlevé ! À leur barbe ! C'est une bonne farce à leur faire ! Vous ne trouvez pas, monsieur Timothée ? »

M. Timothée garda son opinion pour lui.

« Et ma voiture, qu'est-ce qu'on en fait ? reprit le professeur.

— Un chauffeur la reconduira dans votre garage habituel.

— Et mon ami, M. Timothée, vous le reconduisez aussi ?

— Je regrette. M. Timothée ayant été témoin de l'invitation que nous vous avons faite et que vous venez d'accepter, nous sommes obligés de le prier de nous accompagner aussi.

— Et sa partie de billard chez Louis ! s'indigna M. Roche-Verger. Il joue très bien au billard, vous savez.

— Il faudra la remettre à la semaine prochaine, dit Montferrand. Je suis sûr que M. Timothée ne fera pas de difficultés…

— Non, non, répondit Timothée qui paraissait terrorisé. Arrangez tout pour le mieux avec M. le professeur.

— À cheval ! » dit Montferrand.

Le professeur Roche-Verger, ricanant doucement, abandonna sa place à un deuxième chauffeur supplémentaire descendu du camion et gagna la Mercédès à cloche-pied.

« Papa ! s'écria Choupette. Je suis heureuse que tu aies consenti. Langelot m'a expliqué : tu n'aurais pas été en sécurité, à la maison. Les Italiens voulaient lui donner cinq cent mille francs, et les Anglais nous ont suivis, et la D.S.T. est venue perquisitionner. Avec ces messieurs, tu seras bien : ils sont si gentils ! »

Roche-Verger embrassa tendrement sa fille et s'étala sur les coussins de la Mercédès.

« Tu prêches un converti, Choupette. Trois semaines sans voir une seule tête de policier ! Ce sera le paradis. »

Cependant, Montferrand s'était approché en boitant de la Mercédès où les autres agents du S.N.I.F. avaient déjà pris place : Alex et Charles devant avec

Timothée, Langelot derrière avec le professeur et sa fille.

« Vous avez toutes les consignes, Alex ? Plus de questions à poser ?

— Non, mon capitaine.

— De toute façon, nous aurons le contact radio aux heures prévues, grâce au relais 113.

— Oui, mon capitaine.

— Alors, bonne chance.

— Comment ! s'écria Choupette. Vous ne venez pas avec nous, monsieur ?

— Malheureusement non, mademoiselle. Avec une jambe en fil de fer et matière plastique, je ne suis plus apte à ce que nous appelons l'action. C'est le lieutenant Alex qui vous commande maintenant. Moi, je fais la sieste à Paris et je compte les points. Amusez-vous bien. »

Toute la scène n'avait pas duré trois minutes. Montferrand remonta dans son camion. Le camion recula pour laisser le passage à la Mercédès. La Mercédès roulait déjà.

Choupette regarda les nuques des deux Snifiens devant elle. Elle regrettait sincèrement que Montferrand ne vînt pas avec eux. Le capitaine, avec son calme, ses cheveux gris, son air père de famille, lui inspirait confiance. Alex au contraire la mettait mal à l'aise, avec sa pomme d'Adam proéminente et ses allures de pirate triste et consciencieux.

Elle jeta un coup d'œil à Langelot. Il surveillait la route par la lunette arrière.

14

« Monsieur Propergol, dit Charles, conduisant à 120 avec sa désinvolture coutumière, je me réjouis de vous connaître. Si je ne me trompe, vous êtes un spécialiste tout à fait extraordinaire.

— Je suis *deux* spécialistes tout à fait extraordinaires, répondit modestement le professeur. Je suis à la fois chimiste et mathématicien. Je m'occupe des propergols, mais aussi de balistique. Je suis unique.

— Les Américains ont dû vous faire des propositions mirifiques ?

— Mirifiques.

— Et vous avez répondu… ? »

Le professeur prit son air rusé :

« Je leur ai répondu que j'aimais travailler dans la joie et qu'ils étaient trop bonnets de nuit pour moi. Pensez donc ! Une fois, à un congrès, j'ai glissé une grenouille dans la poche de Wernher von Braun et il s'est mis en colère. Et vous voulez que j'aille travailler avec des benêts pareils ?

— Papa, dit gravement Choupette, je ne sais pas du tout pourquoi tu éprouves le besoin de te faire passer pour ce que tu n'es pas. Quand les Américains t'ont proposé leurs millions de dollars, tu m'as dit ceci : « Tout ce que je suis, je le dois à la France. Et c'est pour la France que je fais ce que je fais. »

Le professeur rougit comme un petit garçon pris en faute :

« C'était une boutade », assura-t-il.

Le silence retomba dans la voiture. Les paysages défilaient à vive allure, noyés de nuages, striés de pluie, rayés quelquefois par le double faisceau de phares d'un véhicule de rencontre.

« Les codes, les codes, gros malin ! » criait Charles, chaque fois qu'un chauffeur omettait de remplacer ses feux de route par ses feux de croisement.

Et il l'éblouissait à son tour, en allumant ses phares.

« Sois donc prudent, Charles, dit Alex.

— Si j'étais un gars prudent, il y a longtemps que je me serais fait descendre. Hé ! Langelot ! N'écoute pas Alex, si tu veux faire carrière. Tu auras toujours le temps d'être prudent quand tu te seras fait couper une patte, comme le pitaine. »

« Étrange logique, songeait Choupette. Décidément, les agents secrets ne ressemblent pas aux autres hommes. »

M. Timothée, se faisant tout petit entre les deux Snifiens, demanda :

« Monsieur le professeur, vous savez-t-y où on va ?

— Non, répondit Roche-Verger, mais j'aimerais bien le savoir. Chauffeur, où nous menez-vous ?

— À la villa *Lauriers-Roses,* près le village de Figuéras, à dix kilomètres de Port-Vendres Ça vous dit quelque chose, professeur ?

— La mer est loin ?

— À cent mètres. Cent mètres en hauteur, il est vrai.

— Tu parles trop, Charles, dit Alex.

— Aimez-vous les devinettes ? demanda le professeur.

— Et comment ! dit Charles. Connaissez-vous la différence entre une sardine et un colin ?

— Non, fit le professeur.

— C'est qu'il y a aussi des collines, mais pas de sardins.

— Oh ! très bien. Et celle-ci : connaissez-vous la différence entre une baignoire et un rince-doigts ?

— Je ne la connais pas.

— Alors je ne vous inviterai pas à dîner chez moi. »

Charles éclata de rire en prenant un virage sans ralentir. Alex fronça le sourcil. Le professeur, ravi de trouver une âme sœur, se mit à poser trois devinettes à la minute. Choupette, assise au milieu, mit sa main sur celle de

Langelot.

« Langelot, chuchota-t-elle, ils sont bien, ces deux messieurs ?

— Comment, s'ils sont bien ?

— Je veux dire : j'aurais préféré partir pour la Côte avec vous et papa, sans les emmener.

— Voyons, Choupette ! Et si les Anglais et les Italiens nous attaquent !

— Ils ne nous attaqueront pas : vous les avez semés.

— C'est ce qui vous trompe, dit Langelot, qui ne quittait pas des yeux la lunette arrière. Les Italiens sont à cinquante mètres derrière nous.

— Répète un peu, dit Charles.

— Je reconnais la Fiat », précisa Langelot.

Alex tourna la tête, tâta sa poche, et ne dit rien. M. Timothée paraissait inquiet, M. Roche-Verger amusé :

« Allons, messieurs des Services spéciaux ! On va voir comment vous allez vous en tirer. »

Charles éclata de rire :

« On commençait à s'ennuyer. Nous allons tout de suite vérifier les hallucinations du jeune camarade… »

Il donna un coup de frein brutal. La Fiat grandit démesurément dans la lunette. Un instant, Choupette crut que l'accident était imminent… Elle aperçut deux visages contractés collés contre le pare-brise de l'italienne… Puis, la distance entre les deux voitures augmenta : la Fiat refusait de doubler.

« Bravo, Langelot ! dit Charles. Si tu n'avais pas repéré les *signors,* ils auraient été capables de nous filer sur mille kilomètres sans que nous nous en apercevions. Ils ont dû s'approcher pour nous reconnaître ; ensuite, ils nous auraient laissé un peu d'avance. Maintenant, il va y avoir du sport. »

Il enfonça l'accélérateur. D'un bond, la Mercédès reprit sa vitesse première, accéléra encore, s'arrachant à la chaussée mouillée, volant, eût-on dit, sur un coussin d'air. Les arbres qui bordaient la route semblaient pousser en diagonale…

« Langelot, comment ont-ils fait pour savoir où nous étions ? demanda Choupette.

— Guetteurs, répondit-il brièvement.

— Guetteurs ?

— Oui, des guetteurs à tous les coins de rue, avec des postes radio comme nous en avons nous-mêmes. Ces guetteurs rendent compte de ce qu'ils voient à une centrale qui, à son tour, aiguille Marcello. Vous comprenez ? »

Dans les virages, les pneus gémissaient. Déportée tantôt sur la gauche, tantôt sur la droite par la force centrifuge, la Mercédès aurait dérapé cent fois si elle avait été moins lourde et si Charles avait utilisé l'embrayage avec moins de virtuosité.

« Vous ne croyez pas que nous allons nous tuer ? demanda le professeur avec curiosité.

— Ne craignez rien, monsieur Propergol. Je suis champion de conduite sur verglas. Ce que je fais aujourd'hui, c'est du billard.

— C'est intéressant à observer, en tout cas.

— Pas de doute : les Italiens sont loin derrière », murmura Choupette.

La nuit s'avançait. On croisait de moins en moins de voitures filant vers Paris, on en dépassait de moins en moins roulant vers la province.

Tout à coup :

« Tu as le feu devant toi », dit Alex à Charles.

15

En effet, à deux cents mètres en avant, un brasier lumineux avait éclaté dans la nuit. Les arbres se détachaient dessus, noirs sur jaune. Une longue flamme rouge se tordait au milieu.

« Un accident, monsieur le professeur ! » s'écria Timothée.

Roche-Verger se penchait en avant. Une tension calme s'était emparée des Snifiens.

« Tu passes comme si de rien n'était, Charles, commanda Alex.

— Tu veux rire. Il y a peut-être des bonshommes à sauver.

— Et si c'est un piège ?

— Ne t'inquiète pas. Je dépasse de cinquante mètres et j'envoie Langelot enquêter sur les lieux. D'accord ?

— Comme ça, oui. »

C'était, au débouché d'un tournant, une voiture de marque indéterminée qui flambait. Un homme était étendu sur le bord de la route. Une femme gesticulait, penchée sur lui. Dans l'ombre s'amorçait un chemin de terre.

Charles dépassa le chemin, puis freina. La Mercédès roulait encore, quand Langelot sauta à terre et courut vers le brasier qui, même à cette distance, rayonnait de chaleur.

C'était agréable, de se dégourdir les jambes, après trois heures de voiture.

Il était à dix mètres du couple, lorsqu'il s'arrêta net et plongea la main

dans son chandail.

« Ne tirez pas, dit la femme. Avancez-vous normalement. Penchez-vous sur le blessé. »

Langelot obéit. Dans les buissons, un troisième agent était sans doute caché et le tenait en joue.

« Bonsoir, Miss Eileen. Vous avez renoncé à faire du tourisme dans les vieilles chapelles ? »

Miss Eileen était une jeune femme d'une trentaine d'années, vêtue d'un tailleur de tweed.

Avec son front découvert, son nez plat, ses grosses dents, elle ressemblait à un cheval.

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêtés ici ?

— Parce que nous soupçonnions un mauvais coup de votre part.

— Faites signe à vos camarades d'approcher. »

Langelot se mit à rire.

« Il ne faut pas pousser grand-mère dans les orties, remarqua-t-il plaisamment.

— Quelles orties ? Quelle grand-mère ? Que voulez-vous dire ?

— C'est une expression idiomatique qui signifie que je n'ai pas la moindre intention de trahir mes camarades. »

L'Anglaise tira un pistolet de sa jaquette :

« Vous êtes bien jeune pour mourir, monsieur le Français.

— Vous me passerez ce disque-là une autre fois, si vous voulez bien. »

En même temps, Langelot levait les bras, de façon que, sur le fond du brasier, même à cinquante mètres, on ne pût plus douter de sa qualité de prisonnier.

« Ils s'en vont ! Ils vous abandonnent ! » s'écria l'Anglaise, scandalisée.

Langelot se retourna, négligemment. La Mercédès venait de démarrer en trombe.

Lentement, tous phares éteints, une Buick à l'aile avant arrachée sortit du chemin de terre battue. Le conducteur passa la tête par la portière.

« Alors ?

— Alors nous avons brûlé la petite Austin pour rien, apparemment, dit le faux blessé en se mettant sur son séant.

— Pour rien ? Vous n'êtes pas très poli, dit Langelot. J'imagine que vous allez avoir, pendant quelques heures, le plaisir de ma compagnie…

— Montez derrière, petit farceur, ordonna Miss Eileen. Montez, et donnez-moi votre pistolet, en le tenant par le canon. »

Eileen monta devant ; Langelot s'installa derrière, à côté du faux blessé, barbouillé de mercurochrome, les vêtements déchirés.

« Ne souffrez-vous pas trop de vos brûlures, monsieur ? » demanda poliment Langelot.

Non qu'il trouvât agréable de se voir à la merci de ses adversaires, désarmé, abandonné de ses amis, mais il était bien décidé à « crâner ».

La Buick fonça, abandonnant l'Austin carbonisée…

16

« Comment ! s'écria Choupette. Vous abandonnez ici le pauvre Langelot ! Mais les Anglais vont le tuer ! Il faut faire demi-tour immédiatement pour le sauver…

— Mademoiselle, dit Charles, c'est très beau d'avoir une âme sensible. J'en voudrais une aussi. Malheureusement, ce n'est pas très compatible avec notre métier. Alex avait raison : nous n'aurions pas dû arrêter du tout. J'ai pensé qu'il y avait peut-être une beauté en danger à tirer des flammes… J'ai eu tort. Nous avons déjà assez perdu en perdant ce Langelot qui est un lion de courage et un serpent de ruse réunis dans une seule et même personne. Pas question de risquer aussi M. Propergol.

— Accélère, Charles, et tais-toi », conseilla Alex, qui paraissait soucieux.

Choupette, seule dans son coin, faisait des efforts pour ne pas pleurer. Son Langelot, son agent secret personnel, aux mains de l'ennemi, et rien à faire pour lui venir en aide !

« Que croyez-vous qu'ils lui feront ? demanda-t-elle.

— Ils n’ont aucun avantage à l’éliminer, si c’est cela qui vous inquiète, belle enfant. Ils vont probablement l’abandonner sur la route, à moins qu’ils ne le cuisinent un peu pour savoir où nous allons. Mais comme Langelot ne sait rien…

— Il sait ce que tu as dit tout à l’heure, fit observer Alex, sombrement.

— Juste ! En ce cas, espérons qu’il aura eu l’intelligence de l’oublier. »

Mais Charles s’était rembruni à son tour, et ce fut d’un air rageur qu’il lança la Mercédès au maximum de sa vitesse.

La grosse Buick ne paraissait pas vouloir se laisser distancer.

« Dans un film d’espionnage, pensa Choupette, il y a longtemps que nous nous serions mitraillés les uns les autres… »

Mais en réalité les Anglais ne voulaient nullement risquer de toucher M. Propergol, ni les Français Langelot. La poursuite demeurait donc pacifique.

Toutes les demi-heures, Alex prenait l’écoute radio et appelait « Soleil », c’est-à-dire Montferrand qui restait, lui, en écoute permanente. À dix heures du matin, la voix de Montferrand annonça :

« Nous avons du nouveau pour vous. La police a découvert la disparition de Galaxie. Elle semble s’affoler beaucoup. Des barrages sont mis en place sur toutes les routes. Des hélicoptères du ministère de l’Intérieur ont décollé de divers héliports. Méfiez-vous. À vous, parlez.

— Nous avons distancé Vert et Marron, mon capitaine. Ce qui m’ennuie, c’est la capture dont je vous ai déjà rendu compte. Vous ne pourriez rien faire ? À vous, parlez.

— Mon cher Alex, vous savez très bien que je ne peux rien faire par les moyens du service, et que le service n’a pas l’habitude d’envoyer l’armée et la police délivrer ses propres agents qui ont eu la maladresse de se faire prendre. Terminé pour moi. »

À l’autre bout, le capitaine Montferrand reposa l’écouteur sur son bureau du S.N.I.F. S’il avait parlé avec une telle dureté, c’est qu’il s’inquiétait beaucoup pour le jeune Langelot, qu’il avait lui-même recruté et pour lequel il avait des sentiments presque paternels. Il en voulait à ces deux officiers expérimentés qu’étaient Alex et Charles d’avoir laissé capturer l’un des leurs. Et, pour l’instant, il ne pouvait rien.

À deux heures et demie, Montferrand dit :

« Jupiter de Soleil, vous m'entendez ?

— Je vous reçois 4 sur 5.

— J'ai repéré les emplacements de plusieurs barrages de police. Il semble que la D.S.T. ait deviné la direction que vous alliez prendre et qu'elle vous attende au tournant. Prenez les coordonnées. »

Avec un crayon, Alex se mit à piquer sur une carte les points que Montferrand lui indiquait à la radio avec leurs coordonnées.

« Tu sais les lire, au moins, les coordonnées Chasse ? » demanda Charles en doublant un poids lourd à 150 à l'heure.

Mais Alex n'était pas d'humeur à plaisanter.

La Mercédès venait de s'engager dans une longue ligne droite, quelque part dans la vallée du Rhône. Les phares avaient pris de plein fouet une pancarte avec un nom de village : Dargentière, 3 km. Or, les coordonnées que Montferrand venait de donner comme celles du dernier barrage policier sur la route du Midi, correspondaient très exactement à l'entrée du village de Dargentière…

« Les policiers sont juste derrière le tournant, au bout de la ligne droite, à trois kilomètres d'ici, dit calmement Alex.

— Il y a un dégagement latéral ? demanda Charles avec le même calme.

— La carte ne donne rien. Pas le moindre sentier. »

Les deux agents spéciaux échangèrent un coup d'œil.

Si la police interceptait le savant, qui refusait de se laisser protéger par elle, il y aurait des complications à n'en plus finir. La mission du S.N.I.F., toute de discrétion, serait manquée. Machinalement, Charles ralentit l'allure. Timothée, qui somnolait, ouvrit les yeux. Le professeur Roche-Verger s'agita :

« Dites donc, messieurs les officiers, vous n'allez pas vous laisser faire par quelques policiers ? Je ne vous ai pas accompagnés jusqu'ici pour que nous soyons coincés à l'arrivée !… »

Il paraissait sérieusement indigné.

« Tiens, voilà les Anglais ! » remarqua Charles, sans répondre.

Dans le rétroviseur venait de surgir une Buick qui roulait à tombeau ouvert.

« Il n'y avait que ça qui nous manquait ! grommela Alex.

— Non, dit Charles : il y avait encore les Italiens. Et les voici ! »

Une Fiat suivait la Buick à soixante mètres.

« Ça commence à devenir sérieux, dit Alex.

— Penses-tu ! répondit Charles. Plus on est de fous, plus on rit. Y a-t-il une chance de forcer le barrage ?

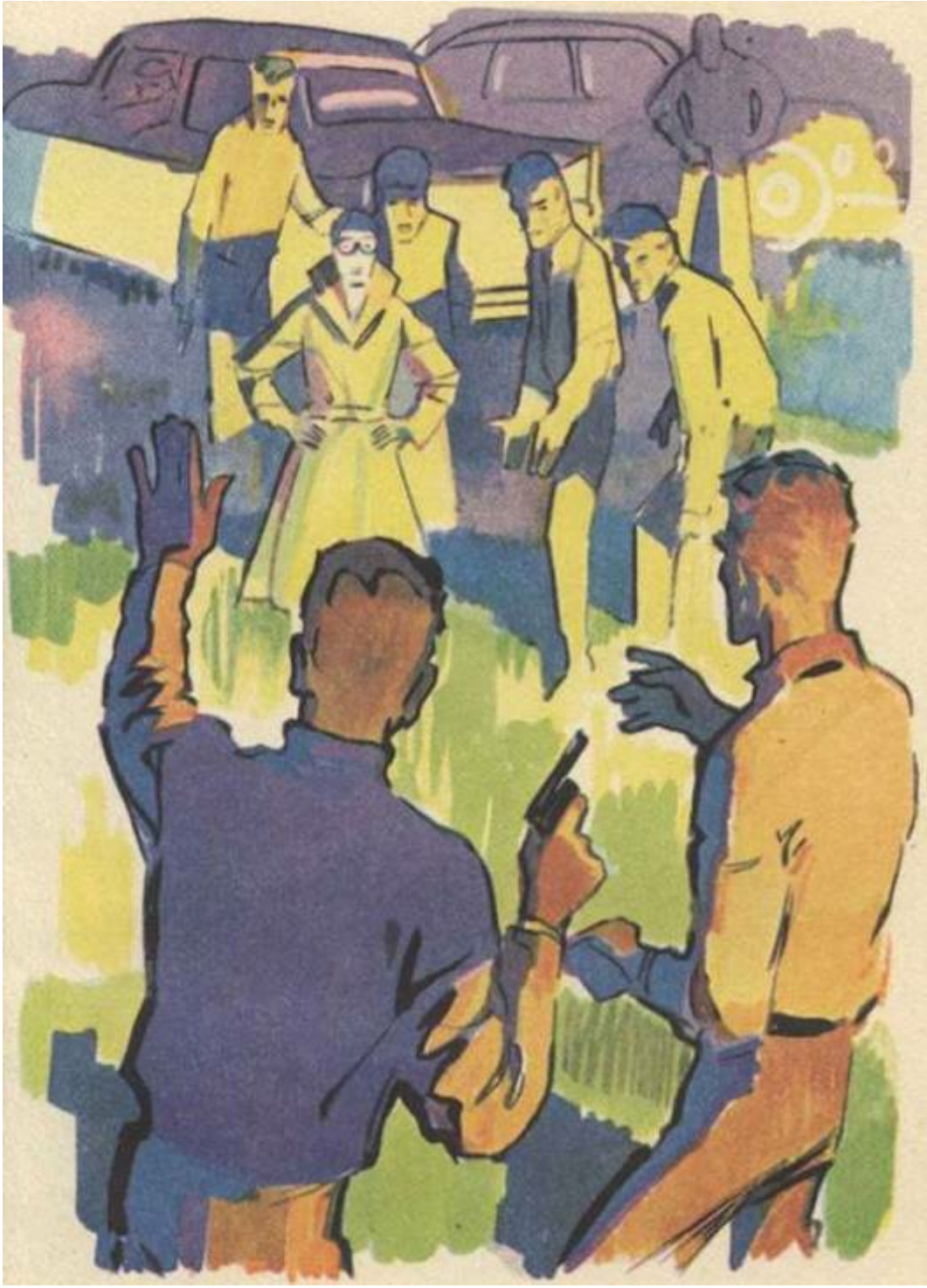
— Non.

— Alors la situation est désespérée ?

— On le dirait.

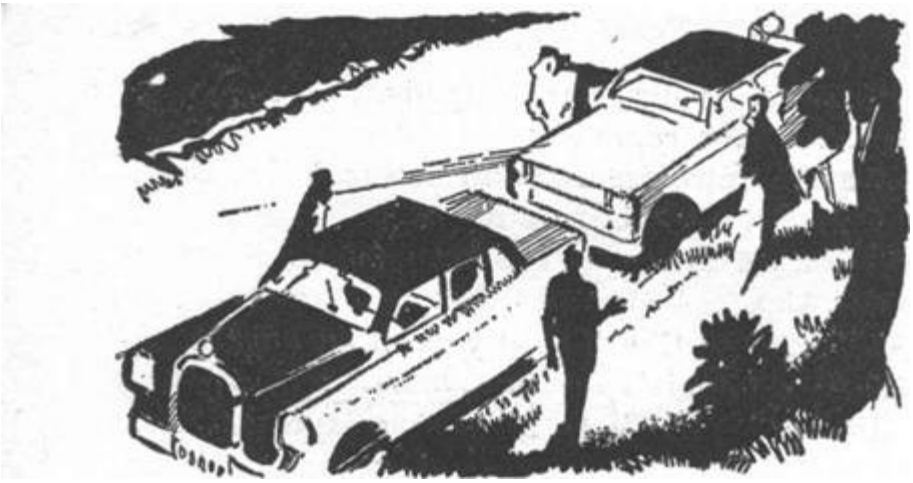
— En ce cas, laisse-moi faire. Je suis l'homme des situations désespérées. »

Et Charles gara sagement la Mercédès au bord de la route.



« Que proposez-vous ? » demanda l'Anglaise.

17



La Buick et la Fiat qui se suivaient à quelques mètres d'intervalle vinrent s'arrêter derrière la Mercédès.

« Je vais parlementer, dit Charles. D'accord ? »

Alex, toujours sinistre, inclina la tête et tira son pistolet.

Charles, flegmatique, descendit sur la chaussée, contourna la Mercédès par le devant, et revint sur ses pas, les pieds dans l'herbe mouillée du bord de la route.

Dans la Buick, les Anglais, perplexes, avaient chacun porté la main à la poche. Langelot attendait une occasion favorable pour leur fausser compagnie.

« Baissez la vitre, dit Eileen au faux blessé, en manœuvrant la sienne. Ce serait dommage de les abîmer. »

Charles, apparemment très à l'aise, faisait des signes.

« Il demande que l'un de nous sorte pour lui parler, dit le faux blessé.

— J'y vais, fit Eileen. Occupez-vous du prisonnier, et, à la moindre alerte… »

Elle descendit. Marcello, sortant de la Fiat comme un diable d'une boîte, vint la rejoindre. Charles les regardait, amusé.

« Mademoiselle, monsieur, je vous souhaite le bonsoir. Désolé de vous exposer aux intempéries pour le seul plaisir d'écouter ma voix suave. Il fallait tout de même que je vous mette au courant d'une petite tuile commune qui nous tombe sur la tête. Au bout de cette ligne droite, il y a un tournant. Et derrière ce tournant, il y a un barrage de police. Or, je me sens capable – sans vouloir vous blesser – de tenir tête à l'une de vos deux équipes, mais pas à une compagnie républicaine de sécurité. Vous me suivez ? »

La grande Anglaise et le petit Italien échangèrent un coup d'œil furibond.

« Rebroussons chemin, dit Marcello.

— Excellente idée, répondit le Français. Mais il y a tout de même deux objections. Premièrement, ça fait longtemps que je n'ai pas pris un bain dans la Méditerranée ; deuxièmement, derrière nous, il y a un autre barrage.

— Que proposez-vous ? demanda l'Anglaise.

— Je propose ceci. Vous deux, vous filez devant, et vous vous faites contrôler par les policiers. Pendant que ces braves gens s'occupent de vous, je fonce et je passe. Comme vos papiers sont sûrement en règle et que vous n'avez pas de professeur de balistique à bord, vous serez autorisés à reprendre la route. Alors la poursuite recommence, et nous avons tous des chances raisonnables de mener à bien notre mission.

— Qui nous dit que vous ne ferez pas demi-tour dès que nous serons passés devant ? Qui nous dit qu'il y a vraiment un barrage ? Et qu'il y en a un autre derrière ? Hein ? » questionna rageusement l'Italien.

Charles le toisa, méprisant :

« Est-ce que, par hasard, vous mettriez ma parole en doute ? »

L'Anglaise, sèchement :

« Si nous refusons ? »

Charles soupira :

« Dans ce cas, nous serons obligés de mener grand tapage. Au bout d'une minute et demie, les C.R.S. seront là. Je n'aurai pas tout à fait réussi ma mission du point de vue de mon service, mais vous aurez complètement manqué la vôtre. »

Nouvel échange de regards malveillants entre l'Italie et la Grande-Bretagne.

« Je vous serais obligé de prendre une décision rapidement, dit Charles

avec douceur.

— Je trouve votre proposition sportive, et je l'accepte, dit Miss Eileen.

— Merci. À propos, vous me rendez évidemment le jeune ami que vous m'avez emprunté. Et vous me le rendez armé.

— Certainement pas.

— Certainement si. Autrement, rien de fait. »

Eileen hésita. Rien que pour l'ennuyer, Marcello dit :

« C'est bon. Moi, je marche. »

L'Anglaise haussa l'épaule :

« Pour ce que j'en ai à faire, de votre petit blond… »

Elle se retourna vers la voiture et fit signe qu'on libérât Langelot.

Charles s'inclina très bas. Marcello grommela quelque chose et courut reprendre sa place. Un instant après, la Buick et la Fiat roulaient vers le barrage.

« Langelot ! s'écria Choupette. Langelot ! Je suis contente… Ils ne vous ont pas fait trop de mal ? »

Langelot s'assit à côté d'elle.

« Ils ont été parfaitement urbains, mais je commençais à m'ennuyer un peu sans vous, Choupette. »

Alex demanda :

« Tu n'as pas glané de renseignements ?

— Des renseignements, c'est beaucoup dire. Ces Anglais se méfiaient de moi…

— Tu m'étonnes, dit Charles.

Tout de même, à un certain moment, le conducteur a fait un signe interrogatif au faux blessé. Et le faux blessé, du bout du doigt, a dessiné sur la vitre embuée ceci :

1071428 (0,28)

— Qu'est-ce que cela peut bien être ?

— Pas la moindre idée. »

Tout à coup, le professeur Roche-Verger sortit du silence où il s'était enfermé depuis quelque temps : « Jeune homme, dit-il à Langelot, vous avez

posé votre première devinette de la soirée. Je vous félicite.

— Et alors, monsieur le professeur, demanda Charles, vous donnez votre langue au chat ?

— Ma langue au chat ! J'ai su le mot de l'énigme avant même que Langelot n'ait fermé sa parenthèse.

— Quel est-il, le mot de l'énigme ? » demanda Charles, de son ton le plus bon enfant.

Le professeur Roche-Verger prit un air malin :

« Ah ! voilà. Je ne vous le dirai pas. Bonne farce, non ? »

Personne ne parut trouver la farce bonne. Mais qu'y pouvait-on ? Roche-Verger en rit tout seul, sans la moindre gêne.

Charles embraya. La Mercédès partit vers le barrage, à fond de train.

18

Derrière le tournant, des cars de police placés en chicane barraient la route.

La Buick et la Fiat étaient arrêtées sur le bas-côté et encerclées de policiers en tenue.

Un agent, au milieu de la chaussée, faisait des gestes éloquents : il fallait s'arrêter.

Charles jeta un regard à Alex. Maintenant, c'était au chef de décider.

Alex dit :

« Ralentis, contourne-le, ne t'arrête que si tu ne peux pas faire autrement. »

Charles obéit. Un instant, on aperçut par la vitre la face colérique du policier. Des cris partirent de tous côtés. Charles faillit heurter le premier car, vira à angle droit, vira une seconde fois pour passer dans la chicane et freina sur place. Entre les deux cars, debout au milieu de la route, se tenait un homme en pardessus et en feutre, qui écartait les bras, comme pour fermer le passage à la Mercédès. Il paraissait prêt à se laisser écraser plutôt qu'à reculer.

« Le commissaire Didier, de la D.S.T. », dit Langelot.

Choupette l'avait reconnu aussi.

« Comment peut-il être ici ?

— Les hélicoptères de l'Intérieur ne sont pas faits pour les caniches. »

Les policiers se collaient déjà à la Mercédès comme des mouches sur une cloche à fromage. Certains agrippaient les poignées des portières, mais elles étaient bloquées de l'intérieur. Timothée s'agitait. Roche-Verger fronçait le sourcil. Alex dit à Charles :

« Ne t'occupe pas de moi. Fonce dès que tu pourras. »

Il ouvrit la portière, descendit. On entendit des éclats de voix. Un officier de police s'indignait :

« Brûler un barrage ? Vous êtes fou !… » Le commissaire Didier, majestueux, s'avança. « Vos papiers, immédiatement. » Alex claqua la portière et se mit à parler une langue étrangère, incompréhensible. Langelot, se penchant, bloqua de nouveau la portière de l'intérieur. Didier se tenait encore devant la roue avant droite. Alex reculait en faisant de grands gestes. Personne ne l'avait jamais vu aussi loquace.

« Il n'a qu'à montrer sa carte du S.N.I.F., et on le laissera passer, non ? demanda Choupette.

— Pas dans une affaire où la D.S.T. est mêlée, dit Langelot. Le commissaire Didier est un personnage bien plus important qu'Alex au point de vue administratif. »

Pour une fois, Charles ne disait rien. Il attendait le moment. Tout à coup, Alex fit un bond en arrière. Didier le suivit, ouvrant la voie. Charles embraya en seconde.

Il fallait passer entre les deux cars, contourner le second, reprendre l'axe de la route : alors seulement on pourrait foncer. De toute façon, soupçonnant M. Propergol d'être à bord, les policiers n'oseraient pas tirer de crainte de le blesser.

Un coup de volant à droite, un coup à gauche, un coup à gauche encore, un coup à droite. Puis, la pédale au plancher.

« Alors, maintenant, vous abandonnez Alex ? s'indigna Choupette.

— Bravo, bravo ! applaudissait Roche-Verger La police est refaite. Vous êtes un as. »

Déjà, les sirènes retentissaient. Déjà, sans doute, tout le réseau radio de la

police était mis en branle. Déjà les cars se lançaient à la poursuite de la Mercédès.

« Tu as vu les teuf-teuf qui veulent nous rattraper, Langelot ? plaisanta Charles.

— Les teuf-teuf, aucun danger. Mais s'ils nous mettent un hélicoptère aux trousses… ou s'il y a d'autres barrages devant…

— Prends l'écoute permanente, Langelot. Le patron nous tiendra au courant. D'abord, il faut lui rendre compte de nos prouesses.

— Bien, mon lieutenant.

— Fiche-moi la paix avec « mon lieutenant ». On est dans le même bateau, non ? »

Dans l'ombre du siège arrière, Choupette sourit malicieusement. Maintenant que Langelot et Charles restaient les deux seuls Snifiens, on ne parlait plus de « bleus » ni de « petits » ni de « jeunes »…

Mis au courant des événements, Montferrand dit :

« Continuez. Je tâcherai de vous tenir au courant des initiatives de la police – si je le suis moi-même. Jupiter a bien fait, mais soyez tout de même économes de vos forces. Rappelez-vous que je ne pourrai en aucun cas vous envoyer de renforts. À vous, parlez.

— Passe-moi le micro, commanda Charles. Allô ! Soleil de Mars. Si nous nous faisons prendre par la police, c'est la catastrophe ? À vous, parlez.

— Positif, car il sera alors impossible d'éviter une publicité désastreuse autour de toute cette affaire.

— Bien compris. Pouvez compter sur nous. Terminé pour moi. »

Les cars de la police furent rapidement semés. Aucun hélicoptère ne se montra. Et la Buick et la Fiat ne firent pas de nouvelle apparition.

Langelot demanda à Charles s'il n'était pas fatigué de conduire.

« Toi, je te vois venir. Non, mon petit vieux. Pas de Mercédès pour toi. Je suis responsable du matériel, moi. Quand tu en seras à ta trente-septième mission… »

« Charles est injuste avec Langelot, pensait Choupette. Tout cela, parce que Langelot est jeune. S'il avait cinq ans de plus… »

Les heures tournaient. Charles avait quitté la route nationale, et fonçait à tombeau ouvert sur des chemins de montagne qu'il prétendait connaître :

« C’est un raccourci ! » disait-il.

Timothée ronflait.

M. Roche-Verger demandait en même temps :

« On arrive bientôt ? Voulez-vous que nous pariions que nous n’arriverons jamais ? J’aimerais bien une douzaine de bêlons et du café noir… »

La nuit tirait à sa fin. Sur la gauche, au lieu d’un rideau noir, impénétrable, on voyait une sorte de bouillie grise qui emplissait le ciel.

Il commençait à faire froid, malgré le puissant chauffage de la Mercédès.

Choupette se pelotonna sur le siège et tomba dans une somnolence entrecoupée de réveils intermittents. Comme elle dormait, sa tête roula sur l’épaule de Langelot, assis à sa droite.

Le professeur, dont les devinettes n’amusaient plus personne, s’endormit dans son coin.

Seuls les deux Snifiens, l’œil brillant, l’esprit attentif, demeuraient vigilants.

Charles, jetant un regard en arrière, vit la tête de Choupette abandonnée sur l’épaule de Langelot.

« Pauvre gosse ! murmura-t-il. C’est tout de même un drôle de métier que nous faisons, toi et moi, Langelot. »

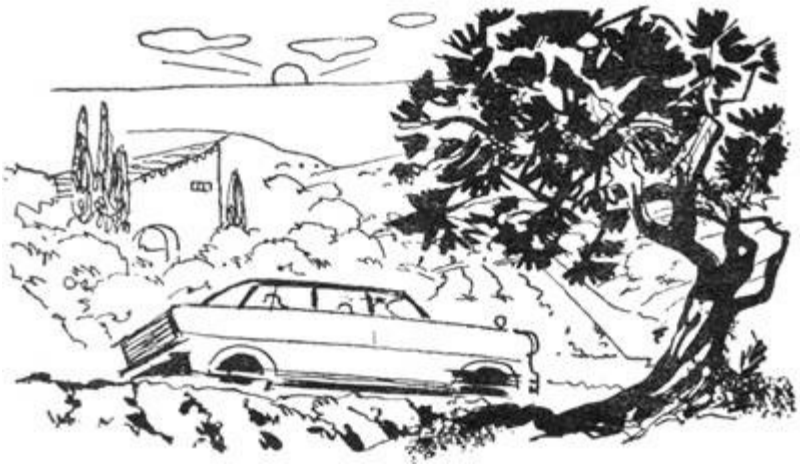
Langelot fit oui en battant des paupières : il n’osait parler, de peur de réveiller la jeune fille.

« J’ai hâte d’être arrivé chez nous, dit encore Charles. Nous serons tout de même plus tranquilles que sur la route. »

Soudain, entre deux pans de montagne, tout noirs, apparut un mur gris, qui vibrait de haut en bas.

« La mer… », dit Charles.

19



Le jour allait se lever. Des oiseaux s'échappaient des arbres, en poussant des cris d'affamés. M. Timothée s'éveilla, bâilla trois fois, regarda autour de lui.

« Eh bien, dit-il, vous en avez fait, de la route, pendant que je dormais. Ils ne nous ont plus attaqués, les autres ?

— Il ne semble pas, fit Charles.

— On arrive bientôt ?

— J'espère que nous y serons dans une heure.

— Et on y reste combien de temps, là où l'on va ?

— Mystère et boule de gomme. Jusqu'au lancement de *Rosalie.*

— Le professeur a parlé de trois semaines sans voir une tête de policier, murmura timidement M. Timothée. Mais je ne peux pas rester trois semaines sans aller au travail.

— Bah ! dit Charles, vous serez nourri aux frais du S.N.I.F., donc à ceux du gouvernement, donc à ceux du contribuable. C'est tout de même une satisfaction, non ?

— Mais je vais me faire mettre à la porte du Centre…

— Vous y faisiez quoi, au Centre ?

— Je le balayais.

— Eh bien, vous balaierez le S.N.I.F., ne vous inquiétez donc pas. »

Le professeur Roche-Verger s'éveilla à son tour.

« Bonjour tout le monde ! Dites donc, chauffeur, je commence à avoir envie de me dégourdir les jambes. Ça fait un bout de temps que je…

— Oh ! qu'il est grincheux, ce matin ! se récria Charles. M. Timothée, une devinette pour M. le professeur.

— Volontiers, dit Timothée. Monsieur le professeur, où fut signé le traité de Versailles ?

— À Versailles, parbleu.

— Pas du tout. Au bas de la page.

— Ah ! Elle est bonne », dit Roche-Verger, rasséréné.

Les phares ne servaient plus à rien. Charles les éteignit.

Langelot prit le contact radio avec le relais 113, et, par l'intermédiaire du relais, avec « Soleil ». Tout allait bien à Paris : la presse n'avait pas eu connaissance de l'enlèvement du professeur Propergol.

Un premier rayon, tout jaune, frappa la mer par en dessous et l'irisa.

Une bouffée de brouillard monta des vallées, descendit des montagnes. Le ciel, dégagé, vira au rose.

Choupette s'éveilla, et vira au rose elle aussi, en s'apercevant qu'elle avait dormi sur l'épaule de Langelot.

« Papa, dit-elle, regarde la mer ! Tu as vu les vagues, et les mouettes qui jouent avec ?

— Je n'ai rien vu, répondit le professeur, d'un ton de nouveau boudeur. Je veux mon chocolat et mes croissants. »

La Mercédès amorçait une montée.

Le paysage était désolé. De grandes collines nues, d'un ocre pâle. Pas d'arbres. Pas de maisons.

Choupette soupira :

« Je voudrais tout de même bien qu'on soit chez nous… Je vous préparerais votre petit déjeuner. Je prépare toujours le chocolat de papa.

— Je ne prends jamais de chocolat », dit Charles, les yeux rivés à la

route, mais sentant qu'il fallait distraire son monde. « Je ne prends que du thé de Chine : Sou-chong fumé, S.V.P.

— Moi, renchérit Langelot, je bois du café au lait.

— Et vous, monsieur Timothée ? demanda Choupette.

— Moi, mademoiselle ? Ah ! je suis bien sûr que vous ne devinerez pas.

— Brave Timothée ! s'écria le professeur. En voilà un, au moins, qui a compris que l'art de vivre consiste à transformer la vie en une mosaïque de devinettes. »

Entre deux collines, le soleil se levait, émergeant d'une mer décolorée et toute scintillante de vaguelettes.

La conversation retombait. Charles reprit :

« Moi, monsieur Timothée, je parie que vous déjeunez au vin rouge. Au beaujolais, par exemple.

— Non, mon lieutenant.

— Au calvados, dit Langelot.

— Non, monsieur.

— Oh ! vous pouvez lui dire « mon lieutenant », aussi, intervint Charles. Il n'a encore qu'une barrette, le petit Langelot, mais il est officier tout de même.

— Timothée déjeune au rhum ! affirma M. Roche-Verger.

— Non, monsieur le professeur. Vous n'y êtes pas.

— Vous prenez un jus de pamplemousse, dit Choupette.

— Pouah ! quelle horreur. Pourquoi que je me traiterais si mal, ma petite demoiselle ? Le vieux Timothée et moi, on est bons copains tous les deux, et je lui sers toujours ce qu'il aime.

— Je donne ma langue au chat, dit Charles.

— Moi aussi, dit Langelot.

— Et moi », dit Choupette.

Le professeur fit une dernière tentative :

« Vous mangez des crevettes flambées au rhum.

— Non, monsieur le professeur. Je fais comme on fait dans mon pays du Limousin depuis qu'il y a des hommes sur la terre : je trempe la soupe ! »

La Mercédès, toute grise de poussière, débouchait au sommet de la falaise qui bordait la côte.

« Vous voyez ce cap, là-bas ? demanda Charles. Ce cap où il y a un peu de verdure, et trois cubes blancs tout en haut ?

— C'est là que nous allons ? s'écria Choupette.

— Exact.

— Oh ! chic alors, nous sommes presque arrivés. Comme c'est joli, dites donc ! J'espère que nous y resterons longtemps.

— Nous y resterons aussi longtemps que *Rosalie* ne sera pas lancée.

— Mais il faut bien que M. le professeur assiste au lancement ! » dit Timothée.

Le professeur ne répondit pas.

« Moi, précisa Charles, j'ai pour mission de le libérer après le lancement. Mais chacun sait que les ordres n'ont jamais d'autre but que de tromper l'ennemi et qu'ils sont toujours suivis de contrordres qui, eux, sont les vrais ordres…

— Moi, monsieur, fit Langelot, je suis sûr que le jour du lancement vous allez être de la revue. »

M. Roche-Verger prit son air malin, sourit énigmatiquement :

« Mon jeune ami, maintenant que je suis entre vos mains, rien ne dépend plus de moi. Mais je vais vous poser une petite devinette. Si j'avais été libre et que vous m'ayez parlé comme vous venez de le faire, je vous aurais répondu : « *De la revue… à la revue… vous ne croyez pas si bien dire.* »

— En quoi consiste la devinette ? demanda Charles.

— Lieutenant, ne comptez pas sur moi pour vous mâcher le travail !

— Je n'y comprends rien du tout. Qu'on me serve immédiatement du Sou-chong fumé ! »

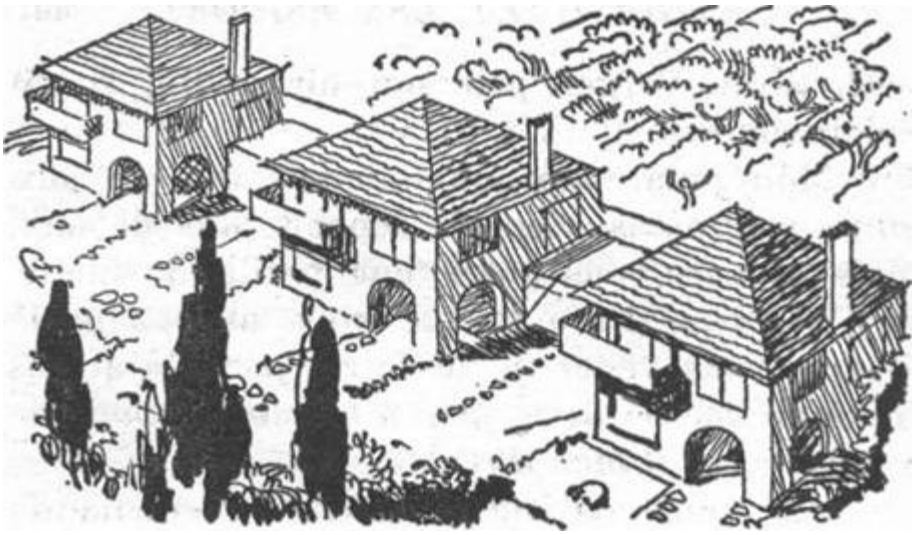
Mais Langelot, se penchant vers M. Roche-Verger :

« Le jour du lancement de *Véronique,* la première fusée, que faisiez-vous ?

— Mon jeune ami, je péchais à la ligne. Quelle révélation, n'est-ce pas ?

— C'en est peut-être une, en effet », murmura Langelot.

20



La falaise descendait vers une plage minuscule étalée à son pied. Tout un maquis croissait sur la paroi et un sentier de chèvres serpentait entre les touffes de genêts, les épineux et les lauriers-roses, reliant la plage au sommet de la falaise.

En haut, s'étendait un plateau sur lequel on venait de construire trois villas identiques, accolées les unes aux autres par leurs garages respectifs, surmontés chacun d'une terrasse. Les jardins qui étaient prévus dans les plans de construction avaient bien été tracés, mais on n'avait pas encore planté un seul arbre ni une fleur. Des seaux à plâtre, une échelle, une truelle oubliée, traînaient encore de-ci, de-là. Les volets verts du rez-de-chaussée étaient fermés. À l'étage, les carreaux des fenêtres étaient encore barbouillés de blanc. Visiblement, les ouvriers venaient de partir, et les locataires n'étaient pas encore arrivés.

« Maintenant, dit Charles en conduisant prudemment entre les ornières de terre sèche qui sillonnaient le plateau, il ne s'agit pas de se tromper de villa.

— On peut choisir ? demanda Choupette. Je prends celle qui est au bord de la falaise.

— Belle enfant, dit Charles, le S.N.I.F. aurait dû vous consulter. Malheureusement, la villa qui nous est affectée est celle du milieu : *Lauriers-Roses.*

— Comment s'appellent les deux autres ?

— *Chèvrefeuille* à droite et *Gueules-de-Loup* au bord du gouffre.

— Vous êtes sûr qu'on ne pourrait pas déménager ?

— J'imagine que ce ne serait pas du goût du S.N.I.F. »

La Mercédès, qui venait de faire mille kilomètres d'une traite, s'arrêta enfin devant la porte des *Lauriers-Roses.* Chacun ouvrit sa portière et sauta dehors, enchanté de pouvoir se dégourdir les jambes. Fini le voyage ! Ici on était chez soi, en sécurité. Plus d'Anglais, d'Italiens ! Plus de police.

M. Roche-Verger se plaça face au soleil, dans la position détendue recommandée par les moniteurs d'éducation physique, fit trois flexions, trois extensions, et entonna d'une voix fausse :

Ah ! lève-toi, soleil !…

« Tu retardes, papa. Il est déjà levé depuis une demi-heure », fit gaiement Choupette.

Charles, tirant une clef de sa poche, ouvrit la porte d'entrée de la villa du milieu.

« Écoute, Langelot. Toi, tu restes un moment avec ces messieurs-dame, et moi, je vais faire le tour des locaux. On ne sait jamais. Si, par hasard, il y avait des indésirables… »

Il poussa la porte et entra.

Langelot resta dehors, vaguement inquiet. Les lieux semblaient déserts, mais le jeune Snifien relevait tout de même une légère incongruité dans l'atmosphère. Parmi les odeurs de mer et de végétation, il lui semblait distinguer le parfum d'une cigarette brune…

« Langelot, venez voir ! appela Choupette. Il y a un sentier qui descend jusqu'à la mer. »

Elle se tenait au bord de l'à-pic.

« Ne tombez pas ! dit Langelot. Je n'ai pas la moindre envie d'aller vous chercher en bas.

— On déjeune bientôt ? » s'inquiétait le professeur.

Charles ressortit.

« Le S.N.I.F. a bien fait les choses, mon petit vieux. Ce qu'il y a d'agréable avec les militaires, c'est qu'ils ne pensent pas seulement à la sécurité, mais aussi au confort. En refusant de se laisser protéger par la police, Roche-Verger a nettement gagné au change. La cave est un véritable blockhaus. Ça sent l'improvisation, évidemment. Mais il y a une porte blindée et, figure-toi, entre autres chatteries, du Sou-chong fumé. À deux, nous défendrons ça contre un bataillon.

— Et… il n'y a pas de squatters ?

— Personne. Ça sent le moisi, un peu. Et le renfermé.

— Dehors, j'ai cru sentir une odeur de cigarette brune.

— Mirage, mon petit vieux, mirage. Allons, monsieur le professeur, donnez-vous la peine d'entrer. Le S.N.I.F. vous souhaite la bienvenue par ma voix. »

Ils entrèrent tous, à la queue leu leu, dans un vestibule de vastes proportions, carrelé noir et blanc. À droite et à gauche s'étendaient de belles pièces qui seraient plus tard salle de séjour et salon. Au fond, une cuisine. Un escalier conduisait à l'étage supérieur, où il y avait trois chambres et une salle de bain. Le vestibule communiquait avec le garage par un étroit couloir dans lequel prenait naissance le petit escalier qui menait à la cave.

Les murs étaient nus, et le mobilier installé dans toutes ces pièces, rudimentaire : des lits de camp, une table, des tabourets, des radiateurs à butane. Choupette poussa des cris de joie en apercevant le réchaud :

« Je vais pouvoir vous le faire, votre thé, monsieur Charles. Et M. Timothée m'apprendra à tremper la soupe. C'est promis, monsieur Timothée ? Langelot, de quel blockhaus Charles parlait-il ? »

Ils descendirent à la cave – qui avait été hâtivement aménagée de façon à pouvoir soutenir un siège. Quelques provisions, des munitions en boîtes scellées, du matériel de couchage. La porte de bois avait été remplacée par un lourd vantail d'acier que personne ne savait manœuvrer.

« J'espère qu'il y a un mode d'emploi, dit Charles. Autrement, vous voyez ça ? Nous sommes attaqués et nous ne pouvons pas nous enfermer. Ou, pis encore, nous nous enfermons et nous ne pouvons plus sortir !

— Laissez-moi faire, dit M. Roche-Verger. C'est bien la peine de vous embarrasser d'un mode d'emploi pour télécommander une malheureuse porte de 500 kilos. » Dans un coin de la cave avait été déposée une boîte de métal, de couleur grise, avec un couvercle. M. Roche-Verger fit sauter le couvercle et tout le monde put voir un tableau de commande comprenant trois boutons, une lampe témoin et un cadran.

« Ça marche à piles ? demanda Charles.

— Vous ne m'avez pas l'air très fort pour résoudre les devinettes tant soit peu techniques, jeune homme ! Cet objet que vous regardez, avec l'œil intelligent d'un bovidé toisant une locomotive, est tout simplement un émetteur de télécommande. Il fonctionne au moyen de piles de modèle courant, 9 volts, je suppose. L'avantage de ce genre de matériel, c'est qu'il est aisément transportable, et que vous pouvez commander le récepteur à distance, sans vous préoccuper des obstacles qui peuvent se trouver sur votre chemin… En revanche, il faut sérieusement vous occuper de l'éloignement, car l'énergie transmise par les ondes varie en fonction inverse du carré de la distance.

— C'est comme ça que fonctionne *Rosalie ?* demanda malicieusement Charles.

— C'est un peu comme ça, en effet, que fonctionne *Rosalie* », répondit le professeur, soudain grave.

Il enclencha le premier bouton. La lampe témoin s'alluma. Il enclencha le second bouton, de couleur rouge. Lentement, sans le moindre bruit, le vantail

d’acier pivota et vint obturer l’embrasure.

« C’est un électro-aimant qui oblige la porte à se fermer, je pense ? demanda Langelot.

— Précisément. »

M. Roche-Verger enclencha le troisième bouton qui était vert. Le second revint automatiquement en place. La porte s’ouvrit de nouveau, et laissa passer une bouffée d’air qui sentait la cigarette brune.

« Est-ce que je suis le seul à sentir cette odeur ? demanda Langelot.

— Moi, je ne sens rien, dit M. Timothée.

— Moi, je sens, dit Choupette. Du tabac, n’est-ce pas ?

— Du tabac brun. Et de qualité médiocre », reconnut Charles.

Il paraissait soucieux, et fit signe à Langelot de ne pas bouger. Puis, à pas de loup, il sortit de la cave, monta l’escalier, visita une fois de plus la villa, de fond en comble. L’odeur s’était dissipée.

« Vous pouvez remonter ! cria Charles. Alors, mademoiselle Choupette, on le prend, ce petit déjeuner, ou on ne le prend pas ?

— Mais il n’y a que des conserves !

— Vous avez négligé de visiter le placard de la cuisine, à ce que je vois. »

Choupette y courut. Le placard et le réfrigérateur étaient bourrés des provisions les plus délicates. Un inventaire alphabétique était joint. Choupette commença à lire :

« Abricots	114
Agneau (côtelettes d’)	6
Ananas (jus d’), boîtes	20
Avocats…	

« Qu’est-ce que c’est que des avocats ? demanda-t-elle.

— Des fruits, petite ignorante, des fruits, dit Charles.

— Cela me donne l’idée d’une devinette, remarqua Roche-Verger. Quel est le fruit qu’on cherche en cas de pépin ? L’avocat. Ce n’est pas très réussi. J’en trouverai une autre. »

Choupette laissa là son inventaire et se mit au travail, pendant que le

professeur cherchait une devinette pour illustrer son jeu de mots, que les Snifiens montaient au grenier pour voir s'ils pourraient y installer un poste de guet, et que Timothée s'emparait d'un balai qu'il avait trouvé dans la cuisine et, conformément à sa vocation, commençait à nettoyer les salles poussiéreuses du rez-de-chaussée.

L'eau bouillait dans la bouilloire, les toasts rôtissaient sur le grille-pain, fourni par le S.N.I.F.

« Langelot, appela Choupette. Langelot, venez m'ouvrir les boîtes… »

Langelot redescendit.

« Charles pense que nous n'avons pas besoin de nous enterrer à la cave, à moins que l'ennemi ne se montre. La porte d'entrée et les volets sont solides.

— Et nous pourrons aller nous promener dans le maquis ? Nous descendrons jusqu'à la mer, n'est-ce pas ? Vous viendrez avec moi, oui ? Quelle chance qu'il fasse beau ! Je suis bien contente d'être venue, vous savez. Évidemment, c'est dommage pour ce pauvre Alex, mais, après tout, il se débrouillera d'une façon ou d'une autre, et il était un peu bonnet de nuit, vous ne trouvez pas ? »

Choupette bavardait, tandis que Langelot tirait son couteau et livrait bataille aux boîtes de conserves.

« Je suis une bonne maîtresse de maison, Langelot, vous savez. Seulement, chez nous, Asuncion ne me laisse rien faire. Ici, il n'y a pas d'Asuncion et vous allez voir les petits plats que je vous préparerai.

— Asuncion est le seul élément de confort que le S.N.I.F. ne semble pas avoir prévu, dit Charles en passant la tête par la porte. Langelot, viens voir un moment. »

Langelot, sa boîte de café en poudre à la main, le suivit dans le vestibule.

« Écoute, mon petit vieux. J'ai vu des buissons bouger du côté de la falaise. Je vais voir ce qui se passe. Mets-toi à la fenêtre, entrebâille les volets sans te faire voir et couvre-moi. Compris ?

— Compris » dit Langelot.

21

PAR la fente des volets, Langelot vit Charles traverser le plateau en courant et sauter dans le maquis. Puis, plus rien. L'officier du S.N.I.F. savait progresser sans qu'une branche craquât, sans qu'une feuille bougeât.

« Que se passe-t-il ? demanda Choupette en entrant dans la salle. Vous ne voulez plus m'ouvrir mes boîtes ? » Langelot ne répondit pas. La jeune fille s'approcha de lui, amusante dans le petit tablier de plastique, fourni par le S.N.I.F., qu'elle avait mis pour protéger sa robe. Mais Langelot ne prêta pas la moindre attention à elle. Elle vit qu'il entrouvrait un peu plus les volets en les poussant avec le canon de son pistolet.

« Langelot ! Que faites-vous ? Où est Charles ? » Tout à coup, dans l'air limpide du matin, deux détonations claquèrent.

« Langelot ! J'ai peur ! » cria Choupette en s'accrochant à lui.

Il se dégagea sans douceur, ouvrit largement les volets et, d'un bond, fut dehors.

DEUXIÈME PARTIE

1

Charles était étendu sur le dos, la tête dans un buisson, le pistolet toujours serré dans la main droite, la main gauche crispée sur la poitrine, du sang entre les doigts. Il gémissait légèrement, d'une voix rauque.

« Charles ! » appela Langelot.

Le blessé ouvrit les yeux, fit une grimace :

« Ah ! c'est toi, petit… J'ai bien l'impression que… »

Il s'arrêta pour cracher du sang.

« Tu as une balle dans le poumon, dit Langelot. Et tu vas perdre connaissance d'ici une minute. Alors si tu as vu quelque chose, dépêche-toi de parler ! »

Charles parut surpris par tant de dureté.

« Très bien, petit. Tu prends les choses du bon côté, râla-t-il. Je n'ai rien vu que des branches qui bougeaient. J'ai voulu tirer le premier et puis…

— Tu as tiré le second. Pas d'autres révélations sensationnelles à faire ?

— Non.

— Alors tais-toi. Je vais voir si la balle est ressortie. »

Langelot s'agenouilla, glissa la main sous le dos de Charles, la ramena poisseuse de sang.

« Bon, ça va. Tu n'as pas de corps étranger dans la paillasse. Et ça saigne

de tous les côtés. Pas d'hémorragie interne. Tu en as pour quinze jours.

— Tu as fini de jouer les toubibs ?

— Je ne joue rien du tout. Je sors de l'école, moi, et je me rappelle encore un peu ce qu'on m'a appris. Je suppose que tu ne dois pas être précisément transportable, mais si je te garde ici, tu risques d'y passer. Il vaut mieux que je te mette dans un hôpital. Pas vrai ?

— Je n'ai plus les idées très claires, dit Charles. Il n'y a qu'une seule chose qui importe : la mission. Tu sais ça, le bleu ? Maintenant, c'est toi le responsable. »

Il fit encore un effort pour plaisanter :

« Si ça rate, c'est toi qui iras t'expliquer avec Snif en personne. Et gare à toi si tu te fais coincer par les Anglais, les Italiens ou même par la police !

— Vous ne croyez pas que nous pourrions le soigner ici ? » demanda Choupette.

Le premier moment de peur passé, elle avait suivi Langelot en courant, et se tenait maintenant derrière lui.

« Non, dit Langelot. Enfin, nous pourrions toujours le soigner, mais pour le guérir, ce serait une autre affaire.

— Avez-vous très mal, Charles ?

— Beaucoup moins depuis que vous êtes là », bredouilla le blessé galamment – et perdit connaissance.

Choupette et Langelot s'entre-regardèrent. Ils savaient l'un et l'autre que toute la responsabilité de l'aventure pesait maintenant sur les épaules du jeune Snifien dont c'était la première mission. Et Langelot lui-même qui, d'ordinaire, ne manquait pas d'assurance, se sentit tout à coup bien ignorant, bien inexpérimenté, pour diriger tout seul l'opération Rosalie…

Il aspira beaucoup d'air et dit :

« Choupette, dans le coffre de la Mercédès, il y a une mallette avec une croix rouge dessus. Va me la chercher.

— Les clefs du coffre ?

— Un moment. Charles doit les avoir. »

Il s'agenouilla près du blessé, lui fit les poches, mettant tout ce qu'il trouvait dans un mouchoir qu'il avait étalé par terre. Lorsqu'il eut trouvé les clefs, il les donna à Choupette, sans un mot. Elle partit en courant.

Il acheva de vider les poches de Charles, noua le mouchoir après s'être bien assuré qu'il ne restait plus rien qui pût révéler l'identité du blessé.

Puis, le pistolet au poing, il battit le maquis dans un rayon de trente mètres, cherchant des traces du passage de l'inconnu, peut-être une trace de sang, si Charles ne l'avait pas manqué. Ces recherches demeurèrent vaines, à cela près que l'odeur du tabac brun flottait encore aux alentours d'un chêne vert, qui avait pu servir de masque au guetteur adverse.

Choupette accourait, portant la mallette, suivie de son père et de M Timothée. Langelot alla à leur rencontre.

« Monsieur le professeur, Charles vient d'être blessé, et c'est moi, maintenant, qui suis responsable de votre sécurité. Si vous acceptiez de ne pas me compliquer le travail, je vous en serais très reconnaissant. Rentrez dans la cave, je vous en prie…

— Dites donc, jeune homme, vous ne vous imaginez pas que vous allez me donner des ordres ?

— Certainement pas, dit Langelot, sèchement, je ne me le permettrais jamais. Tout ce que je peux faire, c'est de vous demander de suivre mes conseils… ou alors de vous y contraindre. J'ai une mission à remplir, monsieur Roche-Verger. »

Le grand professeur dégingandé, avec son pantalon de golf et sa veste de daim, et le petit blondinet, dans son chandail et son pantalon noirs, se faisaient face, comme s'ils allaient en venir aux mains. La victoire, du reste, ne faisait pas de doute : l'agent du S.N.I.F., rompu à toutes les ruses du combat rapproché, aurait assommé le savant d'une seule main.

M. Timothée toussota d'un air gêné. Choupette saisit son père par le bras :

« Papa, mon petit papa ! Tu ne trouves pas que Langelot est un gentil garçon ?

— Si, dit le professeur. À cela près qu'il ne connaît pas de devinettes…

— Alors, je suis sûre que tu ne voudras pas lui causer de difficultés. Il aurait beaucoup d'ennuis avec ses chefs, tu sais, si tu te faisais enlever par les espions.

— Toi aussi, Choupette, tu crois aux espions ? Ah ! ma fille, tu me déçois beaucoup.

— Mais, papa, qui d'autre aurait tiré sur Charles ? »

Le professeur se passa la main sur le front :

« Parce qu'on a tiré sur Charles ?… Oui, j'avais omis de prendre cet élément-là en considération… Et où est-il, Charles ?

— Sous ton nez, papa. Et nous allons le panser, Langelot et moi.

— Très juste. Comment ne m'en étais-je pas aperçu ?… Dans ces conditions… J'espère que le pauvre jeune homme en réchappera ?

— Il en réchappera sûrement, dit Langelot. Puis-je vous demander une fois de plus, monsieur le professeur, de retourner dans la cave ? M. Timothée vous tiendra compagnie et Choupette m'aidera à panser le lieutenant.

— Eh bien, c'est entendu, dit l'excellent M. Roche-Verger. À moins que vous ne préfériez que je fasse le guet ?

— Ce sera inutile. Allez vous abriter dans la cave : je ne vous demande pas autre chose. »

Roche-Verger s'éloigna, suivi de Timothée. Choupette aida Langelot à ôter à Charles sa veste de tweed et sa chemise, que le sang engluait déjà.

« Passe-moi l'alcool, commanda Langelot.

— Tiens. Oh ! comme le sang coule ! C’est horrible.

— De l’ouate ! Dépêche-toi ! »

Avec un tampon d’ouate imbibé d’alcool, il comprima la blessure.

« Langelot !

— Oui ?

— Je crois que je vais me trouver mal.

— Je ne te le conseille pas.

— Pourquoi ?

— Je serais obligé de te donner des claques pour te ranimer. Aide-moi plutôt à le retourner sur le ventre. »

Pâle comme un linge, elle obéit.

« La blessure est propre, nette, dit Langelot. Balle chemisée. Tant mieux. Pas d’os touchés, j’espère. Passe-moi la bande. »

Il désinfecta, tamponna, banda.

« Maintenant, l’échelle.

— Quoi ? »

Il était déjà parti en courant. Elle le suivit. Il rapporta l’échelle que les peintres avaient oubliée. Dessus, ils étendirent le blessé, que Langelot avait soulevé par les épaules et Choupette par les pieds.

« Prends le petit bout de l’échelle. Un, deux, trois, hop ! En avant marche ! »

Il prit soin de marcher à la même cadence qu’elle, mais au pas contrarié, pour moins secouer le blessé, toujours inconscient.

Ils arrivèrent au garage, où Charles avait laissé la voiture. Avec toutes les précautions possibles ils le déposèrent sur le siège arrière.

« Je viens avec toi, dit Choupette.

— Pour quoi faire ?

— Pour t’accompagner. Et puis j’aurais trop peur de rester ici.

— Pas question. Tu vas retourner chercher le pistolet et le mouchoir de Charles avec toutes ses affaires. Puis tu vas faire déjeuner ton père et Timothée, mais dans la cave, après avoir manœuvré la porte blindée. Tu ne m’ouvriras que si je te dis : « Snif, snif ! »

— Qu’est-ce que c’est que ça ?

— C’est mon cri de guerre. »

HCL

2

Langelot s'installa donc au volant de la prestigieuse Mercédès que Charles ne voulait pas lui laisser conduire. Il mit le contact, vérifia le niveau d'essence, démarra, débraya, mit la première, embraya. Presque imperceptiblement, l'énorme voiture se mit en marche. Comme les vitesses passaient doucement ! Une légère pression des doigts suffisait. Rien à voir avec les voitures que Langelot avait l'habitude de conduire.

Choupette s'était écartée. Le monstre noir, couvert de poussière, roula sur le plateau et reprit la route. Derrière, Choupette faisait des signes. Langelot ne répondit pas. Il sentait qu'il lui fallait mener rondement son monde s'il voulait maintenir son autorité.

Y avait-il un hôpital à Figuéras ? Qui avait tiré sur Charles ? Anglais ou Italiens ? N'aurait-il pas mieux valu rendre compte de la blessure de Charles avant même de l'évacuer ?… Le professeur accepterait-il de rester sagement dans la cave pendant l'absence de Langelot ? L'ennemi attaquerait-il ?

Questions insolubles. Les dix kilomètres qui séparaient les trois villas de Figuéras furent parcourus en quelques minutes.

Le village était situé sur une hauteur. À l'entrée, il y avait un bouquet d'arbres derrière lequel Langelot fit faire demi-tour à sa voiture. Puis, cherchant à prendre le minimum de risques, il tira Charles sur l'herbe, où il le déposa. Il lui avait remis sa veste, pour qu'il ne prit pas froid, mais pas sa

chemise, pour ne pas le faire souffrir inutilement.

La route était déserte et le village lui-même paraissait encore endormi. Langelot s'y aventura, à pied, cherchant une plaque de médecin sur une porte. Il croisa deux femmes, qui portaient des paniers, un petit garçon avec un cartable.

« Ce n'est pas encore l'heure de l'école », dit amicalement Langelot.

Le gamin leva les yeux, vit le sourire aimable, sourit aussi.

« C'est mon tour aujourd'hui de balayer la classe, expliqua-t-il.

— C'est loin, l'école ?

— À l'autre bout du bourg.

— C'est grand, comme bourg ?

— Oui, c'est grand.

— Dis donc, est-ce qu'il y a un hôpital ?

— Non.

— Il y a tout de même un médecin ?

— Des docteurs, vous voulez dire ? Il y en a trois. Tenez, la maison avec un palmier dans le jardin, c'est un docteur qui y habite. »

Langelot souhaita bon balayage à son informateur et s'arrêta devant la grille. Une boîte à lettres, une sonnette : tout ce qu'il fallait.

Sur une feuille de carnet il griffonna : « Blessé par balle à l'entrée du bourg, derrière le bouquet d'arbres sur la route de Sète. » Puis il mit le doigt sur le bouton de la sonnette et appuya jusqu'au moment où une des fenêtres de la maison s'ouvrit ; une femme passa dehors une tête tout en papillotes :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Très urgent ! » cria Langelot en introduisant le billet dans la boîte à lettres.

Et s'éloigna.

Charles gisait toujours au même endroit et gémissait doucement.

Langelot alla dissimuler la Mercédès cent mètres en deçà du village, derrière un autre bouquet d'arbres, puis revint sur ses pas, pour s'assurer que le médecin s'était dérangé.

Cinq minutes ne s'étaient pas passées que, à plat ventre derrière une touffe de genêts, Langelot put voir une vieille Peugeot s'arrêter sur la route, un vieux monsieur en descendre, suivi d'un gaillard robuste, et courir à

l’endroit où Charles était étendu. Langelot n’en demandait pas plus. Il regagna, à travers champs, l’endroit où il avait garé la Mercédès.

Mais, là, une surprise l’attendait.

3

Un homme brun de petite taille faisait le tour de la grosse voiture, essayant consciencieusement toutes les portières l'une après l'autre, pour s'assurer qu'elles étaient fermées. À l'écharpe grenat, Lancelot reconnut immédiatement Marcello.

Une émotion virile s'empara du Snifien. Il tenait à sa merci un de ses principaux ennemis, celui peut-être qui avait grièvement blessé Charles.

« Pas le moment de te laisser aller, mon petit Langelot, à des colères privées. La mission avant tout ! Snif snif… »

Il tira son pistolet de sa poche, débloqua le cran de sûreté, attendit que l'Italien lui tournât le dos, essayant la portière arrière gauche. Alors :

« Les mains en l'air, monsieur Piombino ! » Après une hésitation qui dura une fraction de seconde, Marcello obéit. Langelot sortit des buissons.

« Ne vous donnez donc pas tant de peine : elles sont toutes fermées à clef. Maintenant, auriez-vous l'obligeance d'appuyer vos deux mains, bien écartées, sur le toit de la voiture ?

— Mais…

— Ne tournez pas la tête, c'est inutile. À présent, veuillez reculer vos pieds. Encore, encore. Allons, monsieur Piombino, ne faites pas l'enfant. Je connais la musique. »

Marcello, prenant appui sur le toit de la voiture avec les mains et reculant

les pieds, ne toucha bientôt plus le sol que de la pointe des orteils. Dans cette position d'équilibre instable, il lui était impossible de faire le moindre mouvement sans tomber.

« Encore heureux qu'on nous ait appris à fouiller les gens, à l'école, continuait Langelot. Sans cela, je n'aurais vraiment pas su que faire de vous, mon bon monsieur Marcello. Allons, *signor,* dites-moi vite dans quelle poche il est. » Comme Marcello ne répondait que par un grognement de colère, Langelot se mit à rire et s'approcha de lui à le toucher. Puis, tenant toujours le pistolet de la main droite, il fouilla consciencieusement son prisonnier de la gauche. Sous l'aisselle de l'Italien, il trouva ce qu'il cherchait : un Colt 11,43.

« Vous êtes sûr que vous n'avez pas un 7,65 dans une autre poche, *signor* ? »

Marcello retrouva sa voix :

« Bon, bon, vous avez gagné cette manche, n'insistez pas. Pourquoi cherchez-vous un 7,65 ? Je me sers toujours d'un Colt.

— Je cherche un 7,65 parce que l'un de mes camarades vient d'être blessé avec un 7,65. C'est du moins mon impression, d'après l'aspect de la blessure. Vos adjoints ont peut-être des 7,65, *signor* ? »

Le ton était menaçant, mais Marcello ne montra pas la moindre peur :

« Oui, l'un d'eux a un Beretta, mais je vous donne ma parole que personne d'entre nous n'a tiré un seul coup de feu. Vous dites que vous avez un blessé ?

— Oui, fit Langelot en glissant le Colt dans sa poche de pantalon. Seulement, en ce moment, c'est moi qui interroge, figurez-vous. Racontez-moi un peu ce que vous avez fait depuis que nous nous sommes quittés hier soir.

— Volontiers. Mais je préférerais prendre une position plus confortable.

— Si vous le désirez. Vous pouvez vous asseoir par terre, le dos à la voiture, les omoplates contre la portière.

— Vous alors, vous êtes drôlement pédant ! dit l'Italien. Ça se voit, que vous sortez de l'école. »

Il obéit cependant. Langelot s'était éloigné à trois mètres et le menaçait toujours de son 5,5.

« Alors ?

— Alors les policiers ont fait quelques difficultés pour nous laisser passer, parce qu'ils avaient pris votre camarade et qu'ils croyaient que nous étions complices. Pourtant, après avoir vérifié nos papiers et avoir téléphoné dans tous les azimuts, ils ont fini par nous dire de filer, mais de rester à la disposition de la justice pour pouvoir servir de témoins.

— Aux Anglais aussi ?

— Aux Anglais aussi. Nous sommes partis ensemble. Seulement au premier embranchement, nous avons continué tout droit, eux ils ont pris à droite.

— Et comment se fait-il que vous soyez arrivé précisément ici ? »

L'Italien sourit gentiment :

« Vous ne comptez tout de même pas sur moi pour vous dire ça ? »

Langelot savait qu'il était inutile d'insister.

« Où sont vos camarades ?

— Eh bien, nous nous sommes partagé la besogne. Ils sont partis prendre quelques contacts et prévoir un poste de commandement, et moi, j'avais trouvé bizarre ces allées et venues de Mercédès. Je suis venu voir ça d'un peu plus près. Moralité : les agents de police à bicyclette ont raison de ne jamais opérer à moins de deux. Si mon bon Emiliano était ici, c'est vous qui n'auriez pas l'air fin.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas votre bon Emiliano qui est allé tirer sur mon camarade ? »

L'Italien leva les bras au ciel.

« Je vous donne ma parole ! Ce doit être les Anglais. Les Anglais sont comme ça, vous savez… »

Langelot n'avait aucun moyen de vérifier. Et maintenant, fallait-il ramener l'Italien prisonnier aux *Lauriers-Roses ?* C'était une entreprise difficile et sans grande utilité. On ne pouvait non plus le laisser libre d'aller immédiatement prévenir ses camarades de la présence du Snifien.

« Écoutez, dit Langelot. Je ne sais pas trop que faire de vous, mais voici ce que j'ai décidé. J'ai ici une petite bombe anesthésiante que je vais vous faire respirer. Vous en avez pour une heure au plus à prendre un repos mérité. Ensuite, vous ferez ce que vous voudrez.

— Vous pourriez peut-être me rendre mon Colt ? demanda Marcello. Vous me le laisseriez lorsque je me serai bien endormi… »

Il souriait de nouveau, insinuant.

« Franchement, dit Langelot, je ne crois pas que j'aille jusque-là. Vous pourriez avoir un réveil agité et vous blesser avec ce joujou. »

Le *signor* soupira et écarta les bras en signe d'impuissance. Langelot prit le pulvérisateur dont il avait menacé Hedwige Roche-Verger la veille au soir et, s'approchant prudemment de Marcello, appuya. Un jet de gouttelettes sortit de l'appareil et frappa l'Italien au visage. Marcello ferma les yeux et expira un bon coup, pour absorber le moins possible d'aérosol. Langelot sourit : c'était de bonne guerre. Le mélange était tout de même assez puissant : les muscles du cou de Marcello se détendirent ; sa tête s'abattit sur sa poitrine. Langelot attendit quelques instants, puis, le traînant par les pieds, le déposa à l'ombre d'un acacia.

Si les Italiens étaient déjà à dix kilomètres de la cachette du professeur Propergol, si les Anglais, eux, l'avaient déjà découverte, la situation commençait à devenir critique pour l'unique protecteur du savant.

« Je vais rendre compte au capitaine Montferrand et demander du renfort », songeait Langelot tout en regagnant la villa.

Cela l'humiliait de demander du renfort. C'était contraire à tous les usages du S.N.I.F. Mais que faire d'autre ?

Un projet lui vint à la tête, un projet qui le fit sourire tout seul… Ce serait bien amusant de…

Oui, ce serait amusant. Cependant cela ne le dispensait pas de rendre compte. Il demanderait, par la même occasion, l'autorisation d'appliquer ce stratagème qui le tentait de plus en plus.

Un stratagème fou, sans doute, mais drôle…

4

Langelot arriva sans encombre sur le plateau des trois villas.

« Pourvu qu'en mon absence il ne soit rien arrivé… »

Dans le vestibule des *Lauriers-Roses,* il rencontra Timothée, le pistolet de Charles à la main. À l'air gauche du vieux balayeur on voyait bien qu'il n'avait jamais touché une arme de sa vie.

« Qu'est-ce que vous faites avec cet engin de mort, monsieur Timothée ?

— Ah ! mon lieutenant, c'est M. le professeur qui m'a dit de monter la garde.

— Que fait-il, le professeur ?

— Il met de l'ordre dans la cave, mon lieutenant.

— De l'ordre ? Cela m'inquiète. »

Langelot courut voir. De fait, le professeur, amusé par l'idée de soutenir un siège, était en train de transporter dans la cave toutes les provisions contenues dans le placard de la cuisine, ainsi que les munitions et autres réserves fournies par le S.N.I.F.

« Te voilà enfin ! s'écria Choupette en apercevant Langelot. Je croyais

que je ne te reverrais plus jamais ! Je vais te refaire du café : tu n'as même pas déjeuné.

— Bonne idée, dit Langelot. J'ai une faim de loup. En attendant, je vais appeler Soleil. »

Le professeur Roche-Verger, qui entassait dans son coin des boîtes de jus de fruit sur des boîtes de corned-beef, leva les yeux :

« Dites-moi, jeune homme, pourquoi Jules ne se mouille-t-il pas les cheveux quand il marche sous la pluie ?

— Je ne sais pas.

— Facile ! Parce qu'il est chauve.

— Très bien. Je vais vous en poser une, moi aussi. Où se trouve en ce moment mon poste de radio ?

— Votre poste radio, mon jeune ami, a été placé par mes soins avec les objets les plus précieux que nous possédions : entre le caviar et le saumon fumé.

— Bravo ! Monsieur le professeur, vous êtes un grand chef ! »

Langelot ôta les boîtes de caviar, posa son poste sur la table et appela :

« Soleil de Mercure, Soleil de Mercure… »

Mais Soleil ne répondait pas.

Choupette apportait le café et les toasts fumants.

« Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas… »

Il appuyait sur la pédale, la lâchait, dépliait l'antenne, la repliait…

« Quelqu'un a dû vous faire une farce », dit le professeur en clignant de l'œil…

Langelot ouvrit le boîtier. Pas de farce. Tout était en ordre.

« Ce serait une farce assez amusante : ôter les piles, par exemple, reprit Roche-Verger.

— Les piles sont là, dit Langelot. C'est probablement cette cave qui m'isole du relais. Je vais essayer au rez-de-chaussée ou à l'étage.

— Peut-être que ton capitaine s'est endormi sur son poste ? supposa Choupette.

— J'y suis ! s'écria Langelot. Il ne s'est pas endormi, mais il a quitté l'écoute. Il était entendu qu'il garderait l'écoute permanente jusqu'à notre

arrivée ici. Comme Charles a rendu compte de notre arrivée, nous n'avons plus que des vacations toutes les trois heures. »

Il regarda sa montre :

« La prochaine sera à midi.

— Bois ton café ! supplia Choupette. Est-ce que j'ai mis assez de sucre ? »

Langelot la regarda, vit son air affairé, tendrement soucieux de son bien-être. Il sourit et s'attabla devant son café.

Ç'avait été sot de sa part d'oublier ce détail si important : il ne pouvait plus appeler Soleil qu'à certaines heures. En d'autres termes, pour l'instant il lui incombait, à lui tout seul, de veiller à la sécurité du professeur Roche-Verger. Cette sécurité était gravement compromise. Si l'on en croyait Marcello, les Anglais avaient déjà découvert les trois villas ; ils savaient même selon toute vraisemblance dans laquelle des trois le savant se trouvait. Les Italiens, qui disposaient visiblement d'informateurs disséminés à travers le pays, l'apprendraient sous peu. Contre une attaque résolue des uns ou des autres, la cave fortifiée ne tiendrait pas longtemps : il suffirait aux assaillants d'un pain de plastic pour la faire sauter. Langelot tout seul ne pourrait se défendre plus de quelques minutes. Et pouvait-on compter sur le fantasque Roche-Verger, sur le maladroit Timothée, ou même sur la petite Choupette ?…

Restait le stratagème.

Il fallait en évaluer les risques.

Tout en buvant, au grand ravissement de Choupette, sa troisième tasse de café, Langelot se tenait le raisonnement suivant :

« Il est certain que les Italiens vont attaquer. C'est plus certain encore des Anglais, si ce sont vraiment eux qui ont tiré sur Charles. Ce que j'ignore, c'est le moment où ils attaqueront. Si je peux fixer ce moment, la défense de la villa sera de toute façon plus facile, que j'aie du renfort ou que je n'en aie pas, que Montferrand approuve mon plan ou le désapprouve. Autrement dit, si j'arrive dès maintenant, sans prendre de risques supplémentaires, à retarder l'attaque des Anglais jusqu'à ce soir, si, par la même occasion, je pose des jalons pour la réalisation de mon stratagème, j'aurai fait œuvre utile ! »

Il avala son café, et, prenant le poste de radio, alla s'installer à l'étage. En

passant, il vit Timothée qui montait toujours la garde au rez-de-chaussée.

« Venez un peu voir par ici, monsieur Timothée ! »

— Vous voulez que je quitte mon poste, mon lieutenant ?

— Précisément, monsieur Timothée. »

Ils s'installèrent à l'étage, dans une pièce vide et nue. Tout en parlant, Langelot déplia l'antenne télescopique de son poste.

« Monsieur Timothée, vous vous rappelez ce chiffre dont j'ai parlé au professeur, cette nuit ?

— Le chiffre que l'Anglais avait écrit sur la vitre ?

— Oui. J'ai deviné ce que c'est. C'est la désignation réglementaire d'une longueur d'onde. Le premier chiffre 1071428 indique la fréquence en kilocycles et le second, 0,28, la longueur d'onde en mètres.

— Comment vous avez fait pour deviner ça ?

— Le produit des deux chiffres est égal à 300 000. ce qui est toujours le cas, pour une longueur d'onde. »

Timothée hocha la tête d'un air admiratif :

« C'est quand même beau d'être allé dans les écoles ! »

Langelot reprit :

« Je pense que l'un des Anglais ignorait la longueur d'onde sur laquelle ils travaillaient, et que l'autre la lui indiquait. Il s'imaginait que je ne remarquerais pas qu'il avait écrit quelque chose sur la vitre, tandis que je ferais sûrement attention à tout ce qu'ils pourraient se dire… Maintenant, nous allons vérifier. Si je ne me trompe pas, je vais vous demander de remplir une mission délicate. »

L’intuition était venue à Langelot pendant qu’il rentrait de Figuéras et inventait les divers détails de son stratagème. Comment entrer en contact avec les Anglais ? se demandait-il. Et aussitôt, la vérité lui était apparue : 1071428 (0,28) était la désignation réglementaire d’une longueur d’onde.

L’expérience fut concluante. Il suffit de se mettre sur le channel correspondant et on entendit aussitôt la fin d’un dialogue entre Miss Eileen et l’un de ses agents. Pour autant que Langelot comprît ce dont il s’agissait, l’Anglaise vérifiait si son correspondant était bien à l’écoute et lui recommandait de continuer le guet. Puis, ce fut le silence.

« Bon, dit Langelot. La preuve est faite. Maintenant, voici ce que j’attends de vous, monsieur Timothée… »

Le vieux balayeur écouta les explications de Langelot, l’air méfiant.

« Tout ça, c’est très bien, dit-il, mais je ne parle pas anglais, moi.

— Aucune importance. Ils comprennent le français.

— Et à quoi que ça va vous servir que je fasse ça, mon lieutenant ? Sans indiscrétion, bien entendu. »

Langelot hésita un instant. La formation S.N.I.F. joua :

« Ça, monsieur Timothée, ce serait trop compliqué à vous raconter maintenant… »

Le balayeur hocha la tête.

« Enfin, si ça peut vous rendre service… Où c’est-y qu’il faut que j’appuie ?

— Pour parler, ici. Et pour écouter, vous relâchez. »

Timothée prit le combiné, respira un bon coup et commença à jouer son rôle.

« Allô, allô, vous m’entendez ? Allô, la Buick, vous m’entendez ?… »

Il y eut un silence, puis une voix prudente – c’était Miss Eileen – grésilla :

« Qui êtes-vous ?

— Allô ! c’est la Buick ?

— Qui êtes-vous ?

— Répondez, souffla Langelot.

— Moi, je suis Timothée, balayeur au Centre. Un ami du professeur,

quoi. Ils m’ont embarqué avec lui. Et vous, vous êtes bien la Buick ?

— Oui, je suis la Buick. Comment avez-vous découvert ma longueur d’onde ?

— C’est le gars que vous aviez fait prisonnier… Il a dit que l’un d’entre vous avait dessiné 1071428 (0,28) sur la vitre. Lui, il ne savait pas ce que c’était. Ce qu’il a pu se casser la tête pour essayer de deviner ! Mais moi, comme j’ai fait mon régiment dans les transmissions, j’ai compris tout de suite.

— Et vous n’en avez rien dit ?

— Pas si bête. Je me disais bien que, le moment où il aurait le dos tourné, moi, je lui piquerais son poste et je vous appellerais.

— Pourquoi m’appelez-vous ?

— Parce que je commence à en avoir assez d’être avec ces gars-là, qui m’ont enlevé sans même me demander mon avis ni me donner un petit quelque chose pour le dérangement.

— Combien voulez-vous ?

— Beuh !… Je ne sais pas, moi. Dites un chiffre.

— Mille francs.

— Anciens ?

— Nouveaux.

— Vous voulez rire ! Un million d’anciens, c’est bien le moins.

— Trois mille.

— Allez, huit mille et je vous tiens quitte.

— Cinq mille, pas un sou de plus.

— Acceptez, souffla Langelot.

— Cinq mille ? Ah ! tenez, c’est parce que je suis bon prince. Alors, voilà. Ce soir…

« Cinq mille, pas un sou de plus. »

— Stop. D'où me téléphonez-vous ?

— Du premier étage de la villa.

— Quelle villa ?

— Vous le savez bien, puisque vous avez tiré sur notre lieutenant juste devant. »

Il y eut un silence. Puis Miss Eileen reprit, mais sur un ton différent :

« Ne vous occupez pas de cela. Précisez exactement l'endroit où vous vous trouvez.

— Dans la villa *Lauriers-Roses,* qui fait partit d'un hameau de trois villas, à dix kilomètres de Figuéras.

— Qui est avec vous ?

— Le professeur, sa fille, le jeune que vous aviez fait prisonnier.

— Et l'autre officier ?

— Comme vous l'avez blessé, on l'a emmené à Figuéras. Il y a un médecin qui s'en occupe.

— Décrivez l'intérieur de la villa. »

Timothée expliqua la disposition des pièces.

Il passa sous silence la porte blindée de la cave.

« La cave, dit-il, est installée comme une chambre. On y est presque en permanence C'est le petit blond qui l'exige. Et cette nuit nous allons tous monter la garde, les uns après les autres. Le premier, ce sera le petit blond, jusqu'à dix heures. Et à dix heures, c'est moi qui prends la garde. Ce serait le moment…

— Où prenez-vous la garde ? À l'étage ?

— Pour ça non. Dans la cave même. Juste à l'entrée.

— Et la porte de la villa ?

— Elle sera fermée, mais comme j'aurai la clef, au commencement de ma garde, je l'ouvrirai.

— C'est bon. Vous comprenez, bien entendu, que si vous nous tendez un piège, nous nous verrons dans la pénible obligation de vous liquider ?

— Me liquider… me liquider… Ne craignez rien. Vous serez contente de moi, ma petite demoiselle. De votre côté, n'essayez pas de me payer en fausse monnaie. Cinq cent mille francs de bon argent français, en petites

coupures !

— C'est entendu. À ce soir, monsieur le Français. »

Avec quel mépris l'Anglaise avait prononcé ces derniers mots ! Langelot en rougit. Pour elle, Timothée était le plus ignoble des traîtres, alors qu'en réalité il s'était acquitté, avec beaucoup de talent, d'une mission difficile. Ce soir, l'Anglaise déchanterait.

« Merci, monsieur Timothée. Vous avez été brillant ! »

Langelot redescendit à la cave. Dans un coin, M Roche-Verger avait installé le réchaud à gaz butane et il se querellait avec sa fille, parce qu'ils voulaient tous les deux préparer le déjeuner.

« Papa, je ne le prépare jamais ! C'est toujours Asuncion… Pour une fois que je pourrais…

— Moi non plus, Choupette, je ne le prépare jamais.

— Alors, tu ne sauras pas ce qu'il faut faire ! Ce n'est pas ta spécialité, quoi !

— Et pourquoi pas ? Est-ce que tu t'imagines par hasard que la cuisinière qui fait sauter les crêpes ne résout pas, inconsciemment bien sûr, des problèmes de balistique ? Ou bien crois-tu qu'il soit plus facile de doser le carburant et le comburant dans une fusée que le poivre et le sel dans un steak tartare ?

— Papa, nous n'avons pas de steaks…

— Là n'est pas le problème. Nous avons du caviar, du fromage de gruyère et des ananas. Je pense qu'en mettant une bonne couche de caviar sur chaque tranche d'ananas, en râpant du gruyère dessus et en mettant tout ça au four, le résultat sera piquant !

— Choupette, intervint Langelot, laisse ton père nous faire un menu de propergol, et viens explorer la villa d'à côté. »

Dès qu'ils furent dehors : « Tant que M. Roche-Verger s'amuse, il ne prend pas de risques, tu comprends ? Sois tranquille, lorsqu'il aura constaté scientifiquement que ses petits plats sont immangeables, il te laissera la place. »

La villa *Chèvrefeuille* était fermée à clef, mais une simple serrure de sûreté ne résistait pas plus de trois minutes à un agent du S.N.I.F. muni d'un attirail de cambrioleur aussi complet que celui qui était arrivé dans le coffre

de la Mercédès.

Aussitôt que la porte fut ouverte, Choupette voulut entrer, mais Langelot l'arrêta :

« Laisse-moi passer devant. On ne sait jamais… »

5

La villa *Chèvrefeuille* ressemblait en tout point aux *Lauriers-Roses,* à cela près qu'il n'y avait pas un seul meuble, et que la porte de la cave était une porte de bois tout à fait ordinaire.

Choupette marchait derrière Langelot, un peu nerveuse. Leurs pas rendaient un son mat que les grandes pièces vides répercutaient longuement.

« Qu'est-ce que tu cherches, Langelot ?

— Je ne cherche rien. Je regarde si on ne serait pas aussi bien ici…

— Ici ? Mais tout le matériel est là-bas ! Et la porte blindée !

— Justement. Viens visiter les *Gueules-de-Loup. »*

Ils refermèrent soigneusement la porte du *Chèvrefeuille* et firent une visite complète des *Gueules-de-Loup.*

La villa était absolument identique aux deux autres, à cela près qu'elle était construite au bord même de la falaise.

« Je ne sais pas pourquoi, dit Choupette en respirant avec soulagement lorsqu'ils furent sortis, j'étais persuadée que nous allions trouver quelqu'un

dans la gueule du loup. »

Langelot ne répondit pas.

Les deux jeunes gens rentrèrent aux *Lauriers-Roses.* Il était près de midi et Langelot déploya de nouveau son antenne pour prendre contact avec ses chefs.

« Soleil de Mercure, Soleil de Mercure ! appela-t-il. M'entendez-vous ? Parlez. »

La voix parfaitement nette de Montferrand retentit dans l'écouteur :

« Mercure de Soleil, m'entendez-vous ? Parlez.

— Je vous entends 5 sur 5. À vous.

— Mercure de Soleil, je ne vous entends pas. Parlez.

— Je vous entends 5 sur 5. Je vous entends… »

Mais Montferrand continuait ses appels sans paraître prêter la moindre attention à ceux de Langelot :

« Mercure de Soleil, Mercure de Soleil, m'entendez-vous ? »

Des sifflements suivirent. Montferrand pensait que sa voix ne portait pas suffisamment et que les sifflements au moins signaleraient sa présence.

« Soleil de Mercure, je vous entends appeler et siffler. M'entendez-vous ? Parlez. »

Mais Soleil n'entendait rien.

« Que se passe-t-il ? demanda Choupette en voyant l'air soucieux de Langelot.

— Je ne comprends pas. Ils n'ont pas l'air de m'entendre… »

Les appels recommencèrent. L'angoisse s'emparait de Langelot. Comme si ce n'était pas assez de se retrouver seul responsable de la sécurité du professeur Propergol, la liaison avec le S.N.I.F. semblait maintenant rompue !

« Je ne comprends rien… », répéta Langelot, en faisant un gros effort pour garder son calme.

Il entendit des pas dans l'escalier. Le professeur Roche-Verger apparut dans l'embrasure de la porte, les poings sur les hanches.

« Alors, mon petit ami, les nouvelles de Paris sont bonnes ?

— Papa ! s'écria Choupette, qui connaissait le sens de l'humour quelque peu particulier de son père. Papa, qu'as-tu fait ? »

Le professeur se mit à rire :

« Oh ! presque rien. Simplement la petite pile qui alimente le circuit d'émission, tu sais ?…

— Eh bien ? interrompit Langelot.

— Eh bien, je l'ai jetée dans la mer.

— Ce que vous avez fait là n'est pas très spirituel, monsieur le professeur. Laissez-moi vous le dire avec tout le respect que je vous dois. Mais ce n'est pas catastrophique du tout. J'ai une pile de rechange dans la Mercédès et une dans le placard. Choupette, veux-tu être assez gentille…

— Mon bon jeune homme, vous êtes vraiment trop naïf, dit le professeur. Il est bien évident que les deux piles de rechange sont elles aussi au fond de la Méditerranée.

— Papa ! Pourquoi as-tu fait ça ?

— Je pensais que cela détendrait l'atmosphère. Nous commencions à devenir tous si solennels… »

Langelot ne connaissait pas de mots – pas de mots polis, en tout cas – pour exprimer ce qu'il pensait. Elles étaient bien drôles les farces du professeur, tant qu'il refusait de se laisser protéger par la police. Mais maintenant, Langelot trouvait que le savant dépassait vraiment les bornes !

Dans le combiné qui pendait, inutile, au bout du fil, on entendit encore la voix de Montferrand :

« Mars de Soleil, Mercure de Soleil, m'entendez-vous… ? »

Le professeur demanda :

« Eh bien, comment trouvez-vous ma petite farce ? »

Personne n'eut le courage de répondre.

« Des piles comme ça, ça doit se trouver dans le commerce, dit Choupette. À Figuéras ou peut-être à Port-Vendres…

— Cela m'étonnerait, répondit joyeusement le savant. Elles doivent être très rares.

— En effet, reconnut Langelot d'une voix blanche. Il n'y en a qu'au magasin du S.N.I.F., à Paris. »

Choupette mit la main sur l'épaule de Langelot, comme pour le consoler. Dans le silence, on n'entendait plus que les appels lointains de « Soleil ». Langelot se sentit soudain si seul, si faible, si jeune… Il parvint à peine à bredouiller, avec un pauvre petit sourire pour son amie :

« Snif snif !… »

6

Le déjeuner manqua d'animation.

Le capitaine Montferrand avait annoncé qu'il comptait rester en écoute permanente, se doutant bien que l'équipe du S.N.I.F. avait des difficultés d'émission. Il avait précisé que la police poursuivait activement ses recherches mais qu'elle semblait avoir perdu la piste du professeur.

« De toute façon, avait-il ajouté, je prendrai les dispositions qui me paraîtront utiles… »

Cela signifiait, pensait Langelot, que Montferrand enverrait du renfort, ce qui était rassurant sans doute, mais vexant aussi.

Le professeur Roche-Verger paraissait un peu honteux de son enfantillage. Il ne posa que deux ou trois devinettes au cours du repas, qu'il laissa d'ailleurs préparer par Choupette.

« Quelle est la plante la plus utile à l'homme ? Hein ? Dites-moi ça ? » demandait-il d'un ton lugubre.

Mais Langelot était plongé dans ses réflexions, Choupette n'avait d'yeux que pour Langelot et le seul Timothée répondait :

« La plante du pied, monsieur le professeur. »

Tout de même, comme les talents culinaires de Choupette étaient réels, au dessert tout le monde se dérida.

« Monsieur le professeur, dit Langelot, je vous demande une chose : cet après-midi, Choupette et moi, nous allons faire un tour en voiture. Ne quittez la cave sous aucun prétexte.

— Mon jeune ami, je vous le promets. »

Une fois dans la Mercédès, Choupette demanda à Langelot :

« Je suppose que ce n'est pas pour le plaisir que nous allons nous promener ?

— Certainement pas. Je compte sur toi pour une mission de confiance. Dans la situation où nous sommes, avec les Anglais qui nous mitraillent et les Italiens qui nous poursuivent, il n'y a que toi qui peux nous sauver.

— Moi ? Oh ! chic, alors ! Dis-moi ce qu'il faut faire. »

Tout en roulant vers Figuéras, Langelot exposa son plan.

« Génial ! s'extasia Mlle Roche-Verger.

— As-tu bien compris ce que tu avais à dire ? »

Plusieurs fois de suite, il lui fit répéter son rôle.

« En termes de métier, ce que nous allons faire s'appelle de l'intoxication, expliqua-t-il. Cela consiste à passer à l'ennemi de faux renseignements pour l'amener à se comporter comme nous le désirons. »

À l'entrée de Figuéras, la Mercédès ralentit et Choupette descendit en marche. Les jeunes gens pouvaient dès maintenant être observés : ils s'astreignaient donc à se conduire très exactement comme s'ils pensaient qu'ils ne l'étaient pas.

Langelot reprit la route, traversa Figuéras à bonne allure et fila jusqu'à Port-Vendres où il chercha longuement des piles de radio qu'il savait introuvables. Sans qu'aucun individu le filât, il se sentit épié, feignit la déconvenue dans toutes les boutiques où il entra et ne prit le chemin du retour que deux heures plus tard.

Cependant, Choupette s'était aventurée dans le village de Figuéras, l'air dégagé.

Le temps était beau, un peu frais. Un vent de mer soufflait dans les rues étroites. Choupette marchait en se disant :

« Moi, Hedwige Roche-Verger, qui, il y a vingt-quatre heures, ignorais

jusqu'à l'existence du Service national d'information fonctionnelle, je suis devenue une agente secrète ! »

Langelot lui avait dit, d'une façon moins solennelle et plus imagée :

« Tu vas être la chèvre que les chasseurs de lions attachent à un piquet pour attirer leur gibier… »

Plusieurs fois, elle se retourna pour voir si on la suivait. Comment savoir ? Si on la suivait, ce n'était pas un homme en imperméable et en chapeau mou qui s'en chargeait, comme cela se passe toujours au cinéma. C'était peut-être ce villageois à l'air oisif, ou cette ménagère qui allait faire ses courses…

L'agente secrète s'arrêta dans une épicerie pour demander où se trouvait la poste. Le villageois oisif entra dans l'épicerie sur ses talons et acheta une botte de poireaux.

Choupette ressortit et marcha jusqu'à la poste sans se retourner. Ce ne fut qu'en entrant qu'elle se permit un petit coup d'œil en arrière : le villageois avait disparu, mais un jeune homme aux allures de touriste – et il n'y avait guère de touristes en novembre, à Figuéras – traversait la rue en sifflotant.

Au guichet, Choupette demanda à téléphoner à Paris.

« Deux numéros, madame, s'il vous plaît. »

Elle donna d'abord un numéro au hasard, puis celui d'une de ses amies de lycée. On était samedi : Marie-Laure serait chez elle.

« Attendez un moment, mademoiselle », dit la postière.

Le touriste entra et, sans regarder Choupette, demanda aussi un numéro

parisien.

« Ce n'est pas normal qu'il ne me regarde pas, pensa Mlle Roche-Verger, qui n'avait pas mauvaise opinion de son physique. C'est sûrement un ennemi. »

Au bout de cinq minutes, que Choupette passa à faire semblant de lire des affiches sur le recrutement des receveurs, la postière l'appela :

« Cabine numéro un. »

Précision inutile, il n'y avait qu'une seule cabine en tout et pour tout à la poste de Figuéras.

Choupette y entra et eut la satisfaction de voir le touriste s'approcher. Elle décrocha. Une voix d'homme, bourrue, disait : « Allô ? Allô ?

— Allô ! Ici, satellite, récita Choupette, à haute et intelligible voix. Soleil de satellite, je vous appelle sur l'ordre de Mercure, pour ne pas…

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? »

Choupette éleva la voix :

« … Pour ne pas attirer l'attention des autres. Tout va bien. Nous sommes seulement en panne de radio, c'est pourquoi j'ai recours au téléphone. Nous parviendrons au point oméga aujourd'hui, vingt-deux heures. Avez-vous des ordres ?

— Est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Bien, je transmettrai à Mercure.

— Dites donc, vous devez vous être trompée de numéro.

— Galaxie va bien, merci.

— À votre place, moi, je me ferais soigner.

— Non, bien sûr que je n'ai pas été suivie : je m'en serais aperçue.

— Si je vous tenais, espèce de petite farceuse, je vous flanquerais une de ces corrections !

— Je vous présente mes respects. »

Elle raccrocha, sortit, jeta un coup d'œil indifférent au touriste qui se curait les ongles, adossé au mur, tout contre la cabine.

Avant de commencer son entretien, Choupette croyait qu'elle aurait du mal à conserver son sérieux. Mais l'importance de la mission et la nécessité de la mener à bien lui avaient ôté toute envie de rire. Elle attendit son deuxième numéro, avec à peine un peu de nervosité.

« Cabine numéro un. »

Le touriste s'acharnait sur son pouce avec la pointe de sa lime.

« Allô ! Marie-Laure ? Ici, Choupette.

— Tiens ! Bonjour, ma vieille. Contente de t'entendre. Tu as fini de bûcher ta composition de physique ? Tu veux qu'on aille au cinéma ensemble, ce soir ?

— Cinéma ? Tu veux rire. Écoute un peu ce qui m'arrive en fait de cinéma. Tu sais d'où je téléphone ?

— Pas de chez toi ?

— D'une poste à je ne sais pas combien de kilomètres de Port-Vendres.

— Port-Vendres ?

— Écoute, ne m'interromps pas à tout moment. Je n'ai pas le droit de téléphoner, tu comprends. Si on l'apprenait, je me ferais couper en morceaux.

— Qui ça, « on » ? Ton père ?

— Mais non, grosse bête. Les Services secrets.

— Dis donc, Hedwige, tu n'es pas un peu tombée sur la tête ?

— Marie-Laure, je t'ai dit de ne pas m'interrompre. En fait, je ne devrais pas te révéler des secrets d'État, mais comme tu es ma meilleure amie, je n'ai pas pu m'empêcher de profiter d'une mission que m'ont confiée les Services secrets pour t'appeler. Voilà ce qui s'est passé. Hier soir, j'ai été enlevée.

— Par qui ?

— Mais toujours les Services secrets. Ils m'ont amenée dans la région de Port-Vendres. Nous avons voyagé toute la nuit. Maintenant, nous sommes dans la forêt, el nous sommes simplement venus dans un village, moi pour téléphoner à la maison mère et Langelot pour chercher des piles.

— Je ne comprends rien du tout. Qui est Langelot ? De quelle maison mère s'agit-il ? Tu entres au couvent ?

— Oh ! que tu es sotte ! La maison mère des Services secrets, évidemment. Et Langelot, c'est un petit blond tout à fait gentil. Je parie qu'il danse très bien. Alors, voilà, comme il ne voulait pas attirer l'attention sur lui, il m'a dit de téléphoner à sa place, à un numéro ultra-secret, comme dans les films. Et ce soir, nous allons nous installer dans une villa au bord de la mer. Je ne l'ai pas encore vue, mais il paraît qu'il y a trois villas, toutes blanches. La nôtre, c'est celle du milieu. Nous allons y arriver de nuit, pour que personne ne nous repère. L'heure H, c'est vingt-deux heures. Et nous nous cacherons dans la cave, qui est tout aménagée, avec des ortolans en boîte. Et puis nous nous enfermerons, et si les Italiens ou les Anglais attaquent, nous leur tirerons dessus. Tu as compris, maintenant ?

— Je n'ai rien compris du tout et je crois que tu dois être folle. Pourquoi les Services secrets t'ont-ils enlevée ?

— Pourquoi, pourquoi… Puisque je te dis que c'est secret !

— Hedwige, tu es insupportable.

— Ah ! écoute, j'ai juré de me taire. Je pense que je t'en ai même déjà trop dit. Enfin, peut-être que ce sera moins secret la prochaine fois que nous nous verrons. De toute façon, je te vois d'ici : tu dois être jalouse, parce que ce n'est pas toi qu'ils ont enlevée.

— Jalouse, moi ? Pas du tout.

— Alors, à bientôt, ma vieille. Il ne faut pas que je me fasse attraper par le lieutenant Langelot. S'il savait seulement que je t'ai dit tout ça… À dans trois semaines.

— Je crois, dit Marie-Laure cyniquement, que tu as inventé toute cette histoire pour sécher ta composition de physique. »

Choupette alla payer ses communications au guichet.

Lorsqu'elle sortit dans la rue, elle constata, toute fière d'elle, qu'elle

n’était plus suivie : le touriste avait autre chose à faire qu’à courir après elle.

Le piège de Langelot était amorcé.

7

Une demi-heure plus tard, Choupette retrouvait la Mercédès à l'endroit convenu.

« Ça a marché ? demanda Langelot.

— Comme ça ! » dit Choupette en levant le pouce.

Un soleil éclatant luisait sur la mer. La Mercédès roulait agréablement.

« On est bien ! murmura Choupette. C'est dommage qu'il faille rentrer.

— Je me reproche d'être resté dehors si longtemps, répliqua Langelot. S'il est arrivé quelque chose à M. Propergol !… »

Ils cachèrent la voiture dans un bosquet, à un kilomètre du plateau aux villas, et regagnèrent les *Lauriers-Roses* à pied.

Pendant leur absence, il n'y avait pas eu le moindre incident. M. Roche-Verger s'était amusé à composer des cocktails non alcoolisés en mélangeant divers jus de fruits avec des ingrédients imprévus tels que crème d'anchois et poivre en grains.

« Résultats absolument négatifs », reconnut-il loyalement.

M. Timothée avait fait une bonne sieste sur un matelas pneumatique

fourni par le S.N.I.F. posé en travers de la porte d'entrée.

Il était encore trop tôt pour rien entreprendre, et Langelot décida de se remettre à l'écoute. Montferrand avait peut-être du nouveau à annoncer.

Chose bizarre, le S.N.I.F. se taisait. Si Soleil était en écoute permanente, il aurait été normal qu'il se signalât de temps en temps par un appel, un sifflement, un tit-tit tat-tat automatique. Mais il n'y avait rien.

« Monsieur le professeur, vous n'avez pas touché au circuit réception ?

— Je le jure sur la tête de *Rosalie ! »* dit M. Roche-Verger.

En effet, rien ne manquait dans le circuit. Pour une raison quelconque, Soleil avait donc quitté l'écoute…

Cela rendit Langelot tout soucieux, mais cela ne changeait rien à l'exécution de son plan.

Aucune lumière ne fut allumée dans la villa lorsque le crépuscule tomba. On mangea, sur le pouce, des sandwiches variés préparés par Choupette. Puis le déménagement commença.

Il s'opéra silencieusement, et par la terrasse des *Lauriers-Roses,* au-dessus du garage. De fenêtre en fenêtre, on transporta les matelas pneumatiques, les munitions, des provisions et l'émetteur de télécommande. Pour diminuer les risques de détection – donc les voyages – Langelot fit un inventaire du strict nécessaire et s'opposa formellement à tout autre transport.

Le mur qui séparait les caves des deux villas était en pierres et il fallut beaucoup d'efforts pour en déloger une, à la partie supérieure. M. Timothée s'arma d'un pic et finit par y réussir. Maintenant, on pouvait voir d'une cave à l'autre. Dans celle du *Chèvrefeuille,* un tabouret fut placé devant le trou obtenu et un autre devant le soupirail qui donnait sur le plateau.

Ainsi on pouvait observer à la fois la souricière et son chemin d'accès.

Au reste, la cave du *Chèvrefeuille* était moins confortable que celle des *Lauriers-Roses.* Rien n'y avait été aménagé et l'on n'y disposait pas de réchaud ni de réfrigérateur. Mais ces ustensiles ne seraient pas abandonnés, puisqu'on les laissait au rez-de-chaussée des *Lauriers-Roses* qui, en principe, serait parfaitement accessible lorsque Anglais et Italiens auraient été mis hors d'état de nuire.

Enfin, des essais concluants furent effectués avec l'émetteur de télécommande : il permettait d'ouvrir et de fermer la porte blindée à partir de

la cave voisine, sans la moindre difficulté.

La nuit était tombée. Dans la cuisine du *Chèvrefeuille,* aux volets soigneusement fermés et doublés de carton pour camoufler la lumière, M. Roche-Verger et Timothée jouaient calmement aux dames, comme si de rien n'était. Dans la cave de la même villa, Choupette et Langelot, juchés sur un tabouret devant le soupirail, attendaient les événements. Si le stratagème de Langelot réussissait, on serait débarrassé des Italiens et des Anglais à la fois !

À vingt et une heures, une silhouette apparut sur le plateau, bleu de nuit. Une autre la suivait, à vingt mètres ; une troisième fermait la marche.

La première se glissa jusqu'à la porte des *Lauriers-Roses,* qu'on avait laissée fermée à clef, pour sauvegarder la vraisemblance.

« Je reconnais la coiffure de Marcello ! » souffla Choupette.

Comme cambrioleur, Marcello ne le cédait en rien à Langelot. Il ne lui fallut pas trois minutes pour ouvrir la porte et s'introduire dans la villa, suivi de ses deux acolytes.

Alors Langelot quitta sans bruit le tabouret numéro 1 et alla grimper sur le tabouret numéro 2, placé près du trou dans le mur. À la main, le Snifien tenait une paire de jumelles à infrarouge. Cet instrument – qui faisait partie de l'équipement de campagne de la Mercédès – lui permettrait de voir dans le noir, sans être vu.

Les Italiens commencèrent par fouiller la villa de haut en bas. Toute trace de présence avait été soigneusement éliminée. Satisfaits, les trois espions descendirent dans la cave, pour y attendre l'arrivée de M. Propergol, promise

par le coup de téléphone de Choupette.

Langelot vit apparaître le premier d'entre eux – Marcello, qui, après avoir donné un bref coup de torche électrique autour de lui, se retourna et fit signe à ses compagnons de le suivre. Il en plaça un dans un angle, l'autre derrière un saillant du mur. Lui-même, il se posa tout à côté de la porte, de façon à prendre le gibier à revers.

Tout cela s'était passé sans le moindre bruit, et Langelot devait retenir sa respiration pour ne pas révéler sa présence dans la cave voisine.

Une heure s'écoula.

Choupette, qui guettait toujours, vit de nouveaux mouvements sur le plateau. Mais la nuit était devenue si noire qu'il était presque impossible de distinguer les silhouettes des nouveaux arrivants. De toute évidence, ce ne pouvaient être que les Anglais, qui venaient à leur rendez-vous clandestin avec « le traître Timothée ».

Un seul pénétra d'abord dans la villa, visita le rez-de-chaussée et l'étage, revint sur le pas de la porte. Deux autres ombres traversèrent alors le plateau. Apercevant la deuxième, Choupette reconnut Miss Eileen :

« Elle a beau marcher comme un grenadier de la garde, c'est tout de même une bonne femme ! »

Les trois personnages entrèrent alors dans la villa et Choupette ne les vit plus.

En revanche, Langelot, les jumelles rivées aux yeux, vit, quelques instants plus tard, les Anglais se glisser dans la cave les uns après les autres, le pistolet au poing. Derrière eux, Marcello souriait d'un air sarcastique, les prenant pour M. Roche-Verger et ses gardes du corps et attendant le moment propice pour intervenir.

Lorsque les trois Anglais furent nettement engagés dans la cave, Langelot leva la main. Choupette, qui avait quitté son tabouret et se tenait tout près de lui, enfonça énergiquement la touche rouge de l'émetteur de télécommande.

Au même moment, Marcello disait :

« Haut les mains ! Vous êtes prisonniers. »

Miss Eileen bondit en arrière, mais la porte blindée venait de se fermer.

« Alors, signor Roche-Verger, dit aimablement Marcello, vous vous êtes tout de même laissé prendre ?… »

Les Anglais jurèrent en anglais. Alors les Italiens jurèrent en italien. Ce fut un beau vacarme. Des torches électriques s'allumèrent. Les deux groupes ennemis se reconnaissaient. Langelot sauta à bas de son tabouret. Choupette se jeta dans ses bras et l'embrassa :

« Nous avons gagné ! s'écria-t-elle. Gagné, gagné, gagné !

— Grâce à toi, dit Langelot. Tout seul, je n'aurais rien pu faire.

— Mais alors, où sont les Français ? demandait Marcello d'une voix tonnante.

— Les Français se sont moqués de nous, dit sèchement Miss Eileen. Ils doivent être à cent kilomètres d'ici. Estimez-vous heureux que nous ne vous ayons pas tiré dessus.

— Si nous nous étions battus, c'est vous qui auriez reçu la raclée ! »

La discussion s'envenimait. Qu'importait aux vainqueurs ! Choupette et Langelot se précipitèrent dans la cuisine.

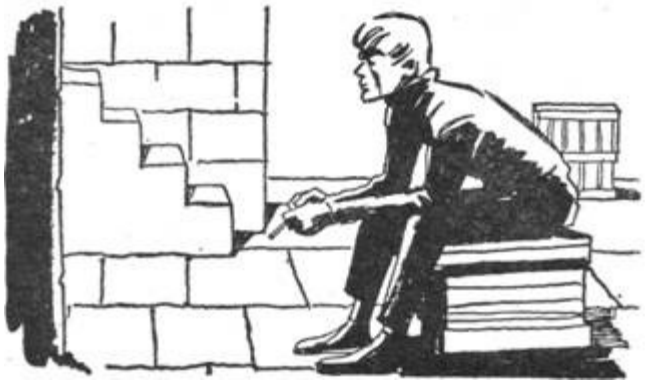
« J'ai une dame, disait M. Roche-Verger en poussant un pion.

— Je vais vous la prendre, menaçait M. Timothée.

— Le plan de Langelot a réussi. Les Anglais et les Italiens sont enfermés ensemble à côté ! annonça joyeusement Choupette.

— L'ennui, dit M. Roche-Verger comme si cette nouvelle n'avait rien d'extraordinaire, l'ennui c'est que nous avons oublié le saumon fumé chez eux. Je suppose qu'ils n'accepteront pas de nous le rendre ? »

8



M. Timothée, lui, félicita chaleureusement les jeunes gens.

« Alors maintenant, dit-il, il suffit qu'ils lancent *Rosalie* et nous pourrons rentrer chez nous ! Ce ne sera pas de refus, je vous jure. Je commence à m'ennuyer loin de chez moi. Ça fait combien de jours déjà qu'on est ici ?

— Ça fait douze heures, monsieur Timothée, répondit Langelot.

— Douze heures seulement ! Ce n'est pas croyable ! »

Des dispositions furent prises pour la nuit. On se partagea les chambres de la villa *Chèvrefeuille,* où, sans plus se soucier de camouflage, on alluma l'électricité dans toutes les pièces. Langelot décida de prendre le premier quart dans la cave ; Timothée prendrait le second ; Choupette le troisième et le professeur le dernier. En effet, les Roche-Verger, père et fille, avaient insisté pour participer à la surveillance des prisonniers.

Le quart de Langelot, de onze heures à une heure du matin, fut sans histoire. Les Anglais et les Italiens qui, au premier instant, auraient pu s'entre-tuer, en étaient venus, sous l'influence raisonnable de Miss Eileen, à se résigner à leur situation. Ils avaient conclu que les Français qui les avaient capturés ne manqueraient pas de les relâcher lorsque cela pourrait être fait sans danger et que, en attendant, on pouvait faire honneur au saumon fumé et aux autres provisions restées dans la cave des *Lauriers-Roses.* Ils festoyèrent

donc pendant une heure. Puis, ils se partagèrent eux aussi la nuit, un Anglais et un Italien veillant toujours de concert.

Ils festoyèrent pendant une heure.

À une heure du matin, Langelot réveilla Timothée, et, épuisé par les vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler, s'effondra sur son matelas pneumatique.

Il lui sembla qu'il venait à peine de s'endormir, lorsque la voix de Timothée le tira de son sommeil.

« Mon lieutenant, réveillez-vous ! Hé ! »

En un instant, Langelot fut debout.

« Qu'y a-t-il ?

— Il y a que, pour me désennuyer pendant mon quart et aussi pour essayer de retrouver la liaison avec Soleil, je vous ai emprunté votre poste radio.

— Et alors ?

— Et alors, en cherchant le channel, je suis tombé sur une drôle d'émission. Écoutez ça. »

Il tendait le combiné du poste. Langelot le saisit. Une voix distincte, mais avec un indéfinissable accent étranger, disait :

« Le déménagement a eu lieu à la nuit tombante et deux groupes indéterminés se sont introduits dans la villa n°2. Les intéressés se trouvent actuellement dans la villa n°1. Je demande des ordres… Le barrage à l'entrée de la piste a déjà été posé. Un chapelet de mines à traction… Bien. Attaquer à trois heures… Par la façade… Poster une équipe sur les arrières pour empêcher toute fuite… Bien… Plus de questions à poser. Je vous rappelle à deux heures trente. » Ensuite ce fut le silence. Langelot et Timothée échangèrent un regard qui en disait long.

9

« Cela signifie que nous sommes encerclés, dit enfin Langelot.

— Ça se pourrait bien, fit Timothée.

— Ils ont réparti leurs forces en deux éléments : un sur les arrières, un sur la façade, et ils ont posé un chapelet de mines sur la piste… Ainsi donc, monsieur Timothée, si je ne me trompe pas, il y a une troisième équipe qui s'intéresse à nous. Ce ne sont plus des Anglais ni des Italiens, ceux-là, et ce sont peut-être eux qui ont tiré sur Charles.

— Je n'avais pas pensé à cela.

— J'y ai pensé, moi ». fit Langelot, non sans quelque vanité.

Il regarda sa montre. Il avait encore une heure pour agir.

« Nous nous défendrons, mais peut-être pas exactement comme ces messieurs s'y attendent. Restez à l'écoute. Je vais réveiller M. Roche-Verger et Choupette pour les mettre au courant. »

Le professeur, en apprenant la nouvelle, bâilla à se décrocher la mâchoire :

« Justement, fit-il, on commençait à s'ennuyer. Dites donc, mon jeune ami, c'est toujours aussi mouvementé, dans les Services secrets ? »

Choupette, elle, eut du mal à ouvrir les yeux :

« Langelot, laisse-moi dormir. Je t'assure que j'ai sommeil…

— Ma pauvre petite fille, dit Langelot, que tu aies sommeil ou non, il faut encore déménager.

— Où ça ?

— Dans la villa n°3.

— Dans la gueule du loup ?

— Précisément. Lorsque les inconnus vont attaquer le *Chèvrefeuille,* nous les prendrons en enfilade, par le côté. Ils ne s'attendent pas à ça, tu peux me croire. Mais il va encore falloir que nous réduisions nos bagages : nous ne pouvons pas risquer plus d'un voyage cette fois-ci. Plus de couchage. Le poste radio, quelques boîtes de conserves, et toutes les munitions.

— Jeune homme, demanda M. Roche-Verger, me prenez-vous pour un âne ou pour un chameau ?

— Certainement pas, monsieur le professeur.

— Alors pourquoi me traitez-vous comme une bête de somme ? »

Et le professeur se mit à rire, ravi de sa plaisanterie.

Sans le moindre bruit, Langelot ouvrit la fenêtre qui donnait sur la terrasse de la villa *Lauriers-Roses.*

La nuit était fraîche, venteuse, noire. On entendait le bruissement de la mer au pied de la falaise.

Langelot passa le premier, et, après quelques efforts, parvint à faire céder la porte-fenêtre de la terrasse. Choupette suivit, puis Timothée portant le poste radio.

Ployés en deux pour ne pas être aperçus par les fenêtres, ils traversèrent tous les quatre le premier étage des *Lauriers-Roses.* De nouveau, Langelot ouvrit la fenêtre qui donnait sur la terrasse, mais, cette fois-ci, sur celle des *Gueules-de-Loup.* De nouveau, il se glissa jusqu'à la porte-fenêtre de la villa voisine, qu'il força. De nouveau, ses trois compagnons le suivirent.

Sans bruit, Langelot referma la porte-fenêtre des *Gueules-de-Loup.*

« Nous sommes chez nous », chuchota-t-il.

Il descendit au rez-de-chaussée, passa dans le couloir, prit l'escalier qui menait à la cave. La cave, avec sa porte unique, serait le réduit dans lequel on tiendrait le plus longtemps possible…

Un instant, il eut une hésitation : il croyait avoir senti l'odeur de tabac brun qu'il avait remarquée la veille, aux alentours. Mais non, il se trompait. La seule odeur qui régnât ici était celle de moisi.

Il entra dans la cave. Seuls les deux soupiraux mettaient une tache grise sur l'obscurité totale qui y régnait.

Choupette entra la deuxième. Puis ce fut M. Roche-Verger. Et tout à coup, une voix inconnue à l'accent méditerranéen se fit entendre derrière eux :

« Levez les mains et ne bougez plus. »

10

En même temps, une lumière crue aveugla les Français.

Ils obéirent tous les trois, clignant des yeux.

« Langelot, jetez votre pistolet à terre », reprit la voix.

Langelot jeta à terre son 22 long rifle. Sans doute quelqu'un le ramassa-t-il. On entendit les pas de deux personnes, puis la porte de la cave claqua. La voix dit :

« Vous pouvez baisser les bras et vous retourner. »

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Mais en se retournant ils ne virent plus personne. Même M. Timothée avait disparu.

« La gueule du loup, c'est bien le cas de le dire, murmura M. Roche-Verger.

— Où est Timothée ? Pourquoi n'a-t-il pas tiré, l'imbécile ? Il avait le pistolet de Charles ! » tempêta Langelot.

Le professeur le regarda, visiblement gêné.

« Je crains bien que ce ne soit encore ma faute, bredouilla-t-il. Je voulais faire une farce au bon Timothée qui se prenait tellement au sérieux dans son rôle de sentinelle et, pendant qu'il faisait la sieste, j'ai enlevé toutes les cartouches de son chargeur… »

Langelot ne dit rien, encore qu'il en eût gros sur le cœur. Choupette elle-même n'eut pas le courage de rien reprocher à son père, tant il paraissait

confus.

La lumière violente qui éclairait la cave provenait d'une ampoule suspendue au plafond, et Langelot se demanda s'il ne serait pas raisonnable de la briser et de tenter une sortie, en utilisant le Colt qu'il avait emprunté à Marcello et dont l'ennemi ignorait l'existence… Réflexion faite, il décida de ne recourir à cette solution désespérée qu'à la dernière extrémité et dissimula l'arme dans un coin de la cave. Déjà la porte s'ouvrait de nouveau. Deux hommes au teint basané en pantalon foncé et veste de cuir parurent. Ils tenaient chacun une mitrailleuse d'un modèle inconnu. L'un d'eux dit :

« Langelot, par ici. »

Langelot regarda Choupette, lui sourit gentiment ; regarda le professeur, esquissa une grimace d'impuissance, et marcha vers la porte.

« Langelot ! » cria Choupette d'une voix déchirante.

Il se retourna et lui fit un petit signe amical de la main. Déjà l'un des deux hommes l'avait saisi par le coude et l'entraînait dans l'escalier. Il n'était pas question de se mesurer à ces deux gaillards qui disposaient d'un armement supérieur. Mille pensées tourbillonnaient dans la tête de Langelot :

« Que vont-ils me faire ?… Qui sont-ils ?… Relâcheront-ils Choupette ?… J'ai manqué ma mission !… Si seulement j'avais fouillé la villa avant d'y amener le professeur… Le S.N.I.F. avait confiance en moi et je n'en étais pas digne… » Il n'eut pas le temps de se torturer longtemps à ce sujet. Les deux hommes commencèrent par le fouiller, puis, le poussant devant eux, ils le précipitaient brutalement dans l'une des pièces du rez-de-chaussée. Debout devant la fenêtre, les mains dans les poches, la tête haute, l'œil perçant, portant sur le visage une expression d'autorité et de compétence qui le rendait méconnaissable, se tenait M. Timothée.

11

« Alors, monsieur du S.N.I.F., vous ne vous attendiez pas à trouver ici quelques-uns de mes amis, si je comprends bien ? dit Timothée, d'une voix rajeunie, cassante, sarcastique. Peut-être ne vous attendiez-vous pas non plus à me voir à leur tête ? Votre surprise est bien comique à observer, mon petit lieutenant. Non, vraiment, vous ne vous doutiez de rien ? Vous, officier du service secret le plus moderne, le plus efficace, le plus raffiné, vous vous êtes laissé duper comme un bleu ! »

Les deux hommes armés se tenaient derrière Langelot, le doigt sur la détente de leur arme.

Langelot fit un effort pour se ressaisir :

« Bravo, monsieur Timothée ! Si bleu que je sois, je connais suffisamment le métier pour vous admirer comme vous le méritez.

— Vraiment ? dit Timothée. Eh bien, moi, je vous admire un peu aussi. Il faut le reconnaître, vous ne vous êtes pas trop mal débrouillé pour un petit jeune de votre espèce. N'empêche que vous ne faisiez pas le poids contre nous autres, pas plus que vos camarades, évidemment. Les Services secrets de mon pays sont les meilleurs du monde.

— De quel pays s'agit-il, si je ne suis pas indiscret ?

— Vous l'êtes, justement. Tout ce que je peux vous dire, monsieur Langelot, c'est que nous ne sommes pas vos alliés, et que vous n'avez pas de politesses à attendre de nous. Je ne sais pas encore quelle est la décision que mon gouvernement prendra à votre égard, mais j'aimerais tout de même que vous conseilliez au professeur Propergol de ne pas jouer au petit soldat avec nous. Si nous obtenons de lui les données dont nous avons besoin, cela nous mettra de meilleure humeur et vous serez le premier à en bénéficier… »

Tout en parlant, M. Timothée scrutait le visage de Langelot pour y chercher la moindre trace de peur. Langelot ne cilla pas. D'un geste plein de cran, il rejeta en arrière la mèche blonde qui lui barrait le front.

« Vous qui êtes si fort au jeu des devinettes, monsieur Timothée, vous n'avez donc pas encore deviné comment sont faites les entrailles de *Rosalie ? »*

Timothée sourit, appréciant la vaillance du vaincu.

« On ne devine pas une formule chimique, répondit-il. De votre côté, monsieur mon lieutenant, vous auriez pu deviner que si je m'étais laissé enlever aussi facilement, c'est que ma mission consistait précisément à ne pas quitter le professeur d'une semelle. Cela ne vous a pas semblé curieux que je ne proteste pas un peu plus que je n'ai fait ? »

Langelot ne répondit rien. Visiblement, l'espion avait souffert de toutes les humiliations intellectuelles qu'il avait subies dans son rôle de vieux balayeur et maintenant il prenait sa revanche !

« Et quand vous n'avez plus retrouvé votre Soleil, qui vous avait pourtant promis de rester à l'écoute, cela ne vous a pas semblé bizarre ? Et qu'il ne vous ait pas envoyé de renforts, cela ne vous a pas étonné ? Ah ! mon petit lieutenant, on a probablement oublié de vous apprendre que le premier commandement de l'agent secret, c'est « Étonne-toi ! » Il faut toujours s'étonner de ce qui n'est pas naturel, de ce qui cloche, si peu que ce soit…

— Dites-moi si je me trompe, interrompit Langelot. Vous disposiez d'un poste radio camouflé quelque part. Vous avez appelé Soleil pendant la sieste et vous lui avez dit que tout allait bien et que nous n'avions besoin de rien. »

Timothée eut son sourire appréciatif :

« Parfait, jeune homme. Effectivement, j'avais un poste pas plus gros qu'une boîte d'allumettes. Il ne me quitte jamais. Avez-vous encore deviné

autre chose ?

— La conversation que nous avons surprise avait été combinée par vous, avec vos adjoints pour me faire donner, tête baissée, dans la gueule du loup. En réalité, il n'y avait pas de mines, et personne n'avait l'intention de donner l'assaut aux *Lauriers-Roses.*

— Exact.

— Vos camarades, qui étaient en liaison radio avec vous, se sont introduits ici à la nuit tombée et vous n'avez eu qu'à me conduire vers eux.

— Précisément.

— Vous aviez déjà auparavant des renseignements sur la cachette que le S.N.I.F. comptait donner au professeur Propergol, et c'est un de vos gens qui fume du tabac brun… Les vôtres étaient arrivés ici avant nous, et c'est l'un d'entre eux qui a tiré sur Charles.

— En effet. C'est un de ces agréables jeunes gens qui se tiennent derrière vous qui a failli trahir notre présence en se faisant remarquer par M. Charles. C'est du reste le genre de fautes que je ne pardonne jamais… Vous avez résolu encore d'autres énigmes, monsieur Langelot ?

— Non, je crois que ce sera tout.

— Mon jeune ami, vous devinez très bien, mais un peu tard. N'oubliez pas ce que je vous ai dit, concernant une influence salutaire à exercer sur Propergol… Vous deux, emmenez le lieutenant. Et amenez-moi la demoiselle. »

12

Dans la cave, Langelot eut à peine le temps de chuchoter à Choupette :

« Ne t'étonne pas. Leur grand chef, c'est Timothée. »

Déjà les deux sbires avaient saisi Choupette par les coudes et lui faisaient monter l'escalier. Le professeur et Langelot restèrent seuls.

« Nous avons été enlevés par les représentants d'un pays ennemi, dit Langelot. Le maître-espion chargé de l'affaire est Timothée, qui n'est pas plus balayeur que vous. Ils vont essayer de vous arracher la formule des propergols de *Rosalie. »*

M. Roche-Verger se tenait adossé au mur la tête baissée, les mains dans les poches. Il réfléchissait profondément.

« Pourquoi ont-ils emmené Hedwige ? demanda-t-il.

— De ce côté-là, vous n'avez rien à craindre. Je pense qu'ils vont simplement lui demander de vous influencer pour que vous leur révéliez vos secrets. Ils n'ont aucun intérêt à lui faire du mal.

— Aucun… tant que je n'aurai pas parlé.

— Que voulez-vous dire ? »

Langelot reconnaissait à peine l'homme aux devinettes. M. Roche-Verger parlait maintenant d'un ton grave, réfléchi. En apprenant que Timothée était le chef des espions, il n'avait trahi aucune surprise. Lorsqu'il releva la tête, sa figure avait perdu toute expression lunaire. C'était le visage serein et pensif du savant, habitué à imposer à la matière les schémas logiques de la pensée.

« Je veux dire, expliqua-t-il calmement, que dès que j'aurai parlé, nous serons tous les trois devenus inutiles à ces messieurs. Et qu'alors ils n'auront rien de plus pressé que de nous éliminer. Pour l'instant, je suppose qu'ils ont essayé de vous terroriser, qu'ils prendront Choupette par la douceur, et qu'ils me proposeront de l'argent. Mais une fois qu'ils sauront ce qu'ils veulent savoir… »

Langelot mit la main sur les lèvres et, d'un geste, indiqua au savant que l'ennemi l'écoutait sans doute. Il aurait été facile d'installer des micros dans tous les coins de la cave.

Un sourire rusé vint sur les lèvres de M. Roche-Verger qui inclina la tête.

« Peut-être aussi, poursuivit-il, sans qu'un éventuel auditeur eût pu remarquer une solution de continuité dans son discours, peut-être aussi, reconnaissant mon génie, me feront-ils des propositions réellement intéressantes. Ils ne doivent pas avoir beaucoup de savants comme moi dans leur pays, quel qu'il soit, et, de mon côté, la France n'est pas très généreuse avec moi… »

Des cris et le roulement saccadé d'une rafale de mitraillette l'interrompirent.

13

« Vous deux, sortez ! » avait dit Timothée aux hommes armés qui avaient introduit Choupette.

Puis, se tournant vers elle :

« Alors, ma petite tille, le bon vieux Timothée n'était pas exactement ce que vous pensiez, hein ? »

Hedwige se tenait devant lui, faisant des efforts pour ne pas trembler de la tête aux pieds. Elle mourait de peur. La transformation subite du vieux balayeur en chef d'un réseau d'espionnage la confondait. Mais elle n'allait pas le lui montrer.

« Ce bonhomme est un ennemi, se répétait-elle. Il nous a tous dupés. Il nous méprise. Je vais lui montrer de quoi une fille française est capable. »

Elle ne répondit rien, et regarda l'espion dans le blanc des yeux.

« Brave petite ! apprécia Timothée. Elle suffoque de frayeur, et ne l'avouera jamais. Mais vous avez tort de nous craindre, mademoiselle Hedwige. Nous ne vous voulons aucun mal, croyez-le bien, pas plus qu'à votre papa. Simplement, nous aimerions qu'il nous fasse profiter de son génie

qui est grand, et que les Français reconnaissent si mal. Un homme tel que lui, mais chez nous il vivrait comme un prince ! Dix domestiques, la plus belle voiture… Un hôtel particulier en ville, une maison au bord de la mer… Vous, vous faites vivre vos savants comme des petits bourgeois. Je pense que vous devriez faire comprendre cela à votre papa qui a toujours été si gentil pour vous. Montrez-lui combien vous seriez heureuse de pouvoir vivre enfin avec toutes les facilités qui vous sont dues…

— Oh ! moi, vous savez, rien ne m'est dû, objecta Choupette. Je suis une fille comme les autres. »

Tout en écoutant Timothée, elle pensait à lui rabattre un peu son caquet. Bien sûr, elle pouvait l'insulter, le narguer, mais n'y avait-il rien de plus utile qu'elle pût faire ? Ils étaient seuls et papa avait bien dit qu'il avait enlevé toutes les cartouches du chargeur… Certes, il y avait un risque à courir. Timothée se servirait peut-être d'une autre arme que le pistolet de Charles…

« Allons, allons, mon petit, disait Timothée, ne faites pas la mauvaise tête. Je vous assure que nous ne vous voulons que du bien. Assurément, si votre papa s'entêtait… je ne réponds pas de l'attitude de mon gouvernement. Nous serions peut-être obligés de lui faire comprendre un peu brutalement où est son intérêt. Mais vous ne nous réduirez pas à employer ces moyens-là, n'est-ce pas ? Vous qui êtes une jeune fille sensée, vous comprenez que…

— En ce moment, je suis surtout une jeune fille qui se sent mal, interrompit Choupette. Me permettez-vous d'ouvrir la fenêtre ? »

Timothée hésita une fraction de seconde.

« Mais certainement, mademoiselle… »

Il poussa la galanterie jusqu'à ouvrir la fenêtre lui-même et à repousser les volets. Puis, poursuivant sa tactique de la douche écossaise, il fit un pas en arrière et tira le pistolet de Charles de sa poche :

« Ne m'en veuillez pas. Nous sommes tout de même obligés de prendre des précautions. »

Choupette courut à la fenêtre et respira profondément l'air nocturne. Dehors, elle distinguait quelques buissons. À un mètre du mur, la falaise tombait presque à pic dans la mer. Allons, Hedwige, un peu de courage !

« Comment vous sentez-vous, ma petite fille ? »

Elle se retourna.

Timothée avait son arme bien en main. Il ne lui restait rien de la gaucherie qu'il feignait tout à l'heure. Il avait débloqué le cran de sûreté et, sur le moindre soupçon, il presserait la détente.

Alors, risquant le tout pour le tout, Mlle Hedwige Roche-Verger sauta sur l'appui de la fenêtre. Derrière elle, retentit un petit déclic dérisoire… Une seconde plus tard, elle était dans les buissons, tombant, roulant, se relevant, s'arrachant aux ronces, courant comme une folle…

Dans le noir, le carré de lumière de la fenêtre apparaissait clairement. La silhouette de Timothée s'y montra, suivie d'une autre, qui vida sa mitraillette dans la nuit.

Choupette, se faufilant entre les touffes de genêts, repoussant les branches d'épineux qui lui ensanglantaient le visage, pensait :

« Tiens, c'est mon baptême du feu ! »

Et puis :

« Pour une fois, les farces de papa ont servi à quelque chose ! »

14

Lorsque le professeur fut, à son tour, introduit dans la salle où se tenait Timothée, celui-ci y avait déjà fait placer une table et deux chaises, empruntées au mobilier des *Lauriers-Roses.*

« Roche-Verger, dit Timothée, prenez un siège. Votre fille s'est conduite comme une sotte et l'un de mes hommes aussi. Il a vraiment la détente trop facile, celui-là. C'est lui qui a tiré sur Charles. Je crois que je vais lui faire passer un mauvais quart d'heure dès que nous serons chez nous. En attendant, mes gens sont en train de battre la campagne pour retrouver votre enfant chérie, ce qui ne saurait tarder. Ils ont les ordres les plus stricts pour ne lui faire aucun mal. Maintenant, parlons net. Êtes-vous prêt à vous montrer coopératif ? »

M. Roche-Verger s'était assis. Son visage redevenu lunaire n'exprimait rien qu'une sorte de vague amusement.

« Mon cher Timothée, répondit-il, vous êtes un joyeux lascar ! Balayeur ! Allons donc !… Et moi qui vous posais des devinettes et qui ne devinais rien !… À propos, connaissez-vous l'histoire de l'Auvergnat qui rencontre une Israélienne ? « Chalom ! dit l'Israélienne. – Chale femme ! » répond l'Auvergnat. C'est drôle, non ?

— Très, dit Timothée. Mais il ne s'agit pas de cela. Quand et où sera lancée *Rosalie ?*

— Au Sahara, bien sûr. Tous les journaux l'ont dit et, qui plus est, c'est vrai.

— Je vous ai aussi demandé quand.

— Un instant. Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous n'allez pas me raconter que vous faites de l'espionnage industriel ?

— Certainement pas. C'est beaucoup plus simple. La France est le seul pays d'Europe à fabriquer ses propres fusées. Nous voudrions savoir ce qu'elles valent. Car, enfin, je sais bien que vos fusées sont purement pacifiques, mais, le jour venu, vous pourriez facilement les reconvertir en engins balistiques sol-sol par exemple. N'est-il pas vrai ?

— Très facilement, avoua le savant.

— Alors voilà. Je vous propose…

— Oh ! je sais ce que vous allez me proposer. La vie de château et dix millions par mois dans un pays où on ne peut rien acheter, parce qu'il n'y a rien à vendre.

— Il n'y a pas grand-chose pour l'instant, reconnut Timothée avec un sourire contraint, mais, étant donné nos indices de productivité actuels, la situation évoluera rapidement. Je ne sais pas si vous avancez le chiffre de dix millions comme un maximum ou comme un minimum. Pour ma part, je suis habilité à traiter avec vous pour un chiffre légèrement supérieur… »

M. Roche-Verger se mit à se balancer sur sa chaise et à se tordre de rire. Il s'adressa aux deux factionnaires qui veillaient, l'un près de la fenêtre, l'autre près de la porte.

« Un chiffre légèrement supérieur ! Vous l'entendez ! Non, mais vous l'entendez ? Ah ! mon pauvre Timothée ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un savant. Comme si les millions m'intéressaient ! Mais la seule chose qui m'intéresse, c'est la science ! Donnez-moi un laboratoire vraiment perfectionné et j'irai travailler chez vous pour quatre sous, fussiez-vous un Martien !

— Voilà d'excellentes dispositions, dit Timothée. Vous allez m'en fournir une petite preuve en m'indiquant tout de suite le jour du lancement de *Rosalie* et sa formule de carburation. »

M. Roche-Verger sourit avec indulgence :

« Mon bon Timothée, vous n'êtes peut-être pas balayeur, mais vous

n'êtes pas non plus un savant. La date du lancement, bien sûr, rien n'est plus facile. Le jour J est fixé au 13 novembre ; l'heure H à 12 heures. Mais la formule… Vous imaginez-vous par hasard que j'étais le seul à travailler sur *Rosalie ?* Nous étions une centaine de savants, comprenez-vous ? Heureusement, j'ai bonne mémoire, et j'arriverai à vous calculer la formule du carburant. Mais sans celle du comburant, elle ne vous servira très exactement à rien ! »

Timothée fronça le sourcil.

« Je vérifierai vos déclarations auprès des savants de mon pays.

— Vérifiez, mon cher, vérifiez. En attendant, laissez-moi vous apprendre encore ceci : il me suffirait de quelques expériences de laboratoire pour retrouver par élimination les deux formules qui vous intéressent…

— Combien de temps vous faudrait-il ?

— Une dizaine d'heures.

— Il vous faut un laboratoire perfectionné ?

— Non, un appareillage très simple et quelques composés chimiques… »

Timothée tambourina la table avec ses doigts.

« Le 13 est dans trois jours », murmura-t-il.

Tout à coup, il prit sa décision :

« Faites votre liste, vous aurez tous les produits que vous voudrez.

— Comment allez-vous vous les procurer un dimanche ? s'étonna le professeur.

— Vous croyez que c'est si difficile que ça à cambrioler, un laboratoire ? »

15

L'aube pointait. Langelot n'avait vu reparaître ni le professeur – gardé à vue dans une chambre du rez-de-chaussée – ni Choupette. La rafale de mitraillette entendue quelques heures plus tôt retentissait toujours dans la tête du malheureux Snifien. Son amie avait-elle été abattue par les étrangers ? Le professeur lui-même avait-il été déjà transporté ailleurs, sous le couvert de la nuit ?… Mais alors pourquoi, lui, Langelot, vivait-il encore ?

À travers le mur, des bruits lui parvenaient : c'étaient les Anglais et les Italiens, enfermés dans la cave voisine, qui souffraient d'insomnie. En eux, Langelot aurait trouvé des alliés, sinon des amis. Mais si la cave des *lauriers-Roses* communiquait avec celle du *Chèvrefeuille* grâce au trou que Timothée et Langelot avaient percé, elle était séparée des *Gueules-de-loup* par un mur intact. Comment en desceller une pierre sans le moindre instrument ? Plusieurs tentatives se révélèrent inutiles.

À huit heures du matin, Langelot, suspendu aux barreaux du soupirail, vit un groupe d'hommes portant des appareils bizarres paraître sur le plateau et se diriger vers la villa *Gueules-de-Loup.* Que signifiait l'arrivée de ce commando ? Langelot ne pouvait pas deviner que ces hommes venaient de

cambrioler un laboratoire de Perpignan et qu'ils en ramenaient tout ce qui avait été commandé par le professeur Roche-Verger.

« Voilà, dit Timothée en entrant dans la chambre où le savant s'occupait à faire des mots croisés. Mettez-vous au travail. J'ai demandé par radio si vos *desiderata* étaient rationnels. On m'a répondu par l'affirmative. Ce soir, nous quitterons cette villa, pour aller dans un pays où vous aurez à votre disposition des moyens d'investigation scientifique dont vous ne rêvez même pas.

— Je n'y mets qu'une condition, dit Roche-Verger. C'est que ma fille m'accompagne.

— Je vous promets que nous ferons notre possible pour l'enlever de France, de façon qu'elle puisse vous rejoindre.

— Marché conclu, mon bon Timothée. Topez là, je vous en prie. »

Et le professeur se mit effectivement au travail.

On lui avait apporté le réchaud à gaz butane du S.N.I.F., des bouteilles d'oxygène liquide, de l'amidon, de l'acide picrique, de l'acide chlorhydrique, du pétrole, de la limaille de cuivre, des tubes à essai, des piles électriques, cent autres objets ou substances qu'il avait réclamés.

Il s'affaira aussitôt avec un plaisir évident, expliquant au fur et à mesure à Timothée ce qu'il faisait. De temps en temps, il portait des chiffres sur un bloc de papier, réfléchissait un instant, revenait à ses tubes et à ses réactifs. Il travaillait dans la salle de bain située au premier étage, et Timothée, adossé au mur, le surveillait lui-même, s'efforçant de paraître comprendre les explications du professeur. En réalité, il ne comprenait rien. Lorsque, pour la troisième fois, Roche-Verger eut dit une contre-vérité patente et que Timothée eut répondu « Oui, bien sûr », le professeur sut qu'il tenait l'ennemi à sa merci.

« Vous comprenez, disait-il, sautillant entre le réchaud et le lavabo, l'eau étant, comme chacun sait, constituée d'hydrogène, d'oxygène et de traces d'azote, et l'hydrogène ne brûlant qu'à une température de 77° Kelvin, il faut absolument que j'élimine l'azote en le faisant passer par distillation dans les bouteilles à oxygène. Un courant électrique fourni par cette pile y suffira.

— Oui, bien sûr », dit Timothée.

Le professeur plaçait sur une planchette plusieurs tubes à essai, et installait le tout sur une bouteille d'oxygène liquide, à laquelle il avait au préalable fixé une cartouche de pétrole. Il attachait l'ensemble avec des fils électriques.

« Vous en avez encore pour longtemps ? demanda Timothée.

— Non. Ça va beaucoup plus vite que je ne croyais, dit le professeur en notant quelque chose sur son papier. Voyez-vous, mon cher Timothée ? Je viens déjà de découvrir que

$$CH_3\text{-}C0_2Na + NaOH \text{ donne } CH_3\text{-}H + C0_3Na_2$$

ce qui est une vérité profonde.

— Oui, bien sûr.

— Et nouvelle. »

Roche-Verger fixa une pile électrique sur son dispositif, prit le ballon sous son bras gauche et la pile dans sa main droite, et regarda Timothée de son air rusé. Puis, tout enfantillage disparut de son visage devenu grave, austère, presque menaçant :

« Et maintenant, monsieur l'espion ennemi, je vous préviens que j'ai dans les mains une préparation détonante capable de faire sauter toute cette villa si j'appuie seulement cette lamelle de cuivre à l'endroit où le pôle positif de la pile et le bout du fil électrique se touchent presque… Bien entendu, je sauterai aussi, mais cela me paraît mille fois préférable à trahir mon pays. Comme d'autre part, je suis persuadé que vous avez abattu ma pauvre petite Choupette, je n'ai plus la moindre envie de vivre. Je sais évidemment ce que vous allez tenter de faire. Mais je vous signale, pour le cas où vous ne le sauriez pas, que, sous l'effet d'une excitation brusque, les muscles ont tendance à se contracter, et que, par conséquent, il suffit que vous me tiriez dessus pour que tout explose, que vous me touchiez ou que vous me manquiez, indifféremment. Entre nous, je vous conseillerais même de prendre garde à ne pas éternuer, car je ne suis pas responsable des réactions de mes muscles digitaux : ils pourraient tressaillir légèrement… »

Timothée avait immédiatement compris la situation. Il ne fit pas le moindre mouvement pour tirer son pistolet.

« Monsieur le professeur, dit-il, je vous jure que vous vous trompez et que votre fille est vivante. Elle est encore très jeune et aura besoin de vous. Serait-il bien raisonnable que vous vous fassiez sauter pour le plaisir de nous faire sauter avec vous ?

— Vivante, ma fille ? Qui me le prouve ? Quant à être raisonnable…, mon cher Timothée, demandez cela à qui vous voudrez, mais pas à un savant de ma trempe. Je suis au-dessus du raisonnable. Maintenant, laissez-moi passer, et dites à vos Zoulous de ne pas m'asticoter. »

Timothée recula prudemment, et le professeur Roche-Verger, portant solennellement son dispositif explosif, passa devant lui.

Et maintenant, que faire ? Le professeur n'en savait rien. De toute évidence, s'il sortait de la villa, ses ennemis l'abattraient dès qu'il se serait éloigné de quelque cinquante mètres. Alors, la tête haute, mais faisant de temps en temps une petite grimace aux hommes de Timothée qui le regardaient, médusés, il descendit à la cave où se morfondait toujours Langelot.

16

Les espions, au rez-de-chaussée, les deux Français, dans la cave, tenaient simultanément un conseil de guerre.

« Monsieur le professeur, je suis persuadé qu'ils n'ont pas tué Choupette, disait Langelot, reprenant espoir depuis qu'il avait à sa disposition de quoi transformer en fusées tous ses adversaires. Des espions de cette classe ne sont pas des assassins : ils ne tuent que s'ils ne peuvent pas faire autrement.

— C'est ma foi bien possible, répondit Roche-Verger. N'empêche qu'ils ont tiré sur Charles et aussi sur elle, à la mitraillette. De toute façon, la question n'est pas là. La question est de savoir comment nous allons sortir d'ici vivants.

— Vous n'avez donc pas envie de mourir ?

— J'ai la faiblesse de m'imaginer que je pourrais encore être utile à la France… », dit tout bas le professeur Roche-Verger.

Puis, honteux d'avoir prononcé une phrase qui pouvait paraître grandiloquente :

« D'ailleurs, j'ai l'impression de ne pas encore avoir mangé autant de langoustes à l'armoricaine qu'il était prévu par la destinée… »

Langelot réfléchissait à la meilleure façon d'utiliser l'explosif.

« Ces tubes à essai, monsieur, que contiennent-ils ?

— De l'acide picrique, essentiellement, et le premier du fulminate de

mercure.

— Autrement dit, ils suffiraient déjà à faire une petite explosion.

— Bien sûr, mais j'en voulais une grosse !

— Et si nous en faisions une petite, de façon à percer le mur et qu'ensuite, avec l'aide des Anglais et des Italiens, nous prenions la villa d'assaut ?

— Excellente idée, dit Roche-Verger. Je vais tout de suite vous démonter mon petit système : quatre tubes enfoncés entre les pierres, en bourrant les trous avec de la poussière, devraient suffire. Le risque : mon oxygène liquide pourrait sauter aussi…

— Non, si vous ouvrez le ballon.

— Jeune Langelot, vous n'êtes pas très fort pour les devinettes, mais comme agent secret, je vous tire mon chapeau ! »

Pourquoi, se demanda Langelot, tout en aidant le professeur à dénouer les fils électriques, pourquoi faut-il que ce grand homme joue sans cesse les grands nigauds ? Et puis il se rappela d'autres savants qu'il avait eu l'occasion de rencontrer, et comprit : M. Roche-Verger faisait le nigaud par modestie, pour ne pas se donner cet air d'importance et d'orgueil qui ridiculise aussitôt tous ceux qui se prennent pour des personnages.

Rapidement, le ballon fut dévissé, les tubes à essai attachés ensemble, autour du tube contenant du fulminate de mercure ; sur lequel Langelot brancha le fil électrique. Le tout fut enfoncé entre deux pierres disjointes, dans le mur qui séparait les Français de leurs adversaires de la veille.

Puis Langelot, de toutes ses forces, hurla :

« Reculez-vous ! Nous allons faire sauter la paroi ! »

De leur côté, Langelot et Roche-Verger allèrent se réfugier contre le mur opposé et tournèrent le dos au dispositif explosif. Le fil électrique reliait le tube de fulminate à la pile. Il suffisait maintenant d'établir le contact.

« Prêt, professeur ? demanda Langelot.

— Prêt. À propos, connaissez-vous la différence… »

Un coup de tonnerre ébranla la villa et couvrit la voix de l'incorrigible savant. Langelot, d'une main ferme, avait pressé les deux fils dénudés contre les deux pôles de la pile. Un nuage de poussière emplissait la cave, et l'on entendait tout près les *Good Lord !* et les *Santa Madonna !* des locataires d'à

côté.

17

Le colt de Marcello au poing, Langelot bondit vers la muraille où s'ouvrait une brèche d'un mètre carré environ. Tout autour, le sol était jonché de pierres éclatées. Anglais et Italiens avaient dégainé leurs armes : ils semblaient surpris par la tournure que prenaient les choses, mais prêts à l'action.

« Je viens en ami, dit Langelot en sautant dans la cave voisine. Nous sommes, vous et nous, captifs d'étrangers qui n'étaient pas prévus dans le programme. Voulez-vous que nous leur donnions l'assaut ensemble, pour nous libérer ?

— Vous avez des façons un peu brutales de frapper à la porte, remarqua Miss Eileen, qu'un éclat de pierre avait blessée à la joue.

— Nous, dit vivement Marcello, nous sommes d'accord, à une condition. Lorsque nous aurons liquidé les *signori* d'en haut, vous nous laisserez interroger le professeur.

— Bonne idée, répondit Eileen. Et voici ce que je vous propose. Celui de nos deux groupes qui comptera le plus de survivants ou le moins de blessés recevra le professeur en prime. Comme cela, nous n'aurons pas besoin de nous entretuer entre alliés.

— Je marche », acquiesça Marcello.

Langelot hésita un instant et puis, à la surprise générale, accepta sans

marchander :

« Vous avez ma parole. »

Il se tourna vers Roche-Verger qui l'avait suivi dans la cave des *Lauriers-Roses :*

« Nous ne risquons rien, nous, n'est-ce pas, monsieur le professeur ?

— Comment l'avez-vous deviné ? » demanda Roche-Verger, qui avait suivi Langelot dans la cave des *Lauriers-Roses.*

À ce moment, une voix apocalyptique résonna à l'extérieur.

18

Cette voix, portée par un haut-parleur de grande puissance, disait ceci :

« Occupants de la villa *Gueules-de-Loup,* vous êtes encerclés ; rendez-vous. »

Français, Italiens et Anglais s'entre-regardèrent.

« C'est Choupette qui a prévenu la police ! s'écria Langelot.

— Ah ! si cela pouvait être vrai… », murmura M. Roche-Verger.

Et il se détourna, car il avait les larmes aux yeux.

Il y eut un silence. Puis la voix de M. Timothée retentit à son tour, portée également par un haut-parleur.

« Nous ne nous rendrons pas. Nous détenons un otage : le professeur Roche-Verger et, dans son intérêt, nous vous conseillons de ne pas nous donner l'assaut. »

Nouveau silence. La première voix reprit :

« Ici, le commissaire Didier, de la D.S.T. Je vous signale que j'ai amené à pied d'œuvre une compagnie républicaine de sécurité et que je dispose également d'une compagnie de gendarmes mobiles avec chars légers et half-tracks. Quant au professeur Roche-Verger, tout me fait croire qu'il est déjà mort. Vous avez dû tenter de faire disparaître son cadavre au moyen de

l'explosion que vous venez de provoquer. La fille du professeur est à mes côtés et elle vous supplie… »

Le commissaire parlait avec une lenteur solennelle. Langelot se hissa jusqu'au soupirail et vit que, pendant que le discours de M. Didier retenait l'attention des assiégés, des hommes en treillis prenaient position dans le maquis.

Tout à coup, des rafales de mitraillette partirent de la villa : la manœuvre des policiers avait été éventée.

La voix de Didier s'interrompit. Puis elle reprit, mais sur un autre ton :

« Vous l'aurez donc voulu. Feu à volonté ! »

Fusils, mitraillettes, fusils mitrailleurs entrèrent en action. Les volets et les vitres de la villa se brisèrent en éclats de bois, en éclats de verre.

Langelot se tourna vers ses alliés :

« C'est le moment ! »

L'arme au poing, ils repassèrent dans la cave des *Gueules-de-Loup,* en défoncèrent la porte et gravirent l'escalier au pas de charge. Langelot courait devant, puis Marcello, puis la vaillante Miss Eileen, puis, pêle-mêle, les autres agents étrangers.

Le professeur Roche-Verger, qui n'était pas armé, resta dans la cave, collé au soupirail, dans l'espoir d'apercevoir sa fille, dès que l'assaut aurait été donné.

Du reste, il ne se fit pas attendre. D'un seul coup, la fusillade cessa, et l'on vit déboucher du maquis deux sections de C.R.S. qui tentèrent de traverser le plateau pour gagner le couvert des deux autres villas, à partir desquelles ils comptaient poursuivre l'offensive.

Au premier rang courait bravement le commissaire Didier lui-même, en agitant son petit 7,65 de police !

Mais les policiers furent accueillis par un feu nourri et ajusté du commando de Timothée. De toutes les embrasures des *Gueules-de-Loup,* les mitraillettes étrangères crachaient.

Les Français refluèrent, laissant des blessés sur le terrain.

19

Lorsque Langelot se précipita dans la salle où, tout à l'heure, il s'était entretenu avec Timothée, il y vit deux hommes en veste de cuir accroupis près de la fenêtre, occupés à changer de chargeur.

« Jetez vos armes ! » cria-t-il.

Désarmés, il les poussa devant lui dans le couloir, où l'on réunissait tous les prisonniers. À vrai dire, les hommes de Timothée n'offrirent guère de résistance. Ils étaient saisis d'étonnement de se voir attaqués par-derrière et, surtout, ils n'avaient pas eu le temps de recharger leurs armes.

Seul Timothée tenta de se défendre : il blessa Marcello d'un coup de pistolet à la poitrine et fut lui-même atteint par Miss Eileen.

Cependant, Langelot s'emparait du magnétophone équipé d'un amplificateur qui avait été placé dans une pièce du premier étage, et, saisissant le micro d'une main qui tremblait encore de l'excitation du combat, il appelait :

« Allô ! commissaire Didier ?

— Commissaire Didier, j'écoute, répondit l'autre haut-parleur. Êtes-vous décidés à vous rendre ? Les chars approchent.

— Ici le sous-lieutenant Langelot, du Service national d'information fonctionnelle. Voulez-vous venir prendre livraison de neuf espions étrangers ? Pour faire bon poids, j'ajouterai trois Italiens et trois Anglais,

dont une charmante Anglaise, mais il est bien entendu que vous les laisserez partir sans leur faire de mal.

— Hein ? Quoi ? Comment ? N'essayez pas de me faire accroire des sottises pareilles, mon petit monsieur. Le sous-lieutenant Langelot a sûrement péri dans l'explosion que vous avez déclenchée dans la cave où il était enfermé. Je vous donne une minute pour sortir de la villa, sans armes, sans quoi je fais donner les chars. »

Il étouffait de rage, le commissaire.

« Mon bon monsieur Didier, patientez un petit moment. Nous sortirons très volontiers, mais seuls nos prisonniers seront désarmés. De toute façon, que craignez-vous ? Vous pouvez nous faire coucher en joue par toute votre compagnie. Je vous demande seulement de ne pas tirer à vue, sans provocation de notre part.

— Accordé. Mais n'espérez pas me berner. De plus malins que vous s'y sont brûlés. »

Les prisonniers, mains à la nuque, furent alignés dans le vestibule, sous la menace des armes alliées.

Cependant, Miss Eileen fulminait :

« Vous nous avez dupés, monsieur le sous-lieutenant ! Vous l'attendiez, ce commissaire qui crie si fort ! Jamais il ne nous laissera interroger le professeur.

— Miss Eileen, je ne l'attendais nullement. Et même je vous promets d'intercéder auprès de lui pour qu'il me laisse vous tenir parole.

— Je vois bien que vous vous moquez de moi.

— En tout cas, pas de la façon que vous croyez. »

20

Ce fut un curieux cortège qui sortit de la villa *Gueules-de-Loup.* Les prisonniers à veste de cuir, défilant sans armes, paraissaient consternés. Les Italiens et les Anglais, bien qu'armés, semblaient plutôt penauds, se voyant à la merci de la D.S.T. française qui les pourchassait depuis des années. Le professeur Roche-Verger tremblait encore pour sa fille. Seul Langelot paraissait réjoui.

Le commissaire Didier s'avança vivement au-devant de la procession. Mais il fut battu à la course par Choupette qui, jaillissant du maquis, courut se jeter au cou de son père :

« Papa, papa ! cria-t-elle. Tu n'as pas sauté. J'avais si peur que tu n'aies sauté !

— Que j'aie sauté, moi ! Ma chère enfant, dit M. Roche-Verger, retrouvant sa gaieté en même temps que sa fille, tu me déçois beaucoup. Je ne savais pas que tu me prenais pour un sauteur. »

Il avait beau plaisanter, sa voix tremblait.

« Papa, tu ne changeras jamais ! dit Choupette, ravie et furieuse. Je suis sûre que Langelot sera plus gentil pour moi ! »

Bonne occasion pour se jeter au cou de Langelot qui ne songea pas à protester.

Le commissaire Didier, cependant, n'avait rien perdu de son allure majestueuse.

« Monsieur le professeur, je me permets de vous féliciter sur la façon providentielle dont vous avez échappé au sort terrible qui vous menaçait. C'était vraiment un miracle si…

— Connaissez-vous l'histoire de l'homme qui ne croyait pas au miracle ? interrompit Roche-Verger.

— Non, monsieur le professeur, je dois dire que je ne la connais pas.

— Eh bien, la voici. On disait à cet homme que l'un de ses amis était tombé trois fois de suite du cinquième étage, sans seulement se luxer un doigt. « N'est-ce pas un miracle ? lui demandait-on. – Pas du tout, répondit le cynique : c'est une habitude. »

— Ah ! très drôle ! fit le commissaire sans sourire. De toute manière, et comme j'avais l'honneur de vous le faire remarquer, c'est vraiment un miracle si…

— Pas du tout, coupa Roche-Verger, agacé. C'est de l'oxygène liquide. »

Découragé, le commissaire se tourna vers Langelot.

« Et vous, jeune homme, vous êtes… ? »

Langelot décrocha Choupette toujours pendue à son cou et se présenta :

« Sous-lieutenant Langelot, du S.N.I.F.

— Lieutenant, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part.

— Commissaire, votre flair habituel ne vous trompe pas. Vous m'avez vu avant-hier soir et nous nous sommes entretenus de Lamartine. Cela dit, je me permettrai de vous demander d'envoyer vos infirmiers récupérer deux blessés qui se trouvent dans la villa : le chef du commando ennemi, espion de grand talent, engagé comme balayeur par le Centre national d'études sur les fusées balistiques et cosmiques, et un *signor* italien qui doit être fiché par vos services. »

Le commissaire donna un ordre et des infirmiers, sortant des buissons, coururent vers la villa.

« En outre, j'ai l'honneur de vous présenter quelques personnes à qui j'ai promis qu'elles ne seraient pas inquiétées. En me prêtant main-forte lorsque j'ai attaqué nos ennemis de l'intérieur, cette *young lady,* ces *gentlemen* et ces *signors* ont économisé la vie de vos C.R.S.

— Mais je les reconnais ! s'écria le commissaire. Ce sont des agents étrangers. J'ai leurs photos dans mon fichier… Enfin, s'ils vous ont vraiment aidé à vous emparer de nos ennemis communs, je pense que nous en serons réduits à les déclarer *personæ non gratæ* en France et à les prier d'aller exercer leurs talents ailleurs.

— Monsieur le commissaire, je n'y vois pas d'inconvénients, à condition que vous les en priiez… poliment ! »

Le commissaire toisa le petit blondinet qui lui parlait sur ce ton.

Sans ce jeune agent du S.N.I.F., ce serait le commissaire Didier qui aurait réussi un coup de filet extraordinaire : capturer, en une fois, trois groupes d'agents de pays différents ! Maintenant, hélas ! il faudrait partager les récompenses et les félicitations avec un service rival.

Mais le commissaire Didier était bon joueur. D'ailleurs, il se considérait comme le principal gagnant puisqu'il avait réussi à retrouver le savant. Il tendit la main à Langelot :

« Lieutenant, je constate que, vous et moi, nous avons bien travaillé. Que sont nos petites rivalités intestines à côté de notre succès commun ? Ensemble, nous avons préservé les secrets du professeur Propergol pour le plus grand bénéfice de notre patrie. »

Langelot était bien de son avis, mais il préférait ne pas exprimer ses sentiments de façon aussi académique.

« Bah ! dit-il, dans le fond, nous nous sommes bien amusés. Et de toute façon, la personne qui mérite le plus de félicitations, c'est Mlle Hedwige

Roche-Verger, ici présente. Sans elle, monsieur le commissaire ne serait peut-être pas arrivé à un moment aussi approprié… Dis donc, Choupette, comment as-tu fait pour prendre contact avec la police ?

— Oh ! c'est très simple, dit modestement Mlle Hedwige Roche-Verger. Je me suis faufilée dans les buissons. Les hommes en veste de cuir m'ont cherchée longtemps, mais ils croyaient que j'essaierais de quitter le plateau. Moi, au contraire, je suis allée prendre un bain de pieds au bas de la falaise. Lorsqu'ils sont rentrés chez eux, je suis remontée, et j'ai marché, marché tout le reste de la nuit. Le matin, je suis arrivée dans un village, je suis allée à la gendarmerie, et j'ai demandé à téléphoner au commissaire Didier de la D.S.T. Tu te rappelles, il était venu me voir avant-hier soir, et je l'avais trouvé si gentil… si gentil que si je ne t'avais pas trouvé encore plus gentil que lui, je lui aurais sûrement dit que tu étais là ! »

Le brave commissaire eut un sourire attendri.

« Or, justement, M. Didier, suivant notre trace, était déjà arrivé sur la Côte. Lorsqu'on a réussi à le joindre par radio, il était en train d'enquêter à la fois sur un mystérieux blessé – qui est Charles et qui se porte déjà mieux – et sur le cambriolage d'un laboratoire… Il a aussitôt envoyé un hélicoptère pour me chercher ! Si tu savais comme c'est chouette, l'hélicoptère ! Il m'a fait raconter tout ce que nous avions fait, et la seule peur que nous avions, c'était d'arriver trop tard. Voilà.

— Vous voyez bien, monsieur le commissaire, que sans ma fille vous seriez encore en train d'enquêter sur ce laboratoire qui nous a rendu un fier service en se laissant cambrioler, dit M. Roche-Verger. À propos, connaissez-vous la différence entre une serviette de table et une serpillière ? »

Le commissaire hésita :

« Je ne vois pas ce que vous voulez dire…

— Mon pauvre commissaire ! Même si vous m'invitez, je n'irai pas dîner chez vous. Allons, allons, sans rancune. Je me faisais du souci pour vous : je craignais que vous n'ayez attrapé froid avant-hier, sous la pluie… Connaissez-vous la différence entre un Patagon et un Patagon ?

— Non, dit le commissaire, nerveusement. Non, je ne la connais pas.

— Oh ! commissaire ! Vous n'avez pas honte !

— Monsieur le professeur, je ne suis pas une machine à deviner. Je suis

un fonctionnaire.

— Ah ! quel dommage ! Si vous aviez su quelle différence il y a entre un Patagon et un Patagon…

— Eh bien ?

— Vous auriez pu me le dire, parce que, pour ma part, je n'en ai pas la moindre idée ! »

Et le professeur regarda le commissaire en fermant un œil, d'un air tout à fait provocant…

Le malheureux Didier se renfrogna et partit perquisitionner les villas.

21

Cependant les infirmiers avaient installé Timothée et Marcello sur des brancards. Une ambulance était venue se placer à l'entrée même de la villa *Gueules-de-Loup* et les deux blessés y furent installés.

Une autre ambulance avait recueilli les C.R.S. blessés par balles au moment de l'assaut.

Les deux Italiens et les trois Anglais s'étaient retirés dans un coin du plateau. Ils hésitaient sur la conduite à tenir :

« Que voulait dire ce petit polisson en promettant d'intercéder pour vous auprès du commissaire ? demandait un Italien à Miss Eileen. Vous n'auriez pas conclu un accord secret, par hasard ? »

L'Anglaise haussa énergiquement les épaules.

« Que voulez-vous que ce petit blondinet puisse faire ? En admettant même qu'il le veuille ! Il est militaire, le commissaire est civil. Le commissaire a pour mission de protéger le professeur. Nous n'avons aucune chance.

— Et nous encore moins, puisque Marcello est blessé.

— Une chose m'étonne tout de même, dit un Anglais. Ce garçon a l'air… comment dirais-je ?… d'un gentleman. Et sa mission consistait aussi à protéger le professeur. Comment a-t-il pu accepter de nous le céder, s'il ne savait pas d'avance que la police allait arriver ?

— Et s'il le savait d'avance, quelle était l'utilité de nous proposer ce marché ?

— Écoutez, dit un Italien. En rentrant chez nous, les uns et les autres, nous n'aurons pas l'air très fin si nous avons été expulsés de France. Battus pour battus, il vaudrait peut-être mieux essayer de se sauver. Les C.R.S. ont l'air occupés à fouiller les villas. En nous éparpillant de tous les côtés, nous arriverions peut-être à semer les poursuivants.

— C'est entendu, accepta Miss Eileen. Attendons que les prisonniers aient été emmenés. »

Cinq minutes plus tard, les prisonniers ennemis, menottes aux mains, étaient montés dans une voiture cellulaire fermée à clef.

« Un, deux, trois, *go !* » commanda l'Anglaise.

Comme des flèches, les cinq agents partirent tous dans des directions différentes… se fiant à leurs jambes et à leur bonne étoile.

Aussitôt, un coup de sifflet retentit. Mais, à la surprise des agents étrangers, personne ne se lança à leur poursuite.

Seulement, lorsqu'ils eurent fait vingt mètres, ils se heurtèrent à un réseau barbelé du type concertina, gardé par un cordon de gendarmes mobiles, le mousqueton au pied. Il fallut bien se résigner à regagner le plateau, où le commissaire Didier les accueillit en souriant :

« Voyons, mademoiselle et messieurs, il ne faut pas chercher à nous fausser compagnie comme cela. Je vous promets de vous relâcher dès que vous aurez passé par le service d'anthropométrie. »

Alors Miss Eileen, toute rouge, se tourna vers Langelot :

« Dites donc, petit lieutenant, vous ne nous aviez pas promis de demander au commissaire que le professeur nous soit remis ?

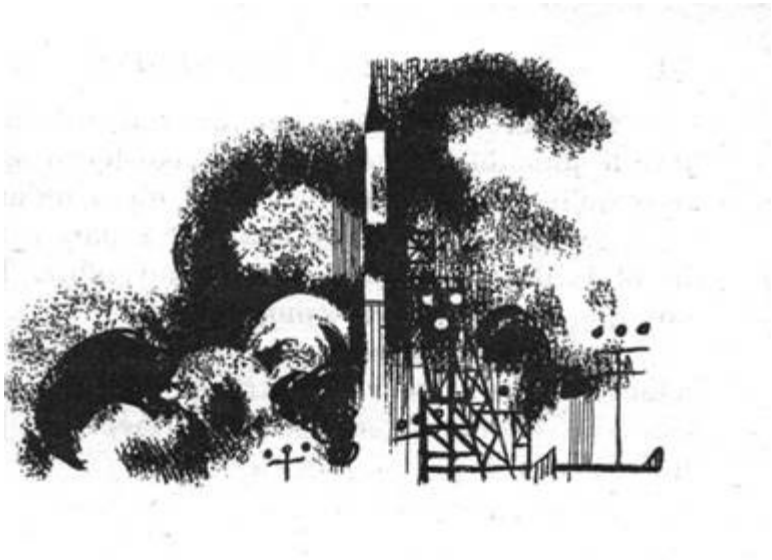
— Merci de me le rappeler, Miss Eileen. En effet, je serais très obligé à M. le commissaire Didier de remettre le professeur Roche-Verger entre les mains de mes collègues anglais, pour interrogatoire.

— Mon jeune ami, vous êtes complètement fou ! se récria le commissaire

en soufflant très fort. Maintenant le professeur est à moi. Que cela plaise ou non à votre service, que cela plaise ou non à M. Propergol lui-même, il est entre mes mains et j'entends bien le garder ! »

Et le commissaire jeta au savant un regard de propriétaire.

22



M. Roche-Verger et Langelot échangèrent un clin d'œil.

« Je crains bien que ce soit inutile, dit le professeur. *Rosalie* a été lancée aujourd'hui 11 novembre, à onze heures trente-cinq. Le jeune Langelot a été le seul à le deviner. »

S'efforçant de ne pas rire devant les mines déconfites du commissaire et des étrangers, Choupette demanda :

« Comment as-tu donc fait, monsieur l'agent secret ?

— Ton père m'a laissé entendre que, s'il était libre le jour du lancement, il n'y assisterait pas, mais qu'il irait à la revue. Or, il n'y a qu'une seule grande revue dans l'année, à part celle du 14 juillet : c'est celle du 11 novembre. Tu vois que ce n'était pas compliqué.

— La morale de cette histoire, conclut gravement le professeur Propergol, c'est que les sages de ce monde ont tort de mépriser les devinettes. »

FIN

LE VOLUME SUIVANT DES AVENTURES DE LANGELOT EST INTITULÉ :

LANGELOT ET LE SATELLITE

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN 7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 10-08-1979. 6414-5

Dépôt légal n°9043, 3e trimestre 1979. 20-01-2568-10

ISBN : 2-01-001596-7

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt : mars 1960.